

MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION
ART ARCHITECTURE PAYSAGES

PROGRAMME RECHERCHE 2004

Rapport de la recherche :

Les formes de la transversalité à l'œuvre

*Histoire et perspectives dans le contexte du campus universitaire de Lille 1
(USTL)*

Rapport de recherche tome 2 annexes

mars 2008

*Catherine Grout
Sandra Guinand
Serge Koval
Forence Lipsky
Odile Rouquet*



Ecole Nationale Supérieure d'Architecture et de Paysage de Lille



Art, architecture et paysages

Programme interdisciplinaire de recherche

Partenaires institutionnels du programme :

Ministère de la Culture et de la Communication (MCC) :

Direction de l'Architecture et du Patrimoine

Bureau de la Recherche architecturale, urbaine et paysagère

Bureau de la Création architecturale, du Paysage et du Cadre de vie

Délégation au Développement et aux Affaires internationales

Mission de la Recherche et de la Technologie

Délégation aux Arts plastiques

Bureau de la Recherche et de l'Innovation

Mission d'Inspection, de Conseil et d'Évaluation de l'enseignement artistique

Ministère de l'Écologie, de l'Énergie, du Développement durable et de l'Aménagement du territoire

Ministère du Logement et de la Ville

Direction générale de l'Urbanisme, de l'Habitat et de la Construction

Plan urbanisme, construction et architecture

Ministère de l'Écologie et du Développement durable

Direction de la Nature et des Paysages

Bureau des Paysages

Institut national d'histoire de l'art

Département des Études et de la Recherche

Rapport de recherche

Les formes de la transversalité à l'œuvre

Histoire et perspectives dans le contexte du campus universitaire de Lille 1 (USTL)

Rapport de recherche tome 2 annexes

mars 2008

Exercice : 2004

Chapitre 66.98 article 70

Montant de la dépense : 25 000 €

N° SU 04 000265

Responsable du projet : Serge Koval



SOMMAIRE

1	<u>ANNEXE : DÉFINITION DES TERMES CLÉS</u>	5
1.1	<u>QUELQUES DÉFINITIONS & RÉFÉRENCES</u>	5
2	<u>ANNEXE : HISTORIQUE DU CAMPUS ET CHRONOLOGIE</u>	13
2.1	<u>HISTORIQUE DU CAMPUS</u>	13
2.1.1	<u>Le Projet de la cité scientifique : éclairage d'un site monofonctionnel</u>	14
2.1.2	<u>La massification des étudiants et ses conséquences</u>	14
2.1.3	<u>Les premiers retards</u>	16
2.1.4	<u>La vision du Recteur Debeyre et le contexte régional</u>	17
2.1.5	<u>Les prix de Rome et le contexte de l'Architecture</u>	19
2.1.6	<u>Premières conclusions</u>	24
2.2	<u>LA CRÉATION DE LA VILLE NOUVELLE – COHABITATION OU INTÉGRATION ?</u>	26
2.2.1	<u>Le projet stratégique</u>	26
2.2.2	<u>Le lien</u>	28
2.2.3	<u>Un isolement choisi, la chute du Président Lombard</u>	31
2.2.4	<u>L'évolution du statut de l'université et les changements dans la maîtrise d'ouvrage</u>	33
2.3	<u>CONSTATS ET CONCLUSIONS DE LA DEUXIÈME PARTIE</u>	35
2.3.1	<u>L'absence d'une politique du 1%</u>	38
2.3.2	<u>Les interrogations quant au 1%</u>	38
2.3.3	<u>Culture et Patrimoine</u>	41
2.4	<u>CHRONOLOGIE</u>	44
3	<u>ANNEXE : ENTRETIENS AVEC LES ACTEURS CONCERNANT LEUR PERCEPTION DU CAMPUS</u>	61
4	<u>ANNEXE : BIBLIOGRAPHIE</u>	69
5	<u>ANNEXE : ATELIER SUR LES EXPÉRIENCES SENSIBLES ET LA PERCEPTION DU SITE 81</u>	
5.1	<u>DÉROULEMENT DE L'ATELIER ET ANALYSE</u>	81
5.1.1	<u>Avril-octobre 2005</u>	81
5.1.2	<u>octobre 2005</u>	82
5.1.3	<u>Après l'atelier</u>	89
5.2	<u>RETRANSCRIPTION DES VIDÉOS DE L'ATELIER ET QUESTIONNAIRE AVEC LES PARTICIPANTS</u>	91
5.2.1	<u>séance de discussion clôturant l'atelier</u>	118
5.3	<u>ANALYSE DE LA RELATION À L'ESPACE DES PARTICIPANTS PAR ODILE ROUQUET</u>	123
5.4	<u>QUESTIONNEMENT ENVOYÉ AUX PARTICIPANTS APRÈS L'ATELIER ET LEURS RÉPONSES</u>	129
6	<u>ANNEXE ENTRETIEN AVEC ALAIN BERTHOZ, PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE</u>	139
7	<u>VALORISATION</u>	148

1 Annexe : définition des termes clés

1.1 Quelques définitions & Références

Nous avons réuni des définitions non exhaustives ainsi que des références autour des notions d'« Architecture », « Art », « Culture », « Espace », « Espace public », « Paysage », et ce, afin d'établir un fond commun partagé par les membres de l'équipe venant de plusieurs disciplines auxquelles nous avons ajouté quelques citations apportant un horizon de réflexion plus précis sur l'objet de notre étude.

Architecture

La conception de l'espace architectural est basée sur le fait qu'il existe entre l'Homme et l'espace, une relation psychique, bien que l'espace soit insaisissable. Une conception de l'espace naît instinctivement et s'exprime par la manière dont l'Homme dispose des objets à trois dimensions et établit un rapport entre l'un et l'autre. C'est pourquoi la conception de l'espace prévalant à une époque déterminée peut donner un aperçu de l'attitude de l'Homme vis-à-vis de l'univers, de la nature, et des choses éternelles.

On doit l'approche de l'espace statique à Ernst March qui étudie en 1885 la sensibilité spatiale de l'œil et la relation des perceptions visuelles entre elles vis-à-vis des éléments psychiques. Il constate en effet que l'homme couché sur un divan a sa vision encadrée par l'arcade sourcilière, le nez et la moustache. Il s'agit d'une perspective raccourcie basée sur un point de vue monoculaire statique.

L'approche de l'espace dynamique est née du constat que le point d'une personne étendue sur une chaise était insuffisant. On reconnut que le champ naturel de la vision était mouvant et dynamique, donc que la perception de l'espace ne pouvait se borner à un seul point de vue, écartant la possibilité de voir en profondeur. L'introduction de la notion du temps qui tient compte des changements perçus simultanément par l'observateur et l'observé, joue aussi un rôle important dans la conception de l'espace architectural.

Les trois conceptions architectoniques de l'espace sont liées au temps, à la durée et aux époques. D'ailleurs une des grandes qualités de la conception architectonique de l'espace est d'embrasser une grande étendue temporelle, qui, elle-même, est composée d'époques très diverses.

« Dans la formation d'un architecte de talent c'est la quête qui importe le plus. Je crois qu'il faut conduire nos architectes futurs de l'observation à la découverte, de la découverte à l'invention et finalement les pousser à donner intuitivement à notre environnement une forme artistique. » Gropius

« Tout est issu du grand livre de la nature... Cet arbre proche de mon atelier : voici mon maître ! »
Antonio Gaudi

« Ce sont des murs qui reçoivent une lumière, ce sont des murs éclairés, l'émotion vient de ce que les yeux voient c'est-à-dire les volumes, de ce corps reçoit par impression, c'est-à-dire pression des murs sur soi-même. » Le Corbusier

Art

« La culture concerne les objets et est un phénomène du monde; le loisir concerne les gens et est un phénomène de la vie. Un objet est culturel selon la durée de sa permanence ; son caractère durable est l'exacte opposé du caractère fonctionnel, qualité qui le fait disparaître à nouveau du monde phénoménal par utilisation et usure. (...) la vie est indifférente à la chose d'un objet; elle exige que chaque chose soit fonctionnelle, et satisfasse certains besoins. » Hannah Arendt

« Toute chose, objet d'usage, produit de consommation, ou œuvre d'art, possède une forme à travers laquelle elle apparaît; et c'est seulement dans la mesure où quelque chose a une forme qu'on la peut dire chose. » Hannah Arendt

“La présence de l'œuvre d'art dans ce qu'elle a d'absolument propre et qui est son être même : sa façon d'être là. Il n'y a pas d'autre discriminant de l'art, d'autre manière de distinguer le propre et l'impropre, ce qui est œuvre d'art et ce qui, se prévalant du même titre socio-culturel, n'en est que le change ou le leurre” Henri Maldiney.

L'art pour Maurice Merleau-Ponty “puise à une nappe de sens brut”.

Culture

« Par l'action de la culture [écrit Merleau-Ponty], je m'installe dans des vies qui ne sont pas la mienne, je les confronte, je manifeste l'une à l'autre, je les rends compossibles dans un ordre de vérité, je me fais responsable de toutes, je suscite une vie universelle, comme je m'installe d'un coup dans l'espace par la présence vivante et épaisse de mon corps. »¹

« La vie humaine comme telle [écrit Hannah Arendt] requiert un monde dans l'exacte mesure où elle a besoin d'une maison sur la terre pour la durée de son séjour ici. Certes, tout aménagement que font les hommes pour se pourvoir d'un abri et mettre un toit sur leur tête -même les tentes des tribus nomades- peut servir de maison sur la terre pour ceux qui se trouvent en vie à ce moment-là. Mais cela n'implique en aucun cas que de tels aménagements engendrent un monde, isolent une culture. Cette maison terrestre ne devient un monde, au sens propre du terme, que lorsque la totalité des objets fabriqués est organisée au point de résister au procès de consommation nécessaire à la vie des gens qui y demeurent, et ainsi de leur survivre. C'est seulement là où une telle subsistance est assurée que nous parlons de culture; c'est seulement là où nous sommes confrontés à des choses qui existent indépendamment de toute référence utilitaire et fonctionnelle, et dont la qualité demeure toujours semblable à elle-même, que nous parlons d'œuvres d'art. »²

¹ Maurice Merleau-Ponty « Le langage indirect et les voix du silence » in *Signes*. Coll. Folio Essais. Paris. 2003, p 121.

² Hannah Arendt. *La crise de la culture*. p. 268-269.



Espace

« Donnée fondamentale de l'expérience dansée. Dimension déterminante de la relation au monde, l'espace pose les conditions de toute forme de perception et d'expression et de toute représentation (...)

De manière générale, l'espace de la danse est déterminé par les cadres social et esthétique de son expression et, notamment, par la fonction réelle est symbolique des lieux dans lesquels elle prend place. C'est le cas aussi bien dans le contexte occasionnel de la place du village ou de la rue (lors du carnaval par exemple) que dans celui plus conforme du bal ou de la scène de théâtre qui, chacun à leur manière, impliquent, entre autres, des formes et des modalités d'expression. (...) La conception de l'espace en chorégraphie est par ailleurs indissociable de la dimension du temps dans lequel se déploie le mouvement. (...) Si l'espace est considéré comme hétérogène, discontinu et qualitatif, comme c'est le cas notamment chez R. Laban, M. Wigman, D. Humphrey, A. Nikolais ou encore le butô, le mouvement doit trouver le moteur de son développement temporel en lui-même, c'est-à-dire à partir de sa relation qualitative à l'espace, lieu des tensions intimes du mouvement dansé et d'expression de sa motivation. C'est un espace théâtral et organique, matériau extensible et sensible de la dramaturgie du mouvement qui prend appui sur l'espace géométrique et architectural du lieu scénique pour le transcender. »³

Espace public

L'espace public revêt plusieurs définitions qui lui confèrent des fonctions différentes. Tout d'abord, dans sa définition la plus simple, l'espace public consisterait dans ce qui appartient au domaine public : un territoire qui est affecté à un usage d'intérêt public général et aménagé à l'usage du public. C'est donc avant tout un territoire collectif, organisé et aménagé par l'autorité politique. D'un point de vue géographique, il constitue les rues, la voirie, les places, etc., se constitue entre les interstices de la propriété privée.⁴ Il prend également le sens d'un acte politique que l'on retrouve dans l'esprit de la « cité ». Comme le soulignent les rédacteurs des Carnets du paysage :

« Premièrement, parler d'espace public, c'est envisager l'espace de l'action politique considérée sous l'angle d'un vivre ensemble, qui est marqué par la pluralité et la singularité (...) La question est alors celle d'espaces, qu'ils soient publics ou privés sous le rapport de la propriété, permettant d'accueillir la construction d'un lien politique avec autrui. »⁵

Selon Jürgen Habermas, celui-ci est également l'espace d'une liberté d'expression, d'une mise en place de l'opinion publique face à l'Etat.⁶ Enfin, si l'on se base sur les notions phénoménologiques fondant

³ Extrait de la définition du mot dans le dictionnaire de la Danse éditions Larousse.

⁴ Fourier, Amaud. 2001. L'art dans l'espace public dans l'aménagement culturel du territoire : L'art contemporain à l'épreuve de l'espace public et de l'art public : histoire, enjeux et modalités d'action. DESS. UFR Droit et sciences politiques. Université de Bourgogne.p.8.

⁵ Les Carnets du Paysage. 1998. "Le paysage comme espace public : hors champ". n°1, Actes Sud/ENSP.

l'atelier mené sur le campus, l'espace public correspond aussi à un espace « sensible » en lequel la question du rapport à l'environnement et à l'autre se pose radicalement. La notion d'espace public telle que nous l'entendons ici est alors élargie. Dès lors, l'espace public n'est plus un territoire clos sur lui-même et topographiquement déterminé, il est un espace mouvant, actif, car regardé et ressenti.

Cette approche permet de repenser la notion d'espace public en la distinguant du lieu public et en proposant celle de « moment public » peut-être plus conforme à notre époque et permettant de donner plus de souplesse aux modalités d'intervention (par exemple, non plus des œuvres pérennes mais des œuvres temporaires, work in progress...)

Paysages

Nous définissons le paysage en relation aux cinq interprétations les plus courantes : "De façon certes schématique, on peut distinguer dans les positions et les analyses qui se développent aujourd'hui à propos du paysage, globalement cinq types d'orientation ou d'accent : une orientation « culturaliste » qui met l'accent sur la dimension des représentations paysagères ; une orientation également culturaliste, mais qui valorise quant à elle la dimension des pratiques de fabrication et des modalités de l'habitation des paysages ; une orientation « réaliste », qui envisage le paysage comme une réalité matérielle objective ; une conception « phénoménologique », qui retient principalement dans le paysage sa valeur d'expérience et d'événement pour la sensibilité ; une conception « projectuelle », qui envisage le paysage comme un site et/ou un territoire à aménager, transformer, conserver, etc." (Jean-Marc Besse)

Le paysage est ainsi pensé au pluriel, en prenant au moins en compte les définitions à partir du champ de l'histoire de l'art (représentation) et de l'art, du champ de l'aménagement, de l'urbanisme et de l'architecture (construction, spatialisation, entretien...) et dans celui de l'esthétique et de la philosophie (phénoménologie).

L'approche d'Erwin Straus, qui fait partie de la quatrième interprétation donnée plus haut (et sans qu'il y ait d'ordre hiérarchique), apporte une interprétation du paysage qui nous a servi de référence dans le cadre de l'atelier et de la recherche "art, architecture, paysages". Nous l'indiquons dès maintenant et reviendrons sur son importance pour la pensée du paysage et de l'art.

"Comme toute connaissance, la perception requiert un médium objectif général. Le monde de la perception est un monde de choses avec des propriétés fixes et changeantes dans un espace et un temps objectif et universel.

Cet espace n'est pas donné originellement. L'espace du monde de la sensation est plutôt à celui du monde de la perception, comme le paysage est à la géographie. Une telle comparaison ne rend pas tout de suite la compréhension plus facile ; elle demande elle-même un commentaire, en particulier parce que nous

6 Habermas Jürgen. L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise. 1978. Payot, collection " Critique de la politique ". Paris.



sommes enclins, sous l'influence de la peinture, à penser le paysage comme quelque chose qui est déjà représenté". 7

« Ce serait mal interpréter le monde humain que de le comprendre comme un pur paysage. Parce qu'il est voisin des deux, il se situe entre les deux, il reste ambigu par lui-même et non seulement pour l'observateur. Tendue entre ces oppositions, il est dans un équilibre extrêmement instable, toujours menacé par une oscillation excessive d'un côté ou de l'autre. Il est rare que l'homme garde dans son monde le juste milieu et la vraie mesure. Plus la vie moderne est dominée par la technique, plus intense est la nostalgie du paysage, plus désespérés sont les tentatives pour le retrouver et — assez rarement — pour le retrouver avec des moyens techniques »8.

Une différence essentielle est apportée par Straus et par Merleau-Ponty entre le paysage et la géographie : "Revenir aux choses mêmes c'est revenir à ce monde d'avant la connaissance dont la connaissance parle toujours et à l'égard duquel toute détermination est abstraite, signitive et dépendante, comme la géographie à l'égard du paysage où nous avons d'abord appris ce que c'est qu'une forêt, une prairie ou une rivière"9.

Selon Erwin Straus, nous ne pouvons atteindre le monde du sentir « que dans la mesure où nous tournons le dos au monde humain authentique ». Dans le paysage « nous avons perdu notre chemin ; comme hommes, nous nous sentons "perdus" . "Un homme perdu" a donc aussi un sens métaphorique : il a quitté le contexte ordonné systématiquement de l'espace social ; sociologiquement parlant, il n'a plus aucune place ».

Par ailleurs, « le paysage ne peut surgir que comme une gêne, un peu à la façon d'une averse torrentielle qui [lors d'un voyage en train] retarde le départ et empêche d'arriver à temps pour la correspondance ».

Liens entre l'architecture, l'urbanisme et le paysage

"Quoique le dualisme cartésien ne soit plus un modèle philosophique viable [écrit Alberto Perez-Gomez], la confiance dans les mathématiques et la logique en tant que seule manière de penser légitime est toujours de mise. Les décisions concernant la planification ou l'établissement de villes nouvelles, par exemple, continuent d'être prise sur la base des statistiques. La perception immédiate de la réelle qualité d'un espace est négligée, car elle est considérée comme une interprétation subjective, comme une réminiscence de l'urbanisme traditionnel. Les conséquences évidentes d'une telle vue ne pouvaient être plus dramatiques ; nos villes sont en passe de constituer un immense village mondial où la réalité

7 in Du sens des sens, p. 511

8 Ibid, p. 517.

9 in Phénoménologie de la perception, éd. Gallimard, Paris, 1945, Avant-propos, p III.

extérieure est étrangère à l'homme et dont la raison d'être repose sur l'expression d'un processus universel et mobile, matérialisant les valeurs technologiques, plutôt que la constitution d'un cadre riche de sens pour l'existence limitée de l'homme. Les échecs bien connus de la planification contemporaine continuent d'être une source d'embarras. Le professionnalisme moderne attend toujours la série de standards universels et objectifs, qu'ils soient formels, idéologiques ou fonctionnels, qui détermineront son projet et contribueront à l'élaboration de constructions réellement significatives".

"Aujourd'hui, [poursuit-il] les architectes praticiens ainsi que leurs clients sont en train de prendre conscience des limitations du fonctionnalisme et du formalisme, de l'impossibilité de réduire l'architecture à la décoration, à la sociologie ou la psychologie. Jusqu'à présent, les puissants ordinateurs, les méthodologies, les stratégies géométriques, toutes ont échoué dans leurs tentatives pour donner des solutions mathématiques aux problèmes urbains et architecturaux. [...]

La division trompeuse entre architecture rationnelles et architecture intuitive, entre architectes scientifiques et architectes artistes, entre fonctionnalisme, méthodologies typologiques ou formalisme, et tous les types d'expressionnisme, a marqué [...] seulement les deux cents dernières années de l'histoire de l'architecture. Cette cassure très profonde fut le résultat inévitable d'une vue du monde reposant sur la séparation absolue entre les domaines objectifs et subjectifs de la réalité humaine. En fait, avant le XIX^e siècle, les architectes n'avaient pas à choisir entre deux options irréconciliables. [...]

Il n'y pas de structure sans signification : la perception appartient au corps et non pas uniquement à l'esprit. Les constructions peuvent être identiques au niveau typologique (les "Hôtels" ruraux ou urbains, ou bien les basiliques du début du Christianisme et celles de la Renaissance) mais leur signification est en fait bien différente. Bien plus, l'art est nécessairement une expression personnelle, et en cela plus encore que la science et le langage (qui sont des formes d'interprétation). D'un autre côté, l'architecture ne peut être un jeu personnel de combinaisons, une langage "formel" inventé a priori (une architecture pour architectes) ou la simple question de la décoration des structures technologiques avec d'arbitraires citations historiques : la dimension nécessairement transcendantales (sémantique) de la signification ne peut être méprisée.

Seule la phénoménologie contemporaine,, par la redécouverte de la primauté de sa perception, dans laquelle la structure ou mathesis est donnée et plus encore incarnée dans, le changeant et le spécifique, a été capable de dépasser le dilemme fondamental que la philosophie moderne a hérité de Descartes. En révélant les limitations de la raison mathématique, la phénoménologie a montré que les théories technologiques ne peuvent pas, à elles seules, résoudre les problèmes fondamentaux de l'architecture. L'architecture contemporaine désillusionnée par les utopies rationnelles, s'efforce désormais d'aller au-delà des préjugés positivistes, pour trouver une nouvelle justification



métaphysique dans le monde humain : son point de départ est à nouveau le domaine de la perception, l'origine ultime de la signification existentielle.

[...]

Tandis que la construction est un processus technologique prosaïque (dérivant directement de la raison mathématique, d'un diagramme fonctionnel, ou d'une règle de combinaisons formelles) l'architecture est poétique, nécessairement un ordre abstrait, mais en soi une métaphore émergeant d'une vision du monde et de l'Être" 10.

Lieu d'enseignement

"Je conçois l'école, écrit Louis Kahn comme un environnement d'espaces où il fait bon apprendre. L'école a commencé avec un homme sous un arbre ; il ignorait qu'il était un professeur discutant ses idées avec des gens qui ignoraient qu'ils étaient des élèves. Les élèves réfléchissaient sur ce qui s'échangeait, éprouvant un bien-être en présence d'un tel homme. Ils aspiraient à ce que leurs enfants puissent aussi l'écouter. Bientôt l'on construisit des espaces et les premières écoles apparurent. L'établissement de l'école est inévitable parce que cela faisait partie des désirs de l'homme. Nos grands systèmes d'éducation, maintenant traduits en Institutions, sont issus de ces petites écoles, mais l'esprit des débuts est maintenant oublié. Les classes qu'exigent nos institutions d'enseignement sont stéréotypées et n'inspirent rien. Ces classes uniformes requises pour l'Institut, les couloirs où s'alignent les armoires et autres surfaces ou équipements dits fonctionnels sont bien arrangés, avec des plans bien nets faits par des architectes qui suivent exactement les limites de superficie et de budget requises par les autorités scolaires. Les écoles sont bonnes à regarder mais leur architecture est superficielle parce qu'elles ne reflètent pas l'esprit de l'homme sous l'arbre. Le système entier des écoles depuis le début n'aurait pas été possible si ce début n'avait pas été en harmonie avec la nature de l'homme. On peut aussi dire que la volonté d'existence de l'école était là bien avant l'homme sous l'arbre.

[...] Pensons alors à la signification de l'école, une école, l'institution. L'institution est l'autorité qui nous donne les exigences de surfaces. Une école, ou un projet spécifique, voilà ce que l'institution attend de nous. Mais l'École, l'esprit école, l'essence de la volonté d'existence, voilà ce que l'architecte devrait apporter dans son projet. Et je dis qu'il le doit, même si ce projet ne correspond pas au budget. C'est par là que l'architecte se distingue du simple projeteur. Dans l'école qui serait un royaume d'espaces où il fait bon apprendre, l'entrée, estimée dans le programme en nombre de mètres carrés par élève, deviendrait alors un espace généreux comme un Panthéon où il ferait bon entrer. Les couloirs seraient

10 Perez-Gomez Alberto. *L'architecture et la crise de la science moderne*, trad. J-P Chupin, Mardaga, coll. Architecture + Recherches, 1983, respectivement p 14 et 326



transformés en classes appartenant en propre aux élèves et on les ferait beaucoup plus larges, avec des alcôves donnant sur des jardins. cela deviendrait des lieux où garçons et filles se rencontrent, des lieux où l'élève discute du travail du professeur avec son camarade. En permettant que les lieux soient utilisés aux heures de cours au lieu de ne servir qu'au passage d'une classe à l'autre, ils deviendraient un point de rencontre et pas seulement des couloirs, ce qui donnerait des possibilités d'apprentissage personnel. Ils deviendraient des classes appartenant aux élèves. Il faudrait que les salles de classe évoquent leur propre utilisation par la variété de leur espace, et ne suivent pas cette similitude de dimensions habituelle et militaire, parce que l'une des plus merveilleuses qualités de l'homme sous l'arbre est sa faculté de reconnaître la singularité de chaque homme. Un enseignant ou un étudiant ne sont pas les mêmes selon qu'ils sont à quelques-uns dans l'intimité d'une pièce avec un feu dans la cheminée, ou très nombreux dans une salle vaste et haute. Et faut-il vraiment que la cafétéria soit en sous-sol parce que son temps d'utilisation est bref ?

Le moment de détente du repas ne fait-il pas partie du temps d'apprentissage ?"¹¹ Louis I. Kahn.

¹¹ *Silence et lumière* Louis I. Kahn, trad Mathilde Bellaigue et Christian Devillers, éditions du Linteau, 1996, pp. 44-46

¹² Pierre Merlin. 1995. *L'urbanisme universitaire à l'étranger et en France*. Presses de l'École Nationale des Ponts et Chaussées, Paris, p.256.

2 Annexe : historique du campus et chronologie

Une vision futuriste : la cité scientifique, du concept au projet spatial

2.1 Historique du campus

Les acteurs et leurs relations : la question de l'art

Ce chapitre porte sur la relation des acteurs de la cité scientifique aux réalisations artistiques, architecturales et paysagères. Par question de « l'art », nous entendons ici définir la place de la culture, de l'art (productions artistiques et architecturales), de l'environnement (associé aux notions de convivialité, de sécurité, de lisibilité et de repérage) sur le territoire d'un campus universitaire. Nous cherchons ici à déterminer si l'art peut être identifié comme une présence agissante ou si, celle-ci est, au contraire, déterminée. Le choix du terrain d'étude s'est porté sur le campus de la cité scientifique car ce territoire « contemporain » semble représentatif de la commande publique des 50 dernières années.

Ce qui surprend de prime abord lorsqu'on se rend sur le campus de la cité scientifique, c'est le niveau d'isolement de ce dernier et ceci, malgré la proximité de Villeneuve d'Ascq. En effet, à l'intérieur, nul horizon, nulle vue sur l'extérieur du site. De l'extérieur, la cité semble impénétrable au regard. Sa forme radioconcentrique nous protège en son intérieur et cette forme rend difficile l'accroche vers l'extérieur. Cette situation particulière soulève plusieurs interrogations sur le choix du site, sa conception, son évolution et sa dimension paysagère.

Au regard de l'interrogation sur l'aspect paysager, architectural et artistique du site, la conception architecturale initiale du site paraît assez pauvre : bâtiments rectangulaires identiques disposés sur un territoire vierge et plutôt plat. Cet espace, conçu autour de la simplification géométrique, représente une absence de complexité dans son organisation fonctionnelle et spatiale. C'est un confort moderne élémentaire qui n'offre pas une qualification conceptuelle et morphologique de l'espace collectif dans son projet initial. Ces préoccupations n'apparaîtront qu'au début des années 90, période coïncidant avec le programme Universités 2000 (U2000) lancé par l'État.

De même, le nombre et la qualité des productions artistiques relatives au 1% semblent dérisoires. Cette absence de mise en œuvre ainsi que le choix de leur emplacement posent alors la question de la mise en œuvre de cette politique, de la relation des acteurs du campus à celle-ci, de leur relation à l'art ainsi que celle de l'usage et de la valeur de ces objets pour un territoire tel que celui de la cité scientifique.

Enfin, l'analyse de ce territoire et de la place de l'art, de l'architecture et du paysage sur celui-ci implique une observation de leurs relations à plusieurs échelles : celle des maîtres d'ouvrage, des maîtres d'œuvre et de la demande sociale dans ce domaine, sans oublier le contexte socio-économique national et les différentes conjonctures influant sur la prise de décision.

Afin de répondre aux questions soulevées et comprendre les raisons qui ont mené aux résultats actuels quant à la question de l'art sur le territoire de la cité scientifique, en ce document d'analyse nous



commencerons par rappeler le contexte et les raisons qui ont mené au projet d'une « cité scientifique. » Puis, nous apporterons un éclairage sur les facteurs décisifs quant à l'aspect architectural et paysager à la réception du projet. Nous montrerons ensuite comment la cité scientifique est demeurée isolée du processus d'urbanisation et de son rattachement à la Ville Nouvelle de Villeneuve d'Ascq et les raisons de ce choix. Nous exposerons également les enjeux de pouvoirs en action sur ce territoire et leur conséquence sur l'aménagement du campus tant sur les questions du 1% que sur la cohérence et la mise en place d'une stratégie d'ensemble du site. Dans notre conclusion nous énumérerons les différents points relatifs à la place actuelle de l'art sur ce territoire en insistant sur l'aspect économique et en posant la question de la véritable demande sociale quant à cette présence.

2.1.1 Le Projet de la cité scientifique : éclairage d'un site monofonctionnel

« Une cité scientifique » pour la ville de Lille, projet futuriste et utopique du Recteur Debeyre apparaît à l'époque comme un signal moderniste et prometteur de l'avancée de toute une région alors en crise. Si la place de l'art n'est pas évoquée, on imagine alors une architecture audacieuse, un élément marquant du paysage. Or, il n'en sera rien. Quelles en sont les raisons ? Quel le type de relations le projet entretient-il vis-à-vis de l'art, de l'architecture et du paysage ? Autant de questions auxquelles nous tenterons de répondre dans cette première partie par l'analyse de l'origine du projet, de ses acteurs et de leur relation à l'art, l'architecture et le paysage.

2.1.2 La massification des étudiants et ses conséquences

Le premier élément important ayant mené à la création de la cité scientifique est la hausse importante des effectifs étudiants due à la démocratisation des études secondaires après la deuxième guerre mondiale. À la rentrée 1954, on compte 158.000 étudiants dans les universités françaises et ces chiffres doublent pendant chacune des deux décennies suivantes.¹² Cette hausse d'effectif n'épargne pas la faculté des sciences de Lille. En 1887, elle ne compte que 165 étudiants, en 1955, 1.869 étudiants.¹³ Ces chiffres inquiètent non seulement la faculté des sciences qui songe à s'agrandir depuis 1950 déjà, mais également le Maire de la ville de Lille, Augustin Laurent, qui voit d'un très mauvais œil la montée d'une masse perçue comme constituée d'« éléments perturbateurs » dans sa ville.

Cette démocratisation de l'enseignement supérieur, des universités et du statut des professeurs d'université, se traduit alors inévitablement dans l'aménagement urbain et spatial des nouvelles universités. En effet, les années 1960 sont marquées par une expansion universitaire accompagnée de l'adoption du campus dit « à la française ». ¹⁴ Influence des États-Unis et dans une moindre mesure de la Grande-Bretagne, cet aménagement est caractérisé par un déplacement des étudiants à l'extérieur des

13 Michel Parreau. « La faculté des sciences de Lille » in Histoire de la faculté des sciences de 1854-1970 dans le cadre des cents ans de l'USTL. USTL. p.15.

14 Pierre Merlin. 1995. L'urbanisme universitaire à l'étranger et en France. p. 259.

centre-villes. Mais ces campus anglo-saxons, inspirés par les modèles monastiques¹⁵, recherchent et réfléchissent cette autonomie : le paysage et la nature y jouent un rôle important. Animé par les idéaux socio-éducatifs, on pense que cet environnement permet l'élévation spirituelle des étudiants et des enseignants.¹⁶ Cet idéal se retrouve jusque dans la planification des sites. Le campus entièrement autonome, est doté d'habitations pour enseignants et étudiants, de locaux d'enseignement, de culte, de loisirs, (etc.) et plus tard de services publics ou privés. Cependant, au contraire des campus anglo-saxons, on sait que le choix du site de la cité scientifique à Lille est non seulement le résultat d'une impossibilité d'aménager la faculté en ville, mais que, parmi les terrains vacants situés à l'extérieur de Lille, celui de Lille-Annapes apparaît comme le seul à pouvoir être acquis rapidement et sans trop de difficultés. Après maintes tentatives de recherches d'un site dans les environs qui permettrait l'expansion et la modernisation de la faculté¹⁷, le choix d'un site excentré entre Ascq et Annapes est pressenti. Celui-ci n'est donc pas établi en fonction du projet en soi, mais procède de l'élimination. De même, les campus anglo-saxons, sauf quelques exceptions, se situent souvent près d'un noyau urbain, ce qui n'était pas le cas, à cette époque, de la cité scientifique.¹⁸ Outre la volonté du Maire de Lille d'éloigner les étudiants du noyau urbain, il est intéressant de noter l'argumentaire invoqué à cette période pour la mise à l'écart des centres universitaires : « des centres et instituts nucléaires pourraient être attachés auprès des facultés des sciences ».¹⁹ Comme nous le verrons plus bas, l'emplacement du campus d'Annapes, ne sera pas sans poser de difficultés quant à la qualité paysagère et de vie de ses futurs usagers.

Alors que le choix du site est arrêté, l'architecte nommé, le programme pédagogique doit être établi. Les conditions de travail difficiles des chercheurs et des professeurs, l'entassement, le matériel désuet ne seront pas sans conséquences sur celui-ci. En effet, à l'époque, le Recteur Debeyre donne comme consignes aux services chargés de la construction et du suivi de la cité scientifique de ne pas bloquer les demandes faites par la faculté des sciences.²⁰ Cette collaboration, unique à l'époque, entre maître d'ouvrage, maître d'œuvre et futurs usagers mènera à certaines dérives. En effet, les pénuries vécues poussent les professeurs et chercheurs à demander toutes les options possibles et imaginables jusqu'à atteindre, par moment, la démesure :

« Tout le monde demande tout. Par exemple, l'eau partout, le gaz partout, l'air comprimé partout et les énergies de 12 volts continu, le 48 volts continu, le 110 volts continu et enfin le 110 volts alternatif, quelques uns demandant tout de même

15 « By the mid-eighteen century, two other factors contributed to the rural placement of schools: a distrust of cities, which were viewed as centers of irreligion and discord, and an attraction to the supposed purity of nature. Au milieu du XVIII^e siècle, deux autres facteurs ont contribué à la localisation rurales des écoles : la méfiance à l'égard des villes, qui étaient alors perçues comme des centres de non croyance et de discorde, et une attirance pour la pureté supposée de la nature ». Paul Venable Turner. Juin 1994. « L'urbanisme universitaire aux États-Unis » in *Annales de la recherche urbaine*. n°62-63. p.197.

16 Nicole Fardet. Juin 1994. « L'urbanisme universitaire aux États-Unis » in *Annales de la recherche urbaine*. n°62-63. p.199.

17 Au départ, plusieurs hypothèses sont évoquées afin d'agrandir et moderniser la Faculté des sciences de Lille: Dans la mouvance de la rénovation urbaine qui s'opérait sur le quartier St Sauveur, les bâtiments actuels auraient pu être démolis afin de permettre la reconstruction en hauteur de la faculté. Cependant, cette idée est très rapidement écartée, car elle nécessite le transfert provisoire de la faculté dans l'attente de sa reconstruction ce qui n'était pas possible étant donné l'ampleur de l'urgence.

Prospective d'autres terrains dans le centre de Lille comme le site de la manufacture des tabacs, site de l'ancienne faculté de médecine et de Pharmacie, terrain de la porte de Gand, terrain d'aviation de Bondue, forêt de Phalempin, etc. qui se sont avérés soit réservés à d'autres projet soit trop petits.

18 Jean-Jacques De Alzua. Mai 2005. Entretien.

19 Argumentaire trouvé dans les dossiers de la préfecture. Archives départementales du Nord. Lille.

20 Michel Parreau. Avril 2005. Entretien.

*le 220 volts alternatifs. Au total, une immense tuyauterie pour les fluides, une immense armature de fils électriques, de gros transformateurs. Le prix global de cette « Artillerie » qui n'a finalement presque pas servi, a grevé lourdement le budget et il a fallu économiser sur tout le reste, en particulier sur tous les équipements de confort ».*²¹

Cet épisode est également relaté par Bernard Maitte, alors jeune professeur :

*« On nous donnait beaucoup plus de place qu'on en avait jamais eu : une multiplication d'environ 5 ou 7 fois la superficie que nous avions à la faculté. On a pu acheter des tas d'outils et de matériel de recherche, qui parfois, n'ont même pas servi ».*²²

L'intervention des professeurs et des chercheurs ne s'arrête pas aux seuls équipements de bureau, elle va jusqu'à modifier la configuration du campus de la cité scientifique. En effet, selon Michel Parreau, premier doyen de la nouvelle faculté des sciences, le plan masse initial prévoyait un bâtiment central de propédeutique entouré des différents bâtiments de cours. Or, les professeurs et chercheurs de la Faculté souhaitaient avoir leur propre endroit « à eux » et « entre eux » poussant ainsi au cloisonnement des disciplines et à l'aménagement spatial de dix bâtiments séparés les uns des autres. Le plan masse prend alors la forme radioconcentrique qu'on lui connaît aujourd'hui avec en son centre la bibliothèque universitaire et cinq zones délimitant chacune un pôle spécifique : chimie, physique, mathématique, biologie et administration avec les bâtiments d'enseignement et des petits bâtiments de recherche.

Si la promiscuité et le manque de moyens de l'ancienne faculté ont influencé les plans définitifs, en particulier dans l'organisation des bâtiments faisant ressortir des attentes purement égoïstes et matérialistes des universitaires de l'époque, les retards du chantier joueront quant à eux un rôle prépondérant quant aux attentes concernant les espaces extérieurs.

2.1.3 Les premiers retards

La mise en place du projet de cité scientifique traîne en effet. Depuis l'accord et la prise en charge du dossier d'extension de la Faculté des sciences par le Recteur Debeyre en 1954 et le choix définitif du site, il se sera écoulé quatre ans. Mais alors que le site est acté par les différents Ministères, l'affaire se corse encore avec la manifestation d'agriculteurs (propriétaires des terrains) soutenus par certains politiques locaux. Ceux-ci dénoncent tour à tour l'expropriation des terrains et proposent que d'autres alternatives soient examinées : le terrain du Comte de Montalembert (château de Brigode), un terrain à Mons-en-Baroeul, le champ de course du « Croisé- Laroche ». On mettra près de 6 ans à régler les conflits et

²¹ Michel Parreau. 1996 « La cité scientifique de Villeneuve d'Ascq » in *Histoire de la faculté des sciences de 1854-1970* dans le cadre des cents ans de l'USTL. USTL. p.37.

²² Bernard Maitte. Juin 2005. Entretien.



permettre le premier coup de pelleuse. Derrière la défense des agriculteurs, c'est en fait une bataille entre partis politiques qui se joue. L'affaire ira jusqu'à être exposée devant l'Assemblée Nationale et lors de débats parlementaires.²³ On parle pour la défense des agriculteurs, de « terres générationnelles », d'une « situation précaire » de certaines familles qui le seront d'autant plus une fois l'expropriation accomplie. On accuse également les services de la préfecture et du Rectorat d'avoir fait de la rétention d'information en n'ayant pas divulgué tout de suite le dossier « Annapes ». Le Recteur et l'administration sont en effet accusés par différents parlementaires d'avoir mis les propriétaires, agriculteurs et la population en général devant le fait accompli et de ne pas avoir pris en considération les autres choix possibles de localisation. Le Recteur, quant à lui, se défend dans une note adressée au Préfet le 28 mai 1960, dans laquelle il indique que les autorités locales ont été averties et que le choix du site s'est fait en accord avec les Préfets successifs, Benedetti et Phalempin, la Direction départementale du Ministère de la Construction, la Direction départementale des Ponts et Chaussées et la Direction départementale des Domaines. De plus, il signale que l'administration centrale de l'Éducation nationale a été tenue au courant et a approuvé le projet. Outre des manœuvres politiques, les raisons de cette contestation demeurent floues. Plusieurs hypothèses sont soulevées dont celle citée par Michel Parreau, qui se souvient que le Recteur Debeyre soupçonnait que ces manœuvres émanaient de l'Université Catholique de Lille qui aurait craint que le projet de cité scientifique ne devienne un concurrent redoutable.²⁴

Quelles que soient ces raisons, les conséquences du conflit et le retard qui en résulte, affectent grandement le projet de la cité scientifique. Premièrement, une fois le projet inscrit au Plan, les crédits affectés demeurent les mêmes malgré le retard de la construction. On ne tient pas compte de l'inflation. De fait, les retards coûtent chers au Rectorat et à la faculté. Ensuite, lorsque les terrains seront enfin libres, la construction du site se fera dans l'urgence. On devra même construire des bâtiments provisoires en métal pour la rentrée de 1964. Dès lors que la rentrée s'effectue dans la précipitation, la priorité sera donnée à la construction des nouveaux bâtiments et les terrains ne seront aménagés que bien plus tard (cheminements, éclairage, espaces verts, etc.). On ne pensera en fait que très peu aux aménagements extérieurs.

2.1.4 La vision du Recteur Debeyre et le contexte régional

La raison qui pousse le Recteur Debeyre, alors président du comité d'expansion économique de la région, à accepter la construction d'une faculté des sciences à l'extérieur de Lille semble tenir au fait que celui-ci y voyait l'opportunité d'une construction innovante en termes de recherches et d'enseignements :

« Il faut délibérément se couper du passé, rompre avec la conception urbaine et prévoir, en dehors de la ville, de vastes espaces permettant toutes les

²³ M. Frys, député du Nord de la section UNR et Président du groupe parlementaire pour l'expression de la recherche scientifique propose à l'assemblée nationale qu'on opte pour d'autres terrains avec le soutien de la section de l'action du général de Gaulle. De même, M. Richard, sénateur de Seine et Oise et Président du Comité directeur de l'UNR ainsi que le député Eugène Van der Meersch soutiennent les paysans durant les débats parlementaires du 4 mai 1960. Journal officiel du 05.05.1960. p. 626

Également une intervention de Monsieur Coudray (député du Nord) et de d'Albert Duhamel, Président du comité d'études et d'initiatives pour la réalisation du « Grand Lille » lors de la 3ème séance de l'Assemblée nationale du 9 novembre 1960.

²⁴ Michel Parreau. Avril 2005. Entretien.

*audaces capables d'accueillir toutes les inventions futures, même les plus inconcevables ».*²⁵

En effet, après avoir vu les conditions misérables dans lesquelles professeurs et chercheurs travaillent à la Faculté (le recteur est impressionné lors d'une visite aux caves de la Chimie de la « misérabilité » des installations de services de recherche) et pris conscience de l'ampleur des retards scientifiques et techniques de la région Nord-Pas-de-Calais, l'établissement d'une « cité scientifique », pôle d'excellence en termes de recherche et en lien avec les technologies de l'industrie, apparaît comme une solution rêvée :

« L'université de demain doit entrer davantage dans le courant de la vie, ouvrir largement les fenêtres sur le monde réel, pénétrer les milieux industriels, commerciaux et agricoles ».²⁶

Car non seulement, les conditions de travail des professeurs sont exécrables (en 1952-53 la recherche est encore très difficile en l'absence de matériel adapté), mais l'industrie régionale du textile est en crise, mise en difficulté par la chute des cours de la laine et du coton et l'archaïsme des méthodes et structures de production.²⁷ C'est toute une région qui dépérit par le peu de mise à jour des stratégies de conversion, de recherche et d'innovations technologiques. On cherche alors à pallier ces carences par l'intermédiaire d'un rapprochement entre chercheurs et industriels. L'exemple du CERES (Comité d'études et de recherches économiques et sociales) créé en 1953 peut ici être cité. Celui-ci se proposait d'être le point de rencontres et de discours entre administrateurs, employeurs, syndicalistes, universitaires, personnes du monde industriel et agricole afin de favoriser la prise de conscience d'une communauté d'avenir et palier au sous-développement de la région.²⁸

En effet, professeurs et enseignants en sciences, ingénieurs et cadres pour les industries et les laboratoires de recherche dans le Nord manquent. De fait, le projet de la cité scientifique apparaît comme un projet innovant et salvateur pour la Région Nord :

*« Une grande cité scientifique destinée à l'enseignement et à la recherche afin d'assurer le développement Nord par une formation professionnelle et scientifique de très haut niveau ».*²⁹

La cité devait réunir les éléments nécessaires à la venue et à la résidence des professeurs, chercheurs et ingénieurs. On souhaite la création d'un Institut national des sciences appliquées comme à Lyon ainsi qu'une faculté des sciences. Le projet énoncé est le suivant : l'inscription dans un ensemble bien ordonné de locaux administratifs, de logements pour les professeurs et les étudiants (2 500 chambres), de restaurants universitaires, un service social, d'équipements sportifs qui permettraient le fonctionnement de la cité (vu comme une ville de plus de 5 000 habitants) avec la possibilité d'y prévoir

²⁵ 1996. « Université de Lille » in *Histoire de la faculté des sciences de 1854-1970* dans le cadre des cent ans de l'USTL. USTL. p.58.

²⁶ Déclaration du recteur Debeyre au Président Mendès France lors de la foire de Lille en 1954 in Guy Baudelle. 1984. *Villeneuve d'Ascq, Ville Nouvelle : un exemple d'urbanisme concerté*. Éd. du Moniteur. Paris p.21.

²⁷ Georges Delbar. 1977. *Ville nouvelle de Lille-Est*. Thèse. UFR de Géographie de Lille I. p. 5.

²⁸ Georges Delbar 1977. *Ville nouvelle de Lille-Est*. p.6.

²⁹ Recteur Debeyre in Guy Baudelle. 1984. *Villeneuve d'Ascq, Ville Nouvelle : un exemple d'urbanisme concerté*. p.21.



des extensions futures.³⁰ Le besoin est tel (en ingénieurs, techniciens, professeurs et chercheurs) que le Recteur Debeyre ira jusqu'à dire : « Pour l'avenir de cette région, la cité scientifique est plus importante que le complexe sidérurgique de cette région ».³¹ Les ingénieurs d'études sont conscients que d'ici 20 ans (années 1980) les demandes en matière d'emplois seront tournées vers le secteur tertiaire et qu'il est donc impératif de mettre en place des formations adéquates pour permettre la reconversion et la transition du secteur industriel de la Région.³²

2.1.5 Les prix de Rome et le contexte de l'Architecture

Un autre éclairage quant au manque de préoccupations artistique, architecturale et paysagère porté au projet initial de la cité scientifique s'explique aux vues du contexte de l'architecture de l'époque ainsi que par la personne de Noël Lemaesquier, architecte en chef désigné de la cité scientifique, fils de Charles Lemaesquier et beau-frère de Michel Debré (1er Ministre à l'époque du projet de la cité scientifique).

Le système d'enseignement de l'architecture n'est pas encore démocratisé et seule l'École des beaux-arts produit des architectes. Les beaux-arts ne sont alors pas uniquement une École, ils structurent également tout un système qui commande l'organisation professionnelle et les procédures de reconnaissance officielle.³³ En effet, L'École des beaux-arts, les Prix de Rome (distinction) et l'Académie sont trois institutions liées entre elles depuis des décennies. Elles forment un système institutionnel très fortement lié à l'organisation de la profession : la commande publique est, par exemple, coiffée par les architectes des Bâtiments civils et Palais nationaux (BCPN), une corporation fermée dont les premiers Grands Prix de Rome sont membres de droit.³⁴ De plus, les personnes remportant ce prix sont souvent issues d'atelier de grands maîtres. Pour exemple, entre 1942 et 1967 onze des Prix de Rome décernés sont des élèves de l'atelier de Charles Lemaesquier puis de Noël (reçu en 1961 à l'Académie et siégeant aux côtés de son père). Les enseignements demeurent très classiques et la faiblesse des cours techniques et scientifiques est récurrente. Quant aux concours et aux médailles (dans le cadre de l'enseignement), ils semblent se fonder sur un critère purement esthétique du projet.

Noël Lemaesquier fait partie de cette époque des mandarins de l'architecture en France. Ces divers titres et fonctions en attestent : officier de la Légion d'honneur, officier de l'Académie, professeur en chef d'atelier à l'École nationale des beaux-arts de Paris, architecte en chef des bâtiments civils et des palais nationaux, architecte en chef pour la reconstruction de la Région de St.-Nazaire, architecte conseil de la reconstruction et de l'urbanisme pour le Département de la Loire-Atlantique, membre de la Conférence nationale des HLM. Il est successivement en 1927 et 1930, 2ème et 1er prix de Rome et reçoit également la grande médaille d'or de la société des architectes diplômés par le gouvernement.

Influencé par son père, il suit le même parcours en termes de construction et de spécialisation architecturale. La notoriété de son père lui permet d'ailleurs, sous Vichy, d'accéder aux premières

³⁰ Voir dossier du préfet. Archives départementales du Nord.

³¹ Nord Eclair. 07/10/61.

³² Lecaillon, Nistri, Pinchemel. 1961. *Présentation et essai d'explication de certains aspects de l'évolution économique et sociale de la Région Nord-Pas-de-Calais*. Étude. Société d'aménagement de la Région Roubaix-Tourcoing, p.41.

³³ Jacques Lucan. 2001. *L'architecture en France (1940-2000) : Histoire et théories*. Éditions du Moniteur. Paris. p.188.

³⁴ Jacques Lucan. 2001. *L'architecture en France (1940-2000) : Histoire et théories*. p.189.

commandes de la Reconstruction.³⁵ Très vite, il s'introduit dans les sphères de la commande et de la décision et fait partie des architectes « officiels » qui obtiennent leurs commandes plus par « notoriété » que par l'excellence de leurs réalisations.³⁶ Ces travaux d'architecte concernent alors surtout, comme nous l'avons vu plus haut, des édifices publics tels qu'hôpitaux et logements HLM.³⁷

Le 27 mai 1959, Noël Lemaesquier est désigné architecte en chef de la cité scientifique. Son plan masse, approuvé au mois de juillet 1961, prend la forme radioconcentrique avec en son centre la bibliothèque universitaire et autour de celle-ci un premier cercle comprenant cinq zones délimitant chacune un pôle spécifique : chimie, physique, mathématique, biologie et administration. Le deuxième cercle contient lui les résidences, restaurants et équipements sportifs. Son plan monofonctionnel s'inspire des théories fonctionnalistes de l'époque défendues dans la charte d'Athènes de 1943. C'est le concept de la « ville-machine » décrit par Michel Ragon et appliqué au campus. C'est également, comme nous l'avons vu plus haut, l'époque où la France regarde beaucoup vers les États-Unis en ce qui concerne les questions architecturales et urbaines, d'où l'adoption des campus à l'américaine et le souci d'imitation en France :

*« On y voyait le summum du progrès puisqu'on transposait l'image d'un campus américain dans notre vieille Europe considérant que c'était idéal ».*³⁸

La cité scientifique sera d'ailleurs un des premiers campus à être construit en France. Le problème majeur de cette imitation (et c'est le cas pour d'autres campus en France), est que son concepteur ne semble avoir retenu que le cadre et la forme des sites universitaires américains en omettant le contenu dans la logique de leur imitation. En fait, Philippe Pinchemel fait le même constat que pour les grands ensembles construits un peu plus tard : un souci du mètre carré au lieu d'une réflexion de compensation et de renforcement des qualités urbaines de ces lieux coupés de la ville.³⁹

Afin de comprendre cette logique et éclairer ce qui a été dit plus haut quant au rôle de l'État constructeur, il paraît ici nécessaire de parler du rôle et de la place de celui-ci dans l'élaboration des constructions universitaires. En effet, le contexte conjoncturel de la mise en œuvre de la cité scientifique est particulier : la France vient de subir une période de reconstruction massive suite à la deuxième guerre mondiale qui a profondément modifié le rôle et l'implication de l'État dans la construction publique. C'est une nouvelle forme de maîtrise d'ouvrage dans laquelle le rôle de l'État devient prédominant et qui est notamment caractérisée par les points suivants :

L'étude à grande échelle et portant sur des ensembles importants contrastant profondément avec la pratique de l'entre-deux guerres (faible importance des commandes, pratique du coup par coup, etc.)

Référence constante à la notion d'urbanisme et de planification (même si elle relève plus du discours que de la pratique)

³⁵ Denis Delbaere. 2004. *Table rase et paysage*. Mémoire de Thèse. EHESS. p.367.

³⁶ Jacques Lucan. 2001. *Architecture en France (1940-2000) : Histoire et Théories*. pp. 189-190.

³⁷ Voir archives nationales à Paris. Fonds Lemaesquier. Cote 481 AP.

³⁸ Philippe Pinchemel in thèse Georges Delbar. 1977. p.35.

³⁹ Ibid. p.35.



Une spécificité architecturale transcendant la matière particulière de tel ou tel architecte rendant souvent possible à la simple vue d'un ouvrage, de le rattacher à la période de reconstruction.

Cependant, si cette période est marquée par une place importante de l'État dans la construction de bâtiments publics (demande toujours plus pressante de bâtiments financés par l'État), les méthodes de constructions sont certes perfectionnées mais ne reçoivent pas des organismes publiques des directives suffisantes sur les caractéristiques qualitatives. On s'en tient alors aux schémas de distribution habituels, faciles à reproduire en toute occasion. De plus, on note que les constructions ex nihilo manquent d'évaluation préalable notamment quant aux rapports entre grands ensembles et villes préexistantes, à savoir, un cadre urbanistique à la mesure des nouvelles implantations. La typologie des constructions reste donc vieillotte et conventionnelle : on reprend à grande échelle des modèles habituels déjà dépassés ailleurs (Pays-Bas et Angleterre).⁴⁰ C'est ce nouveau référentiel qui annonce la phase suivante des grands ensembles.⁴¹ Cette période est également annonciatrice d'une transition au niveau des commandes de l'architecture et de la crise de l'École des Beaux-Arts. Bien que les grands Prix de Rome soient encore aux commandes, les méthodes de l'Institution sont de plus en plus critiquées et des mouvements alternatifs se créent. De même, le mouvement moderne, bien que fortement critiqué, prend de plus d'importance (pas toujours dans le cadre d'une interprétation heureuse) dans l'élaboration et la pensée architecturale et urbanistique.

De même, à l'époque, les préoccupations paysagères ne sont pas encore à l'ordre du jour, ou très peu :

*« À cette époque, la commande est peu ou pas formulée, l'attente est implicite : quelque chose en plus d'agréable, de sain... Mais à côté de l'effervescence générale centrée sur l'industrialisation du bâtiment, le désintérêt pour les espaces ouverts est manifeste. (...) À cette époque, les architectes ne jouaient pas au paysagiste...et laissaient toute latitude à celui-ci pour mener à bien son projet ».*⁴²

Preuve de cette nonchalance en termes de préoccupations paysagères, la petite phrase d'Henri Pasquier, co-fondateur de l'ESAJ (École supérieure d'art des jardins) à un de ses collaborateurs : « Faisons des espaces verts tant qu'on ne parle pas de nous ».⁴³ En effet, le contexte de la reconstruction et du plan national ne valorisait pas, dans l'instruction des dossiers d'urbanisme, la notion de « contexte spatial » et encore moins de « paysage ».⁴⁴ Il faudra attendre 1961 pour voir se mettre en place des directives du Ministre de l'Équipement concernant « l'implantation et les formes des établissements ou ouvrages considérés en eux-mêmes et dans leurs rapports avec le site ».⁴⁵ De fait, la notion de paysage n'apparaît que très peu dans les documents officiels. De plus, comme nous l'avons vu, l'État constructeur ne favorisait son usage que dans une conception hygiéniste des espaces extérieurs

⁴⁰ Benevolo, L. 1999. *Histoire de l'architecture moderne : les conflits et l'après-guerre*. Tome 3. traduction française Bordas. Éditions Dunod. Paris. p. 227.

⁴¹ Kopp, A., Boucher, F. & Ponty. 1982. *l'architecture de la reconstruction en France, 1945-1953*. Éditions du Moniteur. Paris. p.168

⁴² Bernadette Blanchon. Décembre 1999. « les paysagistes français de 1945 à 1975 : l'ouverture de l'espace urbain » in *Annales de la recherche urbaine*. n°85. p.23.

⁴³ Bernadette Blanchon. « Les paysagistes français de 1945 à 1975 : l'ouverture de l'espace urbain ». p.23.

⁴⁴ Denis Delbaere. 2004. *Table rase et paysage*. p. 388.

⁴⁵ Note de la préfecture du Nord aux sous-préfets et maires du Département. Avril 1961. Archives EPALE.

(édification de terrains de sport, etc.). La thèse de Denis Delbaere nous éclaire sur l'usage de cette notion et la mise en place de ce concept par Lemaesquier. En effet, il explique, et c'est le cas pour la conception de la cité scientifique, que les termes de « site » et de « paysage » n'apparaissent pas dans le langage des études et des plans d'urbanisme de Lemaesquier, mais que ce dernier utilise plus volontiers le terme de « terrain ».46 De fait, lors de l'élaboration du plan masse de la cité scientifique, les préoccupations paysagères du site (étude de l'environnement, intégration architecturale dans le site, travail approfondi sur la qualité architecturale, plan de plantation, etc.) n'apparaissent pas dans les priorités de l'architecte. Il apparaît donc que l'absence de référence directe au paysage pour le projet de la cité scientifique est plus produite par la convergence de l'indifférence que par celle d'une ignorance de l'architecte. Concernant les aménagements extérieurs, on sait cependant que des directives avaient été prises avant la construction de la cité scientifique, en témoigne cette note du Recteur au Directeur départemental de la construction et de l'urbanisme datée du 6 décembre 1963 : « Espaces boisés à créer autour de la cité scientifique, à majorer plutôt qu'à restreindre ».47 De plus, Michel Parreau nous apprend que le choix de planter a été pris dès le début, mais que les plantes et les arbres ont eu du mal à prendre dû au fort vent qui balayait le campus. Des palissades avaient même été prévues à cet effet afin de protéger les nouvelles plantations. Ces aménagements végétaux sont d'ailleurs eux-mêmes devenus par la suite des réponses au vent sur le campus :

« La végétation du coupe-vent expérimental de la résidence Boucher a été bonne et cette plantation a été respectée par les étudiants. Nous projetons de réaliser cet automne-hiver, les secteurs Camus-Bachelard et Physique ».48

De fait, le choix de certains aménagements actuels est dicté par une solution pratique plutôt qu'esthétique. Plus tard, on s'attachera, dans la dimension paysagère, à préserver le site planté dans la perspective d'un parc urbain public, lieu de promenade. Un plan d'implantation d'un arboretum est dessiné en février 1980 par Monsieur Coget du service technique de l'Ustl :

« L'idée de planter un arboretum sur ce grand espace vert qu'est notre campus n'est pas nouvelle mais ma réflexion a porté sur la forme à donner à celui-ci. Il faut, à mon avis, éviter le « musée d'arbres » et au contraire, inciter à la promenade. Une plantation de groupes de 5, 7 ou 9 arbres (d'espèces n'existant pas encore sur le campus) d'une même espèce, échelonnée le long de l'ensemble du boulevard Paul Langevin me semble satisfaire à ces deux critères. »49

46 Delbaere. 2004. *Table rase et paysage*. p. 388.

47 Voir Dossier de Préfet sur la cité scientifique. Archives départementales du Nord.

48 USTL. 1979. Services techniques 5e division. Rapport sur le fonctionnement au cours de l'année 1979.

49 USTL. 1979. Service technique 5e division. Rapport sur le fonctionnement au cours de l'année 1979. Liste des espèces envisagées (1979) : Ailante (1), Albizia, Charme (2), Catalpa, Cedrela (3), Micocoulier (4), Ginkgo (5), Gleditsia (6), Noyer (7), Liquidambar (8), Magnolia (9) (caduque), Tulipier de Virginie (10), Paulownia, Peuplier (11) rajouté à la liste au crayon gris, Pterocarya (12), Sophora (13), Diverses espèces d'abies, Cèdre déodora (14), Diverses variétés de Chamaecyparis, Cephalataxus, Diverses variétés de Cupressus, Diverses variétés de Juniperus, Diverses espèces de Picéa, Diverses espèces de Pin, Cyprès chauve (15), Taxus, Thuya, Pinus griffithii excelsa (au crayon gris), Pin de l'Himalaya (au crayon gris).



Quant à savoir si sa mise en œuvre fut effective, personne n'est réellement au courant. Cependant, les botanistes, chercheurs à l'USTL, se sont intéressés à la richesse végétale du site et ont élaborés un parcours sur la cité scientifique.

Revenons maintenant à notre architecte en chef. L'étude de ses précédents chantiers nous permet également, par un regard critique, de poser un éclairage sur sa façon de concevoir et de mettre en œuvre l'architecture et l'urbanisme. L'exemple de la reconstruction de Saint-Nazaire nous montre une prédisposition au zonage.⁵⁰ En effet, Lemaesquier découpe la ville en cinq sous-ensembles, découpage repris, comme nous l'avons vu, dans la disposition des bâtiments de la cité scientifique. De plus, Denis Delbaere montre dans sa thèse que la rapidité à laquelle est approuvée le plan de reconstruction pourrait laisser apparaître des lacunes en termes de consultation vis-à-vis des acteurs locaux et témoignerait du peu d'intérêt de ce dernier pour la ville.⁵¹ Cette impression de distance de l'architecte par rapport au projet se retrouve avec le projet de la cité scientifique. En effet, Lemaesquier est très peu présent sur le chantier (Michel Parreau se rappelle ne l'avoir vu qu'une ou deux fois lors de commissions des Bâtiments de France) et lors des réunions de consultation.⁵² Il semblerait que le véritable travail de fonds ait été effectué par Vergnaud. En effet, ce dernier se réunira une fois par semaine pendant une année avec Michel Parreau afin d'établir les plans définitifs de la cité scientifique. Parreau explique d'ailleurs qu'il s'est surtout concentré sur l'aménagement intérieur des bâtiments car l'architecte de la cité scientifique avait prévu des cheminements. Denis Delbaere analyse un discours d'éloge de l'ancien sous-préfet de Saint-Nazaire qu'il juge « outrancier » et ajoute que ces formules sont très révélatrices des reproches faits à Lemaesquier : indifférence à la dimension populaire de l'urbain, esprit hautain, pensée brouillonne et mégalomanie. L'auteur ajoute également que le travail de Lemaesquier sur la cité scientifique « se limite à la prescription, en masse, d'une trame rigoureusement orthogonale pour organiser les voiries »,⁵³ tenant de l'académisme architectural de l'École des beaux-arts. Ce formalisme du plan masse se retrouve également avec son projet de logements « Concorde » à Lille pour lequel Lemaesquier témoigne cette fois encore d'une volonté de distance dans son rôle de concepteur par rapport à son projet. Ceci se traduit par une absence de discours tranché, d'explications d'un parti franc, au profit d'une mission de conception volontairement réduite au strict minimum : un plan masse et quelques détails.⁵⁴

Plus tard lorsque la mission de l'EPAL sera mise en place et que les questions d'intégration de la cité scientifique se poseront, Jean-Jacques De Alzua, alors architecte en charge des opérations, évoquera les difficultés de parler à Lemaesquier d'aménagement et d'espaces plantés sur le site. Il ajoute encore qu'à l'époque, il semblait assez mal aisé d'aller trouver Lemaesquier pour lui demander de modifier son plan masse afin que la cité scientifique et la Ville Nouvelle puissent mieux s'imbriquer :

50 Denis Delbaere. 2004. p. 369.

51 Ibid. p.371.

52 Michel Parreau. Avril 2005. Entretien.

53 Delbaere. 2004. p.373.

54 Denis Delbaere. 2004. p.379.

« Lemaesquier était un architecte en fin de carrière, grand prix de Rome, bien installé et les équipes de jeunes architectes ne faisaient alors que le début de leur apparition ».55

2.1.6 Premières conclusions

Ce premier pan de la genèse de la cité scientifique voit également émerger les contraintes économiques comme freins au projet de Debeyre. Certaines ont déjà été évoquées plus haut : le retard pris dans la construction a pour conséquence une diminution de la valeur réelle du budget, la boulimie des professeurs et des chercheurs en termes d'espaces et de moyens grève à son tour le budget à tel point que le dernier domaine à déménager (mathématiciens) n'obtient que le minimum. En fait, à cette époque, la réflexion des scientifiques concernant le confort s'intéresse à l'intérieur des bâtiments, des salles de cours, à la dimension des bureaux et des laboratoires. On ne pense pas à la forme ou à l'apparence architecturale des bâtiments, à leur disposition (si ce n'est qu'on souhaite que chaque domaine de recherche soit regroupé) ni aux espaces collectifs en extérieur. Cependant, certains s'interrogent déjà sur la valeur du plan masse. Dans un article du monde daté de 1963, l'auteur dénonce les « graves » lacunes de la cité scientifique et le manque d'espaces conviviaux car perçus comme « non indispensables ». Il note que ceux-ci ne figurent à aucun chapitre du budget d'équipement. Il s'interroge également sur la fonction de ces sites qui devraient être emblématiques d'une période en tant que « réalisations-témoins », alors que les pouvoirs publics semblent plus s'intéresser et se concentrer sur la mesure des bâtiments plutôt que sur l'aspect social de ces lieux pour que les rencontres d'une vie collective soient possibles.

Il faut rappeler que le Recteur Debeyre avait, dans son projet initial, imaginé une certaine « qualité de vie » pour le campus en y prévoyant des centres sportifs, de détente, des commerces, des services, des restaurants, etc. Or, ces services et lieux de loisirs seront amputés par le Ministère de l'Éducation nationale qui, compte tenu de la vétusté des bâtiments sur l'ensemble de la France, ne peut envisager le financement d'un tel dispositif. Les exigences seront donc revues à la baisse. L'État diminuera tellement son aide que la deuxième tranche de la cité scientifique prévue au programme architectural ne sera jamais réalisée, ainsi certains des bâtiments dessinés par Lemaesquier et construits par Vergnaud ne sont en fait que des moitiés de bâtiments. Ces questions d'ordre économique et financier cachent en fait un autre problème celui du rôle de l'Université et de sa place au sein de la nation. Car, à l'époque, si celle-ci dépend du Ministère de l'Éducation nationale, elle est, dans son aménagement, le produit de la pensée du Ministère du plan et des ingénieurs. De plus, se pose la question de la valeur véritablement accordée à l'université. Car, concernant la démocratisation de l'Université, si l'État cède facilement aux pressions de la petite bourgeoisie qui souhaite que ses enfants aient accès à l'enseignement supérieur, il sait que les véritables pourvoyeurs des cadres de l'économie, sont les grandes Écoles et que celles-ci ne seront pas touchées par le mouvement. C'est pourquoi, à l'inverse de certains pays comme l'Angleterre, le gouvernement français applique, pour sa part, une politique du coup par coup « vite et pas cher » quant à la résolution des problèmes de croissance des Universités. Tous ces

55 Jean-Jacques De Alzua. Mai 2005. Entretien.



éléments, additionné à l'idéologie urbaine dominante, à la sclérose administrative⁵⁶, à la médiocrité des matériaux et l'insuffisance des crédits, aboutissent à des campus sous-équipés et mal reliés à la ville :

*« Ces campus isolés, hâtivement bricolés, inexpressifs, coupaient l'étudiant du spectacle de la ville dense, des échanges qu'elle génère, de l'apprentissage de la vie sociale qu'elle dispense, et le confinaient dans un non-paysage désolé, le plaçaient en quarantaine forcée pour le guérir d'on ne sait quelle étrange maladie... l'étudiant n'aspire alors qu'à revenir en ville et s'échappait dès la fin des cours ».*⁵⁷

En somme, le contexte encore académique des pratiques de l'Architecture, les rouages archaïques et élitistes d'un système institutionnel, la production massive portée par le contexte de la reconstruction, les préoccupations très timides concernant les questions de paysage ainsi que la personne de Noël Lemaresquier, figure emblématique de cette époque de part sa distance et son formalisme architectural, expliquent les raisons d'une commande ne se formulant pas sur la qualité architecturale et paysagère et d'un ouvrage apparaissant comme un vaste espace libre accueillant un collection d'objets architecturaux.

⁵⁶ « Il appartient au Recteur d'établir le programme de construction en liaison avec le corps enseignant. Ce projet est transmis à l'administration centrale pour approbation et pour la mise au point définitive, le nombre d'effectifs et les locaux à mettre en place. Une fois l'architecte désigné, il incombe au Recteur de suivre l'avant-projet de celui-ci et de faire par de ses observations à l'administration centrale – accompagné d'un technicien, ingénieur conseil appelé « ingénieur régional ». in Duhamel S. et Segaud P. 1969. Les constructions scolaires et universitaires. Éditions Berger-Levrault. Paris. p.173.

⁵⁷ Thierry Paquot. 2001. « Pour l'université en ville » in *Urbanisme* n° 317. p.47.



2.2 La création de la Ville nouvelle – Cohabitation ou intégration ?

Le projet de la Ville Nouvelle de Lille-Est (1966-67) est l'occasion pour les aménageurs de la ville de Lille de rompre l'isolement de la cité scientifique en y amenant de l'urbain. Les référentiels ont évolué et, après le colloque de Caen, l'isolement des universités est remis en cause. Comme nous le verrons plus bas, le projet de Ville Nouvelle se basera sur la spécificité de « pôle de recherche et d'enseignement supérieur ». Cependant, si Villeneuve d'Ascq à travers ses concepteurs tentera à plusieurs reprises d'ajouter un peu d'urbanité au campus « désolé », ces tentatives resteront vaines. Se pose alors la question des raisons qui ont motivé la cité scientifique et ses usagers à ne pas se saisir l'opportunité d'une urbanité, motivations et raisons que nous tenterons d'expliquer ici.

2.2.1 Le projet stratégique

L'atelier d'urbanisme dirigé par Deldique au début des années 1960 et missionné par la ville de Lille, devait, en se basant sur le Schéma Bernard⁵⁸, travailler sur le développement et l'aménagement spatial de l'agglomération. À cette époque, il était déjà question d'introduire une ou des villes nouvelles sur le territoire. L'atelier d'urbanisme de Lille fait même une proposition de villes nouvelles éclatées en ayant l'idée de créer un nouvel « Oxford », une ville étudiante de 45 000 habitants (Mons-Flers) liée au campus de la cité scientifique et accompagnant la création des autres universités de Lille (site du Pont-de-bois). À l'issue de cette réflexion, l'équipe Deldique rend compte de ses conclusions dans un livre blanc intitulé "schéma d'aménagement et d'urbanisme du secteur Est de Lille", celui-ci présente le secteur Est de Lille comme devant constituer « la structure d'accueil pour une partie de l'Enseignement supérieur et pour les activités de recherche susceptibles de susciter dans la Région l'implantation d'industries de haute technicité »⁵⁹. L'accent est mis sur la nécessité de permettre aux étudiants la fréquentation aisée des équipements urbains et de satisfaire leur revendication de participation à la vie urbaine. Car à l'époque, l'échec de la cité scientifique à cause de son isolement était criant.

L'idée de rattacher la cité scientifique à la future Ville Nouvelle est reprise par les techniciens de l'État dans leurs études (OREAM) sur la région Nord. En effet, Villeneuve d'Ascq est considérée comme « un pôle de restructuration de la banlieue Est de l'agglomération ». On envisage que le rôle de l'agglomération est de « fournir un pôle de développement industriel du Nord-Pas-de-Calais » en étant « le moteur capable d'engendrer et de renouveler ce développement en y introduisant l'innovation »⁶⁰. Il s'agit de permettre les rencontres et l'émulation collective en :

58 Le schéma Bernard est une étude sur l'aménagement et l'extension de la ville de Lille et de son territoire régional datant de la fin des années 1950s. Cette étude préconisait un développement suivant la forme d'un couloir s'étalant du Nord au Sud.

59 OREAM. 1970. Schéma d'aménagement du secteur Est de Lille. p.14.

60 Pour les trois citations : OREAM-Nord. 1971. *Aménagement d'une région urbaine : le Nord-Pas-de-Calais*. p.168.

« mettant à proximité les établissements d'enseignement supérieur, les laboratoires de recherche, les activités de pointe, les centres de décision et la plus grande variété possible d'éléments d'animation urbaine – fonction typiquement métropolitaine ».61

C'est une des actions essentielles retenues par le Gouvernement pour l'aménagement de la région dont la cité scientifique aurait constitué l'amorce.⁶² À nouveau, le spectre d'un pôle d'excellence, d'un lieu d'émulation entre recherche et industrie apparaît. Car non seulement la région n'a pas réussi la conversion espérée et reste à la traîne en matière d'enseignement et de formation de cadres, de surcroît, le contexte socio-économique international presse le pas. C'est en effet l'heure de la "métropolisation" de l'agglomération lilloise (1966 création de la communauté urbaine de Lille). Cette notion de "Métropole" n'est pas simplement perçue comme un territoire ou une institution, car il s'agit également d'une mise en œuvre politique et stratégique visant à localiser des fonctions typiquement métropolitaines afin de créer une nouvelle qualité urbaine et d'attirer des fonctions d'innovation et de décision. La Ville de Lille-Est répondait (en même temps que le projet de centre directionnel) remarquablement à ces conditions.⁶³ C'est également la période de la création de la communauté européenne, cadre élargi des relations, qui annonce un contexte de développement économique et une ouverture à la concurrence économique :

*« De vastes marchés potentiels, les grandes régions industrielles et urbaines du Nord-Ouest européen seront aussi pour le Nord des concurrents redoutables pour la localisation des investissements productifs ».*⁶⁴

Ce nouveau contexte économique et les mutations sociales induites remettent en question les besoins intellectuels et structurels de la Région. De fait, Villeneuve d'Ascq (Lille-Est) veut pouvoir, par la qualité de ses structures d'accueil, susciter le développement simultané de la recherche scientifique et des industries de pointe, et plus généralement de toutes les activités et services qui vont de l'enseignement supérieur et de la recherche fondamentales à la recherche appliquée et au développement de productions-pilote. Pour les ingénieurs, Villeneuve d'Ascq, apparaît⁶⁵ comme le pôle de développement industriel du Nord-Pas-de-calais équivalent de la « Route 128 »⁶⁵ autour de Boston. Dans le cadre des étapes de développement, on imagine que des activités de pointes commenceront à se presser autour du complexe d'enseignement supérieur et recherche formé par Lille et Villeneuve d'Ascq. Les élus de la Communauté urbaine estimèrent que l'implantation de centres de recherche et d'activités de pointe dans la Ville nouvelle :

« donnent à la Métropole un outil de promotion économique qui lui manque (...) car il faut que la métropole, qui aménage des zones industrielles, réponde au

61 OREAM-Nord. 1971. Aménagement d'une région urbaine : le Nord-Pas-de-Calais. p.168.

62 OREAM- Nord.1971. p. 172.

63 OREAM-Nord.1971. p.169.

64 OREAM-Nord.1971. p.16.

65 La proximité d'établissement réputés d'enseignement et de recherche (M.I.T. et Harvard) devait entraîner, autour de cette nouvelle rocade contournant l'agglomération de Boston, une floraison d'industries de pointe et de laboratoires : le phénomène de la « route 128 » caractérise une symbiose réussie entre universitaire et industriels, souvent citées en exemple favorable à la création d'entreprises par les chercheurs eux-mêmes. OREAM. 1970. Schéma d'aménagement du secteur Est de Lille. p.20.

65 OREAM. 1970. Schéma d'étude de l'aménagement de Lille-Est. P.54

*souhait qu'expriment les industriels de disposer d'un environnement de recherche convenable pour le travail de leurs cadres. C'est ce qui fait le succès de Grenoble et de Toulouse (...) ces centres doivent permettre par le biais de leur recherche de moderniser le secteur industriel lillois et de permettre au potentiel économique de la région de faire face à la croissance constante de la demande de l'emploi et à la compétition interrégionale et internationale ».*⁶⁶

2.2.2 Le lien

L'emplacement exact de la Ville nouvelle et de ses équipements se dessine à travers quatre propositions faites dans le cadre de différentes études pour le schéma d'aménagement et d'urbanisme de Lille-Est. La figure numéro 1 proposait l'intégration des établissements à un centre urbain, impliquant la création de deux centres à proximité de chaque Faculté. La figure 2 proposait l'utilisation du site situé au Sud-Est de l'université des sciences avec un centre et de l'habitat qui relieraient les deux Facultés. Si le site en terrain complètement vierge posait l'avantage d'une liberté de composition urbanistique, elle posait à nouveau le problème de l'isolement de la nouvelle Faculté par rapport à la métropole, ce qui aurait impliqué également que l'habitat et les équipements du centre-ville ne seraient pas venus s'implanter sur ce site. Les figures 3 et 4 schématisent une utilisation du site compris entre Helemmes et Annapes. La figure 4 proposait une implantation du centre de la Ville nouvelle près de la station nouvelle (à réaliser sur la voie ferrée) et au Nord duquel se serait situé la Faculté des lettres, le centre faisant le lien entre les deux universités. La conception prévoyait également d'étaler l'ensemble du programme sportif dans l'ensemble de la Ville nouvelle afin d'attirer une autre population que des universitaires.⁶⁷

Le contexte paysager de l'époque lors de la construction de la Ville Nouvelle est celui d'une plaine à betteraves qui, avec la vue sur les peupliers, fait songer que « là-bas », il y a des routes.⁶⁸ Lorsque l'équipe de l'Epale (établissement public d'aménagement de Lille-Est) commence à travailler sur le site de création de la Ville Nouvelle, le plan masse de la cité scientifique est déjà arrêté. Les acteurs de la Ville Nouvelle sont alors témoins des difficultés de liaison et d'isolement que connaissent les premiers étudiants sur le site. De fait, ils tiennent absolument à y intégrer le campus de la cité scientifique. Le quartier du Triolo, premier quartier de la Ville Nouvelle à construire et situé en bordure du campus, apparaît alors comme le point de départ de l'intégration et d'une participation des universités à la vie de la ville : « Quand on a entrepris le Triolo, on cherchait à se raccorder aux tissus existants, à articuler la Cité scientifique avec l'urbanisation à venir ».⁶⁹ Le quartier du Triolo est vu comme un élément venant combler le « no man's land »⁷⁰ entre la cité scientifique et le bourg d'Annapes :

« Les quartiers du Triolo et du Pont-de-bois sont les premiers quartiers de la Ville Nouvelle à être construits. Ces deux quartiers sont aussi ceux qui borderont immédiatement des ensembles universitaires importants. Ainsi, le Triolo correspond

67 OREAM. 1970. Schéma d'aménagement et d'urbanisme de Lille-Est. p.38 et 39.

68 Jean-Jacques De Alzua. Mai 2005. Entretien.

69 Alzua (J.J. de). 1976. Ville nouvelle de Lille-Est, création d'un quartier : le Triolo. Villeneuve d'Ascq. EPALE. p.18.

70 Journal universitaire. 1974. p.20



*en même temps au souci de rompre enfin l'isolement du campus scientifique puisqu'il doit permettre de relier celui-ci au quartier d'Annapes (centre commercial, cinéma, centrale téléphonique, centre régional des télécoms, École nationale supérieure des Arts et Métiers, Collège d'enseignement secondaire et des logements collectifs à caractère social). Le système des communications est conçu pour favoriser l'ouverture du quartier avec le nouveau centre-ville, Annapes et la cité scientifique ».*⁷¹

La piscine initialement prévue pour l'université sera construite au Triolo. Dans sa démarche d'intégration de l'université à la ville, l'Epale convainc le Recteur de l'installer à la périphérie de l'université avec priorité d'usage aux étudiants. Car, comme nous l'avons vu, le projet de Ville Nouvelle de Lille-Est exprime une volonté d'interpénétration de la vie urbaine avec la vie estudiantine. Les bâtiments universitaires devront faire partie du centre-ville. On cherche à permettre l'implantation de résidences et de restaurants dans le centre-ville ainsi que des équipements et des commerces liés à la vie estudiantine. La volonté affirmée est de créer un « ensemble urbain véritable » et non « une banlieue sous-équipée ».⁷² Cependant, le lien avec l'université est loin d'être évident. Mis à part la discussion concernant la mise en place d'une ligne de métro, de son passage sur la cité scientifique et la construction de la piscine au Triolo, les relations restent froides. L'université ne souhaite pas particulièrement que l'Epale remette en question son territoire. Elle reste rétive :

*« On ne nous consultait pas tellement. Les relations, étaient plutôt du chacun chez soi. On n'avait pas trop envie qu'ils viennent s'intéresser à nos affaires. Ils étaient trop dirigistes pour cela ».*⁷³

Pour la première équipe de Jean-Jacques De Alzua, architecte à l'Epale, la cité scientifique était perçue comme une entité extra-territoriale et non comme un quartier ou sous quartier de la future Ville Nouvelle. Jean-Claude Ralite, directeur de l'Epale à l'époque, se souvient de réunions de travail tendues avec l'Université des sciences et technologies de Lille (USTL) et des réactions des différents responsables d'unité d'enseignement et des services et administration : "Vous ne toucherez pas à notre domaine !" ⁷⁴ Les ingénieurs de la Ville Nouvelles vont même jusqu'à soupçonner les plantations entreprises comme étant des actes délibérément tournés contre les tentatives de l'Epale : « Ils veulent bien planter. Ils veulent bien organiser des plantations forestières comme cela l'Epale ne pourra plus intervenir ».⁷⁵ L'Epale reste alors dans l'attente. Jean-Claude Ralite repousse le projet d'une tentative de désenclavement et suit les conseils de Notebart, président de la Communauté urbaine de Lille, qui lui demande de ne pas y toucher.

Par la suite, et avant que De Alzua quitte l'équipe, il rappelle à Colot (successeur de Jean-Claude Ralite) l'importance d'un lien entre la Ville Nouvelle et la cité scientifique et insiste sur l'importance de relancer la problématique d'interpénétration de la ville : « Le terrain est mal exploité, il faut mettre des programmes qui ne sont pas universitaires dans la cité scientifique. »⁷⁶ Le projet demeurera en suspens jusqu'en 1976, lorsque le projet du métro fera resurgir la question de l'aménagement de la cité scientifique

⁷¹ EPALE. Février 1972. Note d'information sur l'aménagement du Triolo (partie-Ouest) premier quartier de la Ville Nouvelle. EPALE à la cité administrative.

et de son insertion dans l'urbain. Michel Colot, nouveau directeur de l'Epale, missionnera Philippe Legros sur ce travail :

« (...) étude sur place, prises de vue, statistiques afin de démontrer que les espaces qui existent sont mal adaptés pour ne pas dire complètement incompatibles avec une activité normale, heureuse de piétons dans un espace dévolu aux piétons, montrer à quel point les zones de stationnement sont stupidement placées, inutilisées et constituent un site potentiel d'extension pour d'autres programmes. Il y a le métro et son impact dans la cité – et essayer de régler un certains nombres de problèmes d'un coup, essayer d'évoquer de transformer la zone centrale du campus ».⁷⁷

On énonce quelques principes directeurs dont, l'idée que la cité scientifique doit s'inscrire dans la politique du schéma d'aménagement de la Ville Nouvelle, qu'elle doit se faire "dans la logique et la continuité de l'aménagement de la Ville Nouvelle, notamment au Triolo et au centre-ville." Cela implique qu'on vise toujours et d'abord une bonne articulation de la cité scientifique au quartier du Triolo, celui-ci restant considéré comme « l'antichambre » du centre-ville, au moins dans une première phase. La volonté est de « casser » l'image du campus par des changements d'affectation des sols, une optimisation des trajets, une recherche de polyvalence et d'intégration. La volonté est d'urbaniser concrètement le campus avec des services divers (loisirs, alimentation, santé-hygiène, etc.), des équipements publics et du logement. On demande à Philippe Legros de travailler sur une sélection des campus anglo-saxons, de faire une analyse précise de chaque îlot universitaire, de mettre en lumière leurs justes besoins en terrains et parkings, de mettre en évidence les vides au-delà des îlots et de montrer par des illustrations les améliorations que l'une ou l'autre des hypothèses de recherche apporterait sur la qualité de vie du campus⁷⁸. Afin d'illustrer ces propos, il travaille sur des agrandissements de photo du campus et évoque les perspectives d'apports de l'éventuel réaménagement.

Philippe Legros fera deux propositions d'interpénétration de la ville sur le campus : une proposition de mixité sur l'ensemble de la cité scientifique et une proposition de mixité sur la première couronne de la cité scientifique. Ressortiront également de ses planches et de son étude, le besoin de hiérarchiser, clarifier la structure et la nature des voies automobiles et piétonnes afin de permettre un usage très différent et de considérer le projet à élaborer comme étant celui d'un morceau de ville marqué par une activité majeure : l'enseignement et la recherche universitaires. De son côté, le président de l'Université, M. Lombard, pose la question de savoir si le campus ne pourrait pas être défini comme « un espace vert de promenade et de détente à la disposition de la population de l'agglomération ».⁷⁹ L'idée est écartée par le Directeur de l'EPALÉ, Monsieur Colot, qui estime, pour sa part, que :

72 OREAM. 1970. Schéma d'aménagement de Lille-Est. p.23.

73 Michel Parreau. Entretien. Avril 2005.

74 Jean-Claude Ralite. Entretien. Juin 2005.

75 Jean-Claude Ralite. Entretien. Juin 2005.

76 Jean-Jacques de Alzua. Entretien. Juin 2005.

77 Philippe Legros. Entretien. Mai 2005.

78 EPALÉ. Gérard Zeller à M. Colot et M. Calais. Notes. 19. 07.1976.

79 Réunion de travail. Juillet 1976. Archives de l'Epale. Villeneuve d'Ascq.



*« La taille et la composition du campus ne se prêtent nullement à une telle destination car les liaisons dans le campus et avec l'extérieur sont très distendues ; la nature des constructions en place contrarie une telle perspective ; enfin, à supposer qu'elle fut possible, la transformation du campus en parc n'apporterait aucune solution aux problèmes de la vie des étudiants sur le campus mais poserait par contre le problème de son entretien ».*⁸⁰

2.2.3 Un isolement choisi, la chute du Président Lombard

La proposition du Président Lombard rejetée, la réception du projet de l'Epale est de son côté mal vécue au sein des universitaires et des chercheurs. Malgré l'évolution des mentalités concernant les campus et leur lien à la vie urbaine, il apparaît en fait que cet « isolement physique » n'est pas perçu comme un point faible par les universitaires :

*« À l'époque pourtant, il commençait à y avoir un revirement dans les esprits sur la conception des universités. On souhaitait les réintégrer à la ville – Colloque de Caen. Certains auraient souhaité que la ville de Villeneuve d'Ascq vienne s'infiltrer sur le campus. Mon successeur M. Lombard avait même laissé se développer un projet qui a entraîné sa chute d'ailleurs, parce que les universitaires l'ont repoussé vigoureusement. On prévoyait de mettre des bâtiments entre les différents bâtiments universitaires. Mais nous, nous n'en voulions pas parce que d'une part, cela aurait empêché les extensions et puis un endroit sur la métropole où il y a de la verdure, c'est assez rare dans la région. Enfin, on était contre (...) Les scientifiques ne sont pas très sensibles aux questions d'intérêt général. »*⁸¹

Cette réaction n'est pas nouvelle. Elle a déjà été évoquée lors de l'élaboration du programme pédagogique de la cité scientifique et se retrouve également lors du projet d'édification de la nouvelle Faculté de Lettres lors duquel la volonté des universitaires de disposer de Facultés séparées est clairement affirmée. De même, lors d'une réunion, le vice-président de l'Ustl, Monsieur Schiltz s'étonne du langage nettement différent de celui qu'il entendait quinze ans auparavant, et exprime son inquiétude : « devant ce qui risquerait de venir étouffer à nouveau l'Université, alors qu'elle avait quitté Lille pour avoir de l'espace ». ⁸² Les universitaires reprochent également la mise en place d'un projet sans consultation préalable des usagers et des acteurs concernés. La principale peur émane des interprétations faites à la vue des planches et des propositions de Philippe Legros qui sont prises comme étant définitives. On s'étonne en effet d'un état d'étude aussi avancé sans que des garanties aient été préalablement établies. Certains, parlent de « brader le campus, de privatisation du domaine de l'État, et de l'Université, de perte d'espaces verts et de dégradation possible avec la venue d'habitation sur le site. »⁸³ Les universitaires reprochent également à Arthur Notebart, alors président de la Communauté urbaine et Président de l'ÉPALE, de ne pas tant chercher à l'amélioration du cadre de vie du campus que de rentabiliser la

⁸⁰ Réunion de travail. Juillet 1976. Archives de l'Epale. Villeneuve d'Ascq.

⁸¹ Michel Parreau. Avril 2005. Entretien.

nouvelle ligne de métro reliant la cité scientifique à la ville de Lille. D'autres, comme le DUSVA (domaine universitaire scientifique de Villeneuve d'Ascq), excluent toute cession du sol à l'EPALE.

En fait, si le projet semble avoir intéressé le Président de l'Université, M. Lombard, c'est d'une part, parce que l'université subissait de gros problèmes financiers, avec des charges de plus en plus lourdes au niveau de l'entretien du campus (éclairage public, entretien des voiries, entretien des pelouses, etc.) et que, d'autre part, ce lieu demeurait d'une « monotonie déprimante ».84 Le projet aurait, selon l' Epale, permis de déléguer certaines responsabilités et coûts aux collectivités, ce qui aurait pu alléger les coûts d'entretien et permettre d'apporter un peu de vie sur ce campus où les étudiants ne demeuraient pas après les cours, mais se « précipitaient tous sitôt libérés, hors de ce ghetto éventé. »85 Le projet n'ira pas plus loin, il entraînera même la chute du Président Lombard qui, déjà acculé par la situation financière difficile et les divergences au sein de son administration, ne résistera pas à la crise générée par le projet d'urbanisation de la cité scientifique.

Les opposants au projet reprennent l'alternative qui avait été proposée par le Président Lombard d'une création d'un espace vert public (mais propriété de l'État) permettant ainsi à certains services locaux la prise en charge d'une partie de la gestion du domaine. Son successeur, Michel Migeon, ne reviendra pas sur le veto exprimé par le conseil de l'Université. Il proposera néanmoins une étude d'aménagement pour trois îlots de 3.000m² afin d'y installer des commerces, des services et des équipements. Il fait également part de sa volonté de mettre en place un groupe de travail et de réflexions sur le campus de la cité scientifique composé de différents représentants de diverses disciplines : des représentants du personnel administratif, de la commission de la vie sociale et des étudiants en maîtrise en aménagement. L'intérêt de ce groupe est de créer des indicateurs relatifs à la population du campus, d'établir une bibliographie comparative sur l'urbanisme universitaire et l'évolution de ce domaine depuis 1968 et d'étudier le vécu de l'espace du campus. Ceci afin de répondre aux questions concernant les conditions de vie sur le campus ainsi que celle des bâtiments provisoires et de leur durée de vie sur le campus.86

Encore une fois, ces différentes initiatives n'auront pas de suite. Seul changement : la plantation de 6 000 arbres sur le campus par les administrateurs de l'Ustl. Si les réactions des universitaires amènent au commentaire suivant de Philippe Legros : « Ils étaient sortis de Lille, ce n'était pas pour qu'on vienne les embêter »,87 se posent cependant les raisons d'une telle force de réaction de la part des universitaires. Craignaient-ils de perdre leur indépendance ? Bien que les oppositions n'aient pas été très virulentes sur le campus durant mai 68, d'autres épisodes avaient marqué la cité scientifique plutôt marquée à gauche. Était-ce ce souci d'indépendance politique signifiée par un marquage territorial visible ? Ou encore une conception différente des rapports et des liens à la ville ? Ou, tout simplement, une fois l'autonomie acquise, une volonté d'être « maître » de son propre destin, de son propre développement ?

82 Rectorat de Lille. 3 juillet 1976. Compte-rendu de réunion.

83 Nord-Éclair. 06/01/1977. Lettre du Professeur Vivien, biologie animale et Président de la Fédération Nord-Nature.

84 Qualificatif donné par André Caudron dans Nord Éclair du 16/12/1976.

85 André Caudron. 16/12/1976. Nord Eclair.

86 Epale. 6 juillet 1977. Compte-rendu de réunion.

87 Philippe Legros. Avril 2005. Entretien.



2.2.4 L'évolution du statut de l'université et les changements dans la maîtrise d'ouvrage

Si les hypothèses soulevées demeurent en suspens (car elles peinent à être élucidées), la complexité du jeu d'acteurs nous apporte un élément de réponse. En effet, depuis sa création où seul l'État (par le biais du Ministère de l'Éducation nationale et donc de son organe déconcentré qui est le Rectorat) s'occupait de la construction des bâtiments et de la gestion du site, les choses ont nettement évolué dans le sens d'une démocratisation de gestion et de construction. Cependant, si cette délégation de compétences semble être aujourd'hui un point positif, elle implique invariablement un partage des coûts et multiplie les acteurs du campus. Ceci peut expliquer en partie les divergences et les problèmes rencontrés dans l'évolution de l'aménagement de la cité scientifique et de la définition portée aux questions d'art, architecture et de paysages. Au début, comme nous l'avons vu plus haut, l'État était l'unique maître d'ouvrage et constructeur des différentes universités construites après la deuxième guerre mondiale. À l'époque de la construction de la cité scientifique, même si les travaux étaient suivis par le Rectorat, le doyen Parreau jouissait d'un certain regard sur la construction de l'établissement et était très impliqué dans le suivi des ouvrages. Cette délégation et collaboration en matière de décisions était unique à l'époque, car le Rectorat aurait pu ne pas donner suite aux demandes de la Faculté et ne pas modifier les plans au fur et à mesure. À cet égard, nous rappelons qu'aucune directive n'avait été donnée concernant les aménagements extérieurs. Cette mainmise de l'État sur les constructions universitaires impliquait également qu'il était seul décideur (évaluateur) des besoins de ces sites. De fait, de 1973 (date de la fin de la construction de la cité scientifique) à 1985 (jusqu'aux lois de décentralisation), il n'y a eu que très peu de réalisations sur le campus. On ne s'est, en effet, pas beaucoup soucié de l'état du bâti du campus (certains bâtiments avaient déjà dix ans) et de la montée des effectifs, jusqu'à la crise qui a mené au déblocage de « crédits d'urgence Jospin » et au plan Université 2000 (U2000) en 1990.

Aidés par les lois de décentralisations, les vrais changements sur le campus sont apparus avec U2000 dans les années 1990 et sous l'impulsion d'Alain Moïses, premier vice-Président chargé du Patrimoine de l'Ustl. Lorsque ce dernier devient Vice-Président chargé du Patrimoine de l'Ustl, il trouve un domaine scientifique qui avait été géré « en dessous de tout » avec des bâtiments en « mauvais état ». Bref, « rien n'avait été fait pendant presque trente ans ».88 Les nouvelles compétences des universités lui permettant de faire de la maîtrise d'ouvrage, il décide de monter un service et propose même la mise en place d'un groupement d'intérêt public pour l'entretien et la construction de l'ensemble universitaire. Mais il se heurte au syndicat de la fonction publique. Ce personnage actif ne désespère pas pour autant et monte un service logistique propre à l'Ustl. La période de crise ayant débloqué des crédits d'urgence et mis en œuvre des objectifs concernant la qualité des universités, Alain Moïses entreprend un diagnostic complet du domaine ainsi qu'une étude urbaine du campus. Grâce à sa pugnacité et à son réseau au Ministère, il décroche des crédits de construction et de restructuration faisant alors du domaine de la cité scientifique un vrai domaine d'actions et d'affichage pour l'Université. Lors de son mandat, il s'attache alors à rompre la rigidité du plan initial de Lemareshier et à décrocher les différentes unités d'enseignement du campus :

« L'objectif était donc de gérer le patrimoine immobilier, de le conserver et de savoir où seraient placés les nouveaux bâtiments. L'idée était de rejeter les bâtiments universitaires sur l'extérieur et de décrocher une université qui était la projection de celle de Lille (institut par institut) sans liaison entre les deux ».89

88 Alain Moïses, Vice-Président chargé du Patrimoine de l'USTL. Mai 2005. Entretien.

89 Alain Moïses. Mai 2005. Entretien.

L'étude d'un schéma d'aménagement de la cité scientifique du maître d'œuvre Luc Delemazure fait suite à cette volonté. Alain Moïses s'applique à suivre ce plan d'urbanisme de la cité scientifique scrupuleusement tout au long de son mandat. Cependant, il doit faire face à certaines oppositions de ses collègues universitaires qui lui demandent de déplacer des bâtiments dont celui des DEUG et celui de l'Espace-culture. Chose qu'il regrette car, selon lui, ces modifications ont enlevé toute possibilité d'espace dévolu aux commerces de proximité. Pour lui, la gestion de cet espace ne fut pas une mince affaire : il s'est heurté maintes fois aux protestations des universitaires lui reprochant la construction de bâtiments de cours dans la couronne externe de la cité : « distances trop longues, envie de trouver les bâtiments au centre afin de limiter les déplacements ».90 Il critique également le comportement des usagers du site qui prennent celui-ci comme un lieu modulable selon leur souhait et non comme un espace urbain soumis à une certaine réglementation :

« Il est difficile de "manager" un espace comme celui de l'Université : les usagers ne se comportent pas et ne prennent pas ce territoire comme celui d'une ville. Ils pensent que les plans et les schémas peuvent être changés à tout moment ».91

De fait, Alain Moïses ne briguera pas un troisième mandat et partira un peu déçu de cette expérience.

Par la suite lorsque Bertin de Bettignies succède à la vice-présidence chargée du patrimoine, le plan d'aménagement de 1991 ne sera pas suivi. Volonté de changements ? Lieu d'expression de pouvoir ? Les raisons restent aujourd'hui obscures. À la place, un nouveau plan d'aménagement est établi en partenariat avec la ville de Villeneuve d'Ascq, la communauté urbaine de Lille (CUDL), le Centre régional des œuvres universitaires Crous et l'Agence d'urbanisme en tant que coordinateur de projet (délégation à maîtrise d'ouvrage). En revanche, l'Ustl se refusera à voir le Rectorat participer à cette réflexion. Faut-il y voir un signe ? Une volonté marquée de se détacher complètement de la tutelle du Rectorat ? Comme nous le savons déjà, le Rectorat a longtemps été présent dans l'organisation et la construction du domaine de la cité scientifique. Dès le début de création des Facultés, le rectorat avait la maîtrise d'ouvrage sur tout (crédits de maintenance jusqu'aux crédits d'investissement). En 1985, avec les lois de décentralisation les universités ont eu la responsabilité de leurs crédits de maintenance, le rectorat gardant la maîtrise d'ouvrage des crédits d'investissement (constructions neuves ou grandes réhabilitations). Puis, lorsque l'Ustl est devenu maître d'ouvrage, les services du Rectorat assuraient les conduites d'opération et technico-administratif du code des marchés publics. D'après M. Leroy le service du Rectorat est encore aujourd'hui à l'écoute des demandes d'aide technique de la part de l'Ustl sur certaines questions plus pointues.

Aujourd'hui, même si l' Université peut être maître d'ouvrage de ses propres bâtiments, elle reste dépendante des crédits d'investissement inscrits comme opération au Contrat de Plan État-Région. Ces crédits (demandés sous forme de besoins pédagogiques) font l'objet de négociations et de passage en commission régionale. Une fois ceux-ci actés ils sont inscrits au Plan.

90 Alain Moïses. Mai 2005. Entretien.

91 Alain Moïses. Mai 2005. Entretien.

2.3 Constats et conclusions de la deuxième partie

Deux points ressortent de cette deuxième partie : premièrement, la volonté affichée des universitaires de ne pas perdre le contrôle quant aux choix et décisions concernant l'environnement du campus se traduit par des relations frileuses avec la ville de Villeneuve d'Ascq, deuxièmement, l'importance du passage des compétences de maîtrise d'ouvrage apparaît comme un enjeu de pouvoir (et d'expression directe de celui-ci dans l'action architecturale et de l'aménagement.)

Tout d'abord, comme le note lui-même Michel Parreau concernant les préoccupations des scientifiques quant à l'aspect (aménagement du campus) : « Les scientifiques ne sont pas très sensibles aux questions d'intérêt général ».92 La question d'un trait commun entre universitaires peut se poser. En effet, ceux de la cité scientifique ne sont pas les seuls à redouter ou avoir redouté « l'ouverture sur la ville ». Comme nous l'avons vu plus haut, plusieurs cas du même type existent. Par exemple, lorsque la ville de Grenoble se dit prête à renouer avec le milieu universitaire, la ville ne comprend pas bien le souhait véritable des universitaires du campus qui ne veulent pas d'un décroisement radical mais optent pour un élément de liaison. De même, lorsque les propositions du site universitaire de Nanterre, choisi comme site d'étude pour le PAN-Université (1990), furent étudiées :

*« Les universitaires refusèrent l'intégration totale du campus dans le tissu urbain ou la perforation de celui-ci par une voie centrale et souhaitaient une intervention moins radicale, préservant le caractère spécifique du campus auquel ils étaient particulièrement attachés ».*93

Il semble que le sentiment d'appartenance et d'identification au lieu soit suffisamment fort pour qu'une modification radicale de ce même lieu soit redoutée. Cependant, pour Jean-Claude Ralite, les facteurs qui ont freiné, voire stoppé le processus d'aménagement de la Ville nouvelle intégrant le campus dans son ensemble, ne s'arrêtent pas à la seule « mentalité » des universitaires et à leur attachement au site, mais reposent plutôt sur des querelles de clochers, des rivalités politiques, voir, au sein de l'université, d'une sphère de mandarins, seuls à influencer l'orientation des décisions.94

Outre les raisons politiques et sociologiques, d'autres explications, notamment celle de la forme du plan masse, semblent déterminer les manqués dans la relation entre la cité scientifique et Villeneuve d'Ascq. Philippe Legros et De Alzua mettent tous deux en avant la question de la forme du campus de la cité scientifique :

92 Michel Parreau. Mai 2005. Entretien.

93 Armand Frémont. 1994. L'université et la ville. p.7.

94 Jean-Claude Ralite. Juin 2005. Entretien.



« Le choix de l'architecte quant à la forme et à la disposition du campus aura une influence non négligeable sur l'évolution et l'intégration de la cité scientifique dans le contexte de la Ville Nouvelle ».95

« Le plan Lemaesquier était trop fort, trop établi, trop violent – trop incontournable, comme un bouclier. D'ailleurs, cela a fonctionné comme un bouclier au lieu de penser qu'il y aurait un étalement vers l'extérieur. Il est incompatible avec un réseau viaire de la métropole. C'est une entité à part. Les franges n'ont pas été réussies. De plus la rocade mise le long du territoire, rend le travail encore plus difficile pour un travail de frange ».96

« Concernant la forme radioconcentrique du campus (plan masse initial), celui-ci avait véritablement été conçu dans l'esprit de perdurer dans l'isolement. La forme de cercle, apparaît comme une forme assez logique d'organisation d'un élément isolé. La question du rattachement avec d'autres sites ne se posait pas ».97

Aujourd'hui, selon Jacques Pattein, directeur du service logistique de l'Ustl, des points de liaison forts se créent entre la cité scientifique et la zone de la Haute Borne (zone à vocation industrielle tertiaire de Villeneuve d'Ascq). Ceci tendrait à démontrer la volonté de l'Ustl de travailler sur les franges qui marquent si bien la séparation du campus et de Villeneuve d'Ascq. De même des négociations ont eu lieu afin que le nouvel IUT puisse être implanté en bordure du boulevard de Tournais. Or, les propos ne semblent pas être tout à fait les mêmes du côté de la Mairie de Villeneuve d'Ascq. Celle-ci semble en effet trouver que certains aménagements vont à l'encontre d'une véritable liaison avec la ville.⁹⁸ Il est également intéressant de noter, que selon les techniciens de Villeneuve d'Ascq, l'amorce de la réflexion sur le schéma d'aménagement du campus (Plan Ruelle 2001) serait parti d'un constat fait par les élus de la Ville de Villeneuve d'Ascq d'une construction du campus se faisant sans cohérence, sans logique et suivant une pratique du coup par coup. Ce qui aurait alerté avant tout ces élus, aurait été le danger que ces constructions anarchiques pouvaient poser au patrimoine végétal de la cité scientifique.⁹⁹

Dans un deuxième temps, la création du service logistique ainsi que le transfert des compétences de maîtrise d'ouvrage à l'Ustl ont marqué non seulement une déstructuration du plan initial du campus ainsi qu'un changement au niveau architectural de la cité scientifique. C'est au cours de cette période que la qualité architecturale et la question de l'image de l'université commencent à transparaître dans les discours et politiques mis en œuvre :

« Aujourd'hui, nous sommes bien rentrés dans un concept de déstructuration de l'harmonie générale du campus. Car compte tenu des

95 De Alzua. Mai 2005. Entretien.

96 Philippe Legros. Mai 2005. Entretien.

97 De Alzua. Mai 2005. Entretien.

98 Propos recueillis par Serge Koval lors d'une rencontre maire de Villeneuve d'Ascq et Bernard Welcomme, directeur de l'École nationale supérieure d'Architecture et de Paysage de Lille, juillet 2005.

99 Propos recueillis lors d'un rendez-vous au service d'urbanisme de Villeneuve d'Ascq.



constructions réalisées, on peut se permettre effectivement d'utiliser des architectures plus ou moins audacieuses avec des matériaux plus ou moins modernistes. En ce qui concerne l'habillage de l'existant, il y a lieu effectivement de s'entourer d'architectes conseils extérieurs (...) »¹⁰⁰

La création du service technique au sein de l'Ustl a permis, selon Jacques Pattein, de véritablement peser sur les jury de concours et donc d'aller dans le sens d'une modification architecturale du campus. Une mini "révolution" (toujours selon Pattein) qui a permis d'appréhender l'enveloppe architecturale des bâtiments par rapport aux formes antérieures qui n'étaient que des parallélépipèdes classiques.¹⁰¹ Même constat de la part d'Alain Moïses :

« La volonté c'était de sortir des parallélépipèdes en s'appuyant sur la ligne du métro. Sortir de la monotonie. La difficulté a été de faire les extensions des anciens bâtiments (École de Chimie) et faire en sorte qu'ils aient une gueule architecturale. Il y avait une volonté de donner un signal différent pour chaque bâtiment ».¹⁰²

Toutefois, on remarque que malgré une volonté positive de marquer le campus universitaire par des ouvrages d'art, la cohérence d'ensemble et du lieu se brouille.¹⁰³ En effet, le plan d'urbanisme élaboré en 2001 (Plan Ruelle) n'est qu'en partie suivi et appliqué. De plus, le territoire de la cité scientifique est défini en zone UU11 du Plan local d'urbanisme ce qui implique des règles floues et très peu de restrictions. Cependant, malgré ces problèmes, ce n'est pas tant l'outil de planification qu'une véritable stratégie pour l'Ustl ainsi qu'une concertation entre acteurs qui font défaut. En effet, plusieurs acteurs semblent être mis en cause dans le manque de volonté de l'établissement de concevoir et tenir un véritable projet. Premièrement, la logique propre des acteurs de l'État est à revoir. Il semblerait que celui-ci peine à prendre en considération la dimension locale de l'aménagement du site et peine donc à comprendre la nécessité stratégique d'une liaison forte avec Villeneuve d'Ascq, préférant l'analyse planificatrice d'un « équipement métropolitain ». Deuxièmement, si certaines associations et syndicats de l'université ont leur part de responsabilité dans l'échec des pourparlers sur l'adoption du plan de références (Ruelle Paysage 2001), les instances « hautes » de l'université sont également responsables. Ce constat se retrouve dans l'observation émise par l'Agence d'urbanisme de Lille à la fin de sa mission. La grande difficulté fut de pouvoir identifier le centre décisionnel concernant la mise en œuvre du projet – « chaque acteur ayant des discours différents ».¹⁰⁴ De plus, l'Agence nota un manque réel de volonté d'action de la part de l'Ustl ne jouant alors pas son rôle de maître d'ouvrage, allant jusqu'à refuser la participation du rectorat dans le débat et la prise de décision (comité de pilotage).

Au travers de l'analyse des faits restitués dans cette troisième partie, on remarque que la place de l'art qui commence à faire son apparition dans les discours des différents acteurs, peine à s'imposer et suivre une logique définie (et encore plus telle que nous l'avons définie comme présence agissante). Ce

¹⁰⁰ Jacques Pattein. Mai 2005. Entretien.

¹⁰¹ Jacques Pattein. Mai 2005. Entretien.

¹⁰² Alain Moïses. Mai 2005. Entretien.

¹⁰³ Cette question de la perception du campus est développée dans la quatrième partie de cette étude.

¹⁰⁴ Réunion Agence d'Urbanisme de Lille-Métropole. Catherine Martos, juin 2005.

constat est dû en partie à la multiplicité d'acteurs et aux enjeux de pouvoir de chacun. Auparavant, alors que l'État était seul en charge du parc universitaire, une seule ligne directrice était définie. Aujourd'hui, chaque université, bien que toujours sous la tutelle du Ministère de la culture, peut définir ses grandes lignes stratégiques de conduite. Malheureusement, cette souplesse implique également la présence d'une multiplicité d'autres acteurs qui viennent compliquer les logiques à suivre : chacun suit ses propres intérêts au lieu d'aller dans le sens d'une logique générale. De plus, chacun souhaite avoir une présence marquée dans les réalisations plus ou moins prestigieuses.¹⁰⁵

2.3.1 L'absence d'une politique du 1%

La loi sur le 1% date de 1936. Elle se cantonne tout d'abord aux établissements scolaires et universitaires. Sa mise en œuvre effective date de 1955 et se voit conforter par la mise en place d'une circulaire en 1951 et 1965. Enfin, c'est par la circulaire du 1^{er} décembre 1972 que des œuvres peuvent être réalisées hors cadre scolaire au titre du 1%. Cette loi qui oblige toutes constructions publiques à réserver un 1% de leur budget à la mise en place d'une intervention artistique s'applique à la cité scientifique. Cependant, outre une collection d'objets artistiques datant majoritairement des années 1970, clairsemés sur le campus, les autres interventions semblent se faire rares, sinon inexistantes. Quelles en sont les raisons ? Quels sont les facteurs qui ont mené à cette disparition ?

2.3.2 Les interrogations quant au 1%

Premier constat, le dossier des pièces écrites du projet de la cité scientifique ne fait aucune mention du projet de décoration pour l'ensemble du projet. À la place, est inscrit : « qu'une proposition de décoration sera présentée par l'architecte en chef ». ¹⁰⁶ Or, plus tard, la décoration en question n'est toujours pas proposée. Dans un procès verbal du Ministère chargé des affaires culturelles, de la Direction de l'architecture, du Conseil général des bâtiments de France daté du 24 juillet 1964, on peut lire :

*« Il eut été intéressant d'examiner l'ensemble de l'avant-projet avec un projet de décoration. Un dossier spécial avec proposition des artistes devra être déposé rapidement, car certaines constructions doivent être incluses au bâtiment ».*¹⁰⁷

Les questions de décoration (pas seulement du 1%, mais également des apparences extérieures des bâtiments) semblent peu intéresser l'architecte de la citée scientifique. En effet, dans le même rapport mentionné ci-dessus, les rapporteurs :

¹⁰⁵ Jacques Pattein. Directeur service logistique de l'USTL. Mai 2005.

¹⁰⁶ Dossier du projet de la cité scientifique. Noël Lemaesquier. Archives nationales Fontainebleau.

¹⁰⁷ Ministère chargé des affaires culturelles, Direction de l'architecture, Conseil général des bâtiments de France. 24 juillet 1964. Procès verbal. Archives nationales Fontainebleau.



« auraient souhaité avoir des idées de couleurs envisagées pour les façades (pâte de verre, etc.) Les architectes envisagent-ils une unité générale de la Faculté et des résidences ou une variété suivant les différentes sections ? Important car il s'agit d'un grand ensemble ».108

Il semble ici que le Ministère de la culture ait souhaité une certaine prestance des nouveaux bâtiments de la Faculté. On demande en effet à ce qu'une étude plus poussée du dossier soit présentée ultérieurement pour permettre à ces bâtiments, « malgré la grande simplicité voulue », un caractère correspondant à la tenue que doivent posséder les bâtiments d'une importante Faculté.¹⁰⁹ Cette note paraît assez paradoxale. En effet, la question de l'allure des bâtiments y est remise en cause. Le paradoxe se situe dans les choix validés par le Ministère de l'Éducation nationale et celui des Équipements ainsi que dans les budgets alloués et les possibilités de construction.

La question du choix porté par l'architecte sur l'objet de décoration de la cité scientifique reste obscure. Était-ce le bâtiment de la bibliothèque comme certains l'ont pensé ? Celle-ci, selon Michel Parreau, était l'unique élément mentionné initialement comme objet symbolique du campus. Son emplacement au centre était le souhait du Recteur Debeyre. Cependant comme le signale Michel Parreau, le Recteur devait avoir imaginé un objet plus haut, plus impressionnant, à l'image de ce que devait être la cité scientifique rêvée. Quant aux œuvres d'art posées sur le campus, elles auraient été, d'après Michel Parreau, envisagées globalement et non bâtiment par bâtiment dans un souci de répartition équilibrée. Le principal problème aurait été le choix des artistes :

« A cet égard, Monsieur Lemaesquier souhaitait passer commande surtout à ses collègues de l'Institut tandis que la Faculté (mon successeur le doyen Tillieu, aidé par Albert Châtelet, alors conservateur du musée des Beaux-Arts de Lille) désirait faire appel à des artistes moins officiels ».110

108 Ministère chargé des affaires culturelles, Direction de l'architecture, Conseil général des bâtiments de France. 24 juillet 1964. Procès verbal. Archives nationales Fontainebleau.

109 Ministère chargé des affaires culturelles, Direction de l'architecture, Conseil général des bâtiments de France. 24 juillet 1964. Procès verbal. Archives nationales Fontainebleau.

110 Michel Parreau. Avril 2005. Entretien.

Cependant, cette liberté de choix n'est que très courte puisque en fin de compte, une fois les choix établis, le Ministère fait parvenir une liste de statues types à choisir... celles qui seront adoptées. Le résultat, qui se voulait au départ un ensemble cohérent, s'exprime par une multiplicité d'œuvres étalées sur le campus : « Tout cela était bien éparpillé, il n'y avait aucune idée générale, aucune unité dans l'affaire ».111 Mais pour l'opinion publique et la presse, la présence du 1% sur le campus de la cité scientifique est vu comme une avancée : « le 1% a été utilisé avec intelligence et efficacité ». Il est perçu comme un outil permettant de dresser un panorama des principales tendances artistiques de la région.112

Pour les artistes de l'époque la politique du 1% est également perçue comme une innovation, un progrès :

« Le 1% c'est l'art de la rue, redécouvert. Tous les passants voient l'œuvre, ce n'est pas la galerie avec son public d'amateurs. De nouvelles questions s'élevaient. L'artiste doit répondre. [...] L'intérêt du 1% est dans son principe. Est-ce que ça plaira ? On ne sait pas. Il faut en tout cas créer un choc. Si l'art déroutait certains, il parle à d'autres. Et je crois toujours qu'après, si on enlevait l'œuvre, il manquerait quelque chose de plus. Le 1% c'est formidable...mais tellement insuffisant. Il faudrait multiplier ».113

Le campus compte alors une dizaine d'œuvres.114 La question du choix des œuvres du 1% sur la cité et le rapport des différents acteurs à l'art ne sont pas évidents. En effet, si le 1% apparaît au départ comme un atout, il semblerait, avec le temps, que sa mise en œuvre apparaisse plus comme une obligation qu'un avantage pour l'ensemble du territoire universitaire. En effet, concernant la cité scientifique, le dispositif semble sclérosé. Car si les instances impliquées dans le choix de l'œuvre se sont élargies avec les nouvelles compétences des universités ainsi qu'avec les lois de décentralisation, celles-ci ne sont que peu exploitées. En effet, la DRAC, sollicitée depuis 1983 (loi de décentralisation) sur les questions relatives au 1%, n'a, à ce jour, que participé au choix (Commissions) de quatre ou cinq ouvrages sur la cité scientifique en validant majoritairement après coup des propositions spontanées de l'université. À nouveau, la question de « l'autorité » du pouvoir apparaît. Les choix sont décidés par l'Université, maître d'ouvrage, puis validés par la DRAC. Il semblerait, tout comme les questions attenantes à son territoire, que certaines instances politiques de l'université préfèrent décider seules. Cette thèse se confirme lorsqu'on apprend que la DRAC a eu du mal à faire accepter le rôle d'expert de l'Espace-culture pour les commissions 1%.115 De même, Monsieur Leroy, service des constructions du Rectorat, explique que même si la loi a changé et qu'il existe aujourd'hui des comités de 1% c'est surtout l'USTL qui voit avec les artistes et la DRAC.116 Le problème de cette dynamique dans la mise en œuvre du 1% est que celle-ci émane du choix de techniciens, pas toujours avertis sur les questions artistiques, et

111 Michel Parreau. Avril 2005. Entretien.

112 Liberté. 08.01.1974. *Œuvres d'art méconnues du campus universitaire*.

113 EPALE. 1978. Édouard Pignon in *1% à Villeneuve d'Ascq ou l'Art dans la ville*. p.33.

114 Voir annexe pour la liste des œuvres du 1% sur le campus de la cité scientifique.

115 Françoise Dubois, conseillère aux Arts plastiques, DRAC Lille. Juin 2005. Entretien.

116 M. Leroy, service construction du Rectorat. Mai 2005. Entretien.



d'un maître d'œuvre souvent plus concerné par son ouvrage architectural que de l'ensemble du site, constat que fait Françoise Dubois, conseillère aux arts plastiques à la DRAC de Lille :

*« Les œuvres choisies sont souvent dans un rapport unique entre l'œuvre et le bâtiment et non sous forme d'interrogation de l'ensemble du territoire du campus (ex : œuvres intra-muros de l'École centrale de Lille ou de l'École nationale de Chimie) ».*¹¹⁷

Afin d'éviter l'éparpillement des œuvres et permettre une certaine cohérence, la DRAC a fait la proposition d'une mutualisation des 1% (cas du campus d'Arras où le Rectorat a passé une convention pour réunir l'ensemble des 1% en une intervention d'envergure), ceci dans l'esprit d'une valorisation du territoire et non de l'œuvre aux bâtiments. Or, il manque une telle volonté de la part du maître d'ouvrage et des bénéficiaires. Il faudrait pour cela dégager un programme en amont et de véritables volontés politiques.

La question semble aujourd'hui plus être celle du rapport des maîtres d'ouvrage à l'art et à sa place (son usage) sur le campus de la cité scientifique que celle de la place de l'art sur le campus. La mise en œuvre de l'art pour l'art, parce qu'elle est obligatoire dans les textes, n'apportent rien ou très peu.

2.3.3 Culture et Patrimoine

Si l'université et les quelques personnes qui la représentent semblent bien installés dans une complicité implicite en faveur d'une inaction dans le domaine d'interventions artistiques sur le campus, certaines évolutions tant dans la réflexion que dans la mise en œuvre sont perceptibles. De plus, il est important de noter que la demande sociale ne s'exprime pas dans le champ de l'art stricto sensu et de sa « décoration ». Les préoccupations esthétiques et de confort se situent dans les aménagements du quotidien, des espaces et lieux de rencontres, de la culture, de l'identité et de la participation au territoire.¹¹⁸

Certains acteurs l'ont déjà compris. L'Espace-culture de l'université fait ainsi partie de la volonté de réinscrire la culture au sein des missions fondamentales de l'université.¹¹⁹ De même, « les rendez-vous d'Archimède », quotidien trimestriel de l'Espace-culture, représente pour son comité scientifique « une incarnation du rôle que pourraient jouer les universités dans l'animation de la vie intellectuelle de la cité ».¹²⁰ Ces équipements dont la fonction première est une diffusion de la culture universitaire de ses recherches, travaux, de son ferment territorial entre dans une logique de complémentarité culturelle cherchant à créer les conditions de l'appropriation de l'université par les populations situées dans son environnement, mais également à établir un lien vers l'extérieur. Ce constat avait déjà été évoqué en 1990 à l'occasion du colloque « Université et étudiants, acteurs et publics de la vie culturelle » qui s'était tenu en

¹¹⁷ Françoise Dubois, conseillère aux Arts plastiques, DRAC Lille. Juin 2005. Entretien.

¹¹⁸ Le chapitre suivant « Évolution de la perception culturelle du campus et perceptions actuelles » développe plus en détails ce sujet.

¹¹⁹ Nabil El-Haggar in *Culture et université : le partenariat entre institutions culturelles et universités*. 1997. Les Presses du Réel. p.174.

¹²⁰ *Culture et université : le partenariat entre institutions culturelles et universités*. 1997. Les Presses du Réel. p.175.



mai 1990 à Villeneuve d'Ascq au cours duquel les acteurs (organisation DRAC, Lille3, la Rose des Vents, Gérico (centre de recherche en communication), action Culture, ANIFIAC, Ville de Villeneuve d'Ascq) insistaient auprès du Ministère de l'Éducation nationale sur l'importance de la définition d'un projet culturel, expression d'une politique culturelle pour les établissements de l'enseignement supérieur. Pour ces acteurs l'université devait être le lieu d'expérimentation, de recherche, de formation et de rencontre des créateurs et des professionnels du champ culturel et le projet culturel, une pièce maîtresse du projet contractuel d'établissement avec le projet d'aménagement du campus, d'intégration du campus dans le tissu urbain et d'amélioration du cadre de vie.¹²¹ D'autres acteurs se sont associés à cette démarche récemment. C'est le cas du Crous par le biais de son service culturel qui a récemment ouvert un « cabaret » dans l'un des restaurants universitaires du campus, permettant ainsi une ouverture plus tardive et associant repas et loisirs. L'université a également ouvert un service dit « service de la vie étudiante » qui promeut et soutient les activités culturelles et sociales des étudiants du campus.

Si l'Espace-culture est un vecteur de diffusion de la culture et du savoir universitaire, c'est également un organe de réflexion qui s'interroge sur le territoire et la question de la culture au sein de université. Elle a récemment accueilli un séminaire sur la question du Patrimoine et des Universités au cours duquel les questions d'art et de culture ont été évoquées. En effet, outre la question du 1% des universités, celle de leur patrimoine est tout aussi pressante. En effet, ces campus construits à la hâte ont souvent, dans la précipitation et la coupure que représente le déménagement d'un site à un autre, négligé d'emporter avec elles les traces de leur mémoire. En effet, pour reprendre le cas de la cité scientifique, Bernard Maitte, se rappelle du gâchis énorme qui eut lieu lors du déménagement :

*« Lors du déménagement, l'ancien matériel n'a pas été déménagé. Il a été donné, revendu ou encore jeté à la poubelle. Il n'y avait pas de directives claires ni de crédits pour ce genre de chose. C'était la période "moderne", la période de la « tabula rasa », époque de St.- Sauveur... ».*¹²²

121 Extrait du manifeste de l'association A+U+C. Cette association s'est formée à la suite de cette rencontre en 1990 avec les membres cités ci-dessus.

122 Bernard Maitte. Juin 2005. Entretien.



Conclusions

Nous avons exposé ici les facteurs déterminants qui ont fait que la présence de l'art n'est pas identifiée et comprise ici en tant que présence agissante. Ceci est dû, entre autres, au fait que le projet initial a été amputé, aux retards impliquant d'importants surcoûts, à la mentalité du concepteur, aux partis pris des universitaires, aux commandes prédéterminées par des enjeux de pouvoirs. Comme nous le soulignons dans le rapport, un des points essentiels du problème tient à la maîtrise d'ouvrage (ici comme ailleurs) et à sa définition du projet pour le campus et son territoire. C'est pourquoi notre analyse du campus prend en compte le contexte historique, social et politique (développé dans ce document) ainsi que la portée politique et esthétique qui concerne l'habiter.



2.4 Chronologie

1887 La Faculté des sciences compte 165 étudiants. Les salles de cours de la Faculté sont prévues pour un effectif total de 200 étudiants

1955 On passe à 1869 étudiants. Les bâtiments de la Faculté ne suffisent pas à contenir tout ce monde. Le manque d'équipements se fait également vivement ressentir : « en 1952-53 la recherche est encore très difficile en l'absence de matériel adapté ». ¹²³ Cet état de fait pousse les étudiants, professeurs et chercheurs à manifester. C'est l'effet boule-de-neige. Le recteur Guy Debeyre, pour l'Académie de Lille, écrit au Préfet qui s'en remet au Ministre de l'Education nationale (Pierre Joxe, puis à Christian Fouchet).

1950 Date à laquelle la volonté de déplacer la Faculté des sciences et la recherche débute sous l'impulsion du Doyen Lefebvre et du Recteur Debeyre. Différentes hypothèses sont évoquées afin d'agrandir et moderniser la Faculté. On parle par exemple du site de l'ancienne Faculté de Médecine et de Pharmacie. ¹²⁴

1954 Pas de place à Lille. Le site de l'ancienne Faculté de Médecine et de Pharmacie s'avère trop petit en témoigne l'extrait tiré des annales du Doyen Lefebvre : « Les trois parcelles dont nous disposons (...) chacune limitée par des rues qui en empêchent toute extension, totalisent à peine plus de deux hectares et demi ; permettent-elles, même au prix de travaux importants allant parfois jusqu'à la démolition totale de ce qui est vétuste ou inadaptable, de donner à la Faculté les locaux d'enseignement et de recherches qui lui seront nécessaire au cours des prochaines dizaines d'années ? (...) La seule solution valable n'est-elle pas la reconstruction complète de la faculté, qui alors, abandonnerait à d'autres services universitaires ses trois blocs actuels ? la réponse sera, nous l'espérons, donnée l'an prochain, en accord avec le recteur de l'Académie et les instances ministérielles intéressées ». ¹²⁵

1956 Lors de la foire de Lille, le concept initial d'une « cité scientifique » semble être le fruit d'une réelle volonté et la priorité du mandat du Recteur Debeyre alors également président du Comité régional d'expansion économique, de Bertrand Motte avec l'appui du Général De Gaulle. ¹²⁶ La volonté était de doter la ville de Lille d'une : « grande Cité scientifique destinée à l'enseignement et à la recherche afin d'assurer le développement du Nord par une formation professionnelle et scientifique de très haut niveau. » ¹²⁷ Elle concrétisait l'idée selon laquelle « L'université de demain doit entrer davantage dans le

123. Michel Parreau, Ancien doyen de la Faculté des sciences. Mai 2005. Entretien

123 Extrait des « annales 1 952-1953 » in *Histoire de la faculté des sciences de 1854-1970* dans le cadre des cents ans de l'USTL. 1996. ASA USTL. p.34.

124 Ibid. p.34.

125 Ibid. p.34.

126 A. Lebrun. 1996. « La cité scientifique de Villeneuve d'Ascq » in *Histoire de la faculté des sciences 1854-1970*. ASA-USTL. p.23.

127 Guy Baudelle. 1984. Villeneuve d'Ascq, Ville Nouvelle : un exemple d'urbanisme concerté Villeneuve d'Ascq. Editions Moniteur. p. 21.



courant de la vie, ouvrir largement des fenêtres sur le monde réel, pénétrer les milieux industriels, commerciaux agricoles ».¹²⁸

Cette cité scientifique doit devenir un véritable pôle d'excellence et d'attraction pour l'industrie de pointe. Elle doit venir concurrencer les autres centres scientifiques qui se mettent en place dans le reste du pays (Paris, Lyon, Toulouse, etc.) et renforcer une Région qui manque de professeurs, d'enseignants en sciences, d'ingénieurs et de cadres pour l'industrie et les laboratoires de recherche. Elle doit permettre l'intégration de cette Région en pleine reconversion dans un nouveau contexte de marché commun européen. Cette grandeur projetée pour la Région Nord doit se retrouver dans les formes architecturales du site :

*« Il faut délibérément se couper du passé, rompre avec la conception urbaine et prévoir, en dehors de la ville, de vastes espaces permettant toutes les audaces, capables d'accueillir toutes les inventions futures, même les plus inconcevables ».*¹²⁹

L'idée de campus n'est pas sortie tout droit de l'imagination du Recteur, elle se basait fortement sur des exemples américains et anglo-saxons :

*« La cité scientifique souhaitée par M. le Recteur DEBEYRE devait être un véritable campus modèle anglais ou américain. Il devait donc y avoir un véritable environnement de galeries, pompe à essence, salles culturelles, salles de détente, salles de sport, etc. ».*¹³⁰

La Cité est présentée comme une « petite ville » de 10 000 habitants avec un centre administratif, des crèches, des magasins, un quartier résidentiel d'immeubles comportant trois ou quatre étages, un stade, une piscine, des parkings, une desserte routière (futur nœud autoroutier).¹³¹ Elle offre des extensions possibles pour les nouvelles disciplines et l'accroissement du nombre d'étudiant. On partage l'idée qu'un environnement entièrement planifié en fonction des besoins universitaires serait de qualité supérieure.

La décision semble être prise officieusement. Le Recteur Debeyre aurait reçu l'aval du Ministère pour le transfert de la Faculté sur de nouveaux terrains près d'Ascq et d'Annappes à l'extérieur de Lille.¹³²

1958 Dans une lettre datée de juillet 1958 adressée au Maire d'Ascq, le recteur, M. Debeyre, annonce alors que la ville de Lille ne possède pas de terrains suffisamment vastes pour accueillir le projet de la nouvelle Faculté des sciences et fait part de l'idée de construire celle-ci sur le territoire d'Ascq. Elle est validée la même année par le Ministère de l'Education nationale et inscrite au plan d'équipement.

1960 Lors du discours du préfet, on parle du projet comme devant permettre l'implantation « harmonieuse et fonctionnelle » des bâtiments d'études et des logements. D'un besoin indispensable à cette harmonie de « terrains de jeux, de sport et de culture physique ». Le tout dans une ambiance de

¹²⁸ Déclaration du Recteur Debeyre au Président Mendès France. Novembre 1954. Archives départementales du Nord. Dossier du Préfet.

¹²⁹ Document « Université de Lille » in *Histoire de la faculté des sciences 1854-1970*. 1996. ASA-USTL. P.52.

¹³⁰ A. Lebrun. 1996. « La cité scientifique de Villeneuve d'Ascq » in *Histoire de la faculté des sciences 1854-1970*. ASA-USTL. p.23.

¹³¹ Nord Eclair. 07/10/1961. Ou en est la cité scientifique de Lille ?

¹³² Lefebvre. 1996. *Histoire de la faculté des sciences 1854-1970*. ASA-USTL. P.37.



calme et de sérénité favorable à l'étude et à l'équilibre intellectuel et nerveux des étudiants.¹³³ On n'imagine pas à l'époque le site comme étant éloigné de la ville de Lille d'autant plus que des nœuds autoroutiers y sont prévus. Le Préfet lors de sa réunion d'information du 19 septembre 1960 parle « d'une cité située dans la « communion » de Lille-Roubaix-Tourcoing à proximité d'axes de communication : grands axes routiers, ferroviaires et aérien ». ¹³⁴ On parle également de l'éloignement comme étant bénéfique du point de vue de l'hygiène « implantation d'un site sain, éloigné des fumées et des nuisances industrielles ».

1961 Le projet est approuvé

Les argumentaires évoqués quant au choix du terrain:

- Faible coût du terrain.
- Réserves foncières possibles avec l'acquisition d'un site périphérique pour une extension ultérieure
- La réception de la cité scientifique
- Idée et volonté d'une unité de lieu par le regroupement de l'ensemble des bâtiments possibles restaurant, bâtiments sportifs, équipements, résidences, etc. Ce qui n'était pas le cas en centre-ville.
- Possibilité d'établissement d'un plan rationnel.
- Commodité d'accès en voiture

1958- 1964 Retards dans la construction dus à l'opposition des agriculteurs quant à l'expropriation des terrains.

1960 Divorce du duo ville - université. La ville bourgeoise se méfie traditionnellement de ses étudiants. Cette crainte se concrétise par la création de campus éloignés des villes. Option du campus à l'extérieur de la ville dans une logique du campus « monastère » ¹³⁵.

Noël Lemaesquier est désigné architecte en chef du projet de la cité scientifique.

1961 Début de l'acquisition effective des terrains d'Annappes.

Le plan masse de Lemaesquier est approuvé. Il prend une forme radioconcentrique avec en son centre la bibliothèque universitaire et cinq zones délimitant chacune un pôle spécifique : chimie, physique, mathématique, biologie et administration avec les bâtiments d'enseignement et des petits bâtiments de recherche.

133 Discours du Préfet. 1960. Archives Départementales du Nord. Dossiers du Préfet.

134 Discours du Préfet. 1960. Archives Départementales du Nord. Dossiers du Préfet.

135 Claude Patriat. Juin 1990. « Les relations entre la ville et l'université » in *L'université et la ville*. Colloque des 31 mai et 1er Juin 1990. Grenoble. p.40.

1962 Début des travaux de terrassement de la cité scientifique.

1968 Loi d'orientation d'Edgar Faure : ouverture de l'université à toutes les catégories de la population.

1966 Inauguration de la cité scientifique d'Annappes.

1960-1970 Politique intensive de constructions universitaires. Pas de cohérence d'ensemble mise en place par l'Etat pour pallier à la situation, mais achat de territoires. On achète des terrains peu chers, rapidement disponibles en des zones souvent médiocres, mal desservies et mal équipées. Période très technocratique du « Tout-Etat » où le processus était simple : un ministre décide, un recteur affecte les crédits, un architecte bâtit sans discussion ni concertation.¹³⁶

Dès 1970 On déplore les méfaits du zoning et la coupure entre les territoires de l'université et le monde de la production apparaît fortement. Le mythe de la « route 128 »¹³⁷ de Boston apparaît alors comme un exemple d'intégration entre la connaissance et l'action.

1966-1967 La réception du projet ne correspond pas aux objectifs énoncés par le Recteur Debeyre. Non seulement la construction ne concerne qu'une seule partie des bâtiments projetés (salles de cours, les bâtiments administratifs, la bibliothèque, les résidences et les restaurants universitaires), mais ceux-ci se retrouvent isolés au milieu de champs de betteraves. Les services attenants à la vie d'une ville sont laissés de côté et ne seront jamais construits. Il en va de même pour la deuxième phase du projet. Signifiant ainsi que certains des bâtiments construits ne sont en fait que des demi constructions.

Petite énumération des différentes raisons quant à cet échec :

- Le manque de financements. Le Recteur Debeyre n'obtiendra jamais les crédits suffisant à la création d'une cité scientifique telle qu'il l'imaginait.
- Un budget gelé. Malgré le retard pris dans la réalisation du projet et l'inflation du coût de la construction, le budget n'est pas revu à la hausse. Le budget pour la deuxième phase ne sera jamais débloqué.
- Le choix porté sur des terrains pouvant être acquis (dans les faits) rapidement, en lieu et place d'un choix réfléchi d'une cité scientifique inscrite dans une cohérence d'intégration et de développement territorial.

¹³⁶ Armand Frémont in Marc Bédarida, Rainer Hoddé, Denis Lenglar, Laurence Schlumberg-Guedj. 1994. *L'université et la ville. Le PAN-Université : lecture d'un concours d'idées*. Editions Mardaga. Liège.

¹³⁷ La proximité d'établissements réputés d'enseignement et de recherche (M.I.T. et Harvard) devait entraîner, autour de cette nouvelle rocade contournant l'agglomération de Boston, une floraison d'industries de pointe et de laboratoires le phénomène de la « route 128 » caractérise une symbiose réussie entre universitaire et industriels, souvent citées en exemple favorable à la création d'entreprises par les chercheurs eux-mêmes. OREAM. 1970. Schéma d'aménagement du secteur Est de Lille.p.20



Les remarques, voir critiques des différents acteurs interviewés témoignent de ce constat :

« C'était un espèce d'espace repoussoir considérable. Après m'être baladé à Brighton campus de Basil Spence, je suis mécontent d'un espace si grandiloquent dans ses idées et si médiocre dans son détail (...) La situation était dramatique. Ce lieu était fabriqué avec une hypothèse qui nécessitait un terrain déjà aménagé, mais c'était un terrain vide et plein de boue. Ceci lui conférait ni humanité, ni urbanité. C'était un projet issu d'une pensée purement théorique. Par conséquent, l'espace entre deux n'est pas un espace...il n'y a pas de définition. Il n'y a pas de discours généré sur les espaces de liaison dans le projet initial. Y a-t'il eu une réflexion sur les cheminements ? Car tout n'est que diagonal »¹³⁸.

« La situation était dramatique. La cité était fabriquée avec une hypothèse qui nécessitait un terrain déjà aménagé. Or, ce n'était pas le cas. Le terrain était constitué de vide et de boue : ni humanité, ni urbanité mais une pensée purement théorique »¹³⁹.

« Si vous regardez les anciennes facultés de Lille, place Philippe Lebon, c'était des bâtiments qui avaient une certaine gueule...là, à Annappes, c'était strictement utilitaire »¹⁴⁰.

De même, la presse n'est pas tendre à l'égard du projet :

« L'ensemble des constructions est d'une inspiration architecturale assez pauvre, et il ne contribuera guère à la gloire posthume des maîtres d'œuvre. L'utilisation des procédés semi-industrialisés explique sans doute la conception de ces bâtiments aux éléments répétitifs, vites monotones. Seule la bibliothèque apparaît comme un ouvrage audacieux. Elle a la forme d'un cylindre de 60 mètres de diamètre, dont l'ossature en béton traditionnel avec trois couronnes précontraint au niveau de chaque plancher. Son achèvement est prévu pour janvier. (...) Réactions récoltées au vol par le journaliste sur l'impression des étudiants quant à leur campus : «Un fleuve de boue... , un immense terrain vague, un désert pelé, cerné par des grues et des baraques en tôle (...) Les locaux sont bien chauffés, mai j'ai toujours froid dans le cœur. Je grelotte d'ennui »¹⁴¹.

138 Philippe Legros, Ancien architecte à l'Epale. Mai 2005. Entretien.

139 Philippe Legros. Mai 2005. Entretien.

140 Michel Parreau. Avril 2005. Entretien.

141 Le Monde. 04/12/1966. An II pour le centre universitaire scientifique de Lille-Annappes.

La Ville Nouvelle, nouvelle donne pour le paysage de la cité scientifique ou continuité du remplissage végétal ?

On note le manque de chaleur humaine et regrette l'absence des anciens (restés à Lille) qui permettrait le passage d'une mémoire, d'une histoire du lieu. Même regret pour la maison d'étudiants restée en projet et qui aurait pu donner un embryon de vie collective. On évoque l'image un camp militaire de Champagne¹⁴².

1966 (25 octobre) Pisani alors Ministre de l'équipement et du logement informe le Ministre de l'Education nationale que la Cité scientifique ne restera pas un élément isolé. Il y aura la création d'une Ville Nouvelle ainsi que l'université de Pont-de-Bois¹⁴³. L'implantation de la cité scientifique a influencé les choix du site de la Ville Nouvelle :

« On a voulu que la Ville Nouvelle et particulièrement son centre, tire partie de cette population universitaire (env. 13 000 étudiants à l'époque) ; on a en outre recherché à rapprocher la cité scientifique et la faculté de droit et Lettres. La Ville Nouvelle est donc structurée à partir de ces deux ensembles universitaires que le centre urbain reliera entre eux »¹⁴⁴.

L'idée de technopôle universitaire pousse les ingénieurs, architectes de la future Ville Nouvelle à ne pas raisonner selon l'arbitraire des limites de terrains et de propriétés. Au contraire, ils envisagent des résidences pour étudiants en face desquels il faudrait mettre d'autres logements, des services, etc. afin de créer de l'urbain. On imagine une sorte de dispositif en forme de doigts qui créeraient les liens entre la ville et la cité scientifique.

1967 (fin juillet) Le schéma d'aménagement de Lille-Est est bouclé. Il dispose les différents lieux d'habitat, centre et densité et les lieux d'emploi. Schéma routier, autoroutier, assainissement, etc. Il est accepté par l'Etat et est mis en oeuvre par la création de la première ZAC.

1967 Colloque de Caen qui met en lumière les problèmes soulevés par l'isolement des campus.

13 novembre 1968 Loi d'orientation universitaire. Prône l'intégration de la vie estudiantine à la vie urbaine, l'osmose entre les disciplines d'enseignements, l'abolition des Images SIG cité scientifique, des barrières entre Facultés et l'interpénétration de l'enseignement et la recherche¹⁴⁵.

¹⁴² Le Monde. 04/12/1966. An II pour le centre universitaire scientifique de Lille-Annappes.

¹⁴³ Stievenard. Une ville est née ! p.29.

¹⁴⁴ JJ. De Alzua. 1976. Ville nouvelle de Lille-Est, création d'un quartier: le Triolo. EPALE. p.14.

¹⁴⁵ Schéma d'aménagement et d'urbanisme de Lille-Est. 1970. EPALE. Annexe.



1969 Changement de statut des universités. La Faculté devient Université.

« Au départ, l'Université était uniquement gérée par les professeurs, tous les professeurs. Ensuite, cela a été des professeurs élus, puis des maîtres assistants, des assistants et des étudiants... voilà. Il y avait un organe de décision mais l'enveloppe à décider était extrêmement restreinte »¹⁴⁶.

« Un doyen avait en fait beaucoup plus de pouvoir qu'un Président. Avant lorsqu'on était doyen, on était contrôlé par en haut, du coup il fallait faire des démarches invraisemblables pour obtenir la moindre chose. Mais une fois qu'on l'avait obtenue, on pouvait faire ce qu'on voulait parce qu'ils ne venaient jamais voir ce qu'on faisait. Tandis que lorsque j'ai été élu président, j'ai reçu en quelques mois la visite de quatre inspecteurs généraux de l'Education nationale qui sont venus un peu fouiner dans nos affaires. Un président était autonome alors il fallait qu'ils voient... »¹⁴⁷.

1972 Chantier du quartier du Triolo, un des premiers quartiers de la Ville Nouvelle. Celui-ci est perçu comme le premier lien direct entre la ville et la cité scientifique. Il enserrait la partie nord de la Faculté. Mis à part la construction d'une piscine pour la Faculté dans le quartier du Triolo, la mixité de constructions espérée ne se produit pas et les limites territoriales demeurent prédominantes.

Stratégie du « remplissage végétal » de la part de l'Ustl : on plante des arbres sur le campus pour le rendre plus agréable.

1974 L'image de la cité scientifique ne s'arrange pas. Elle est mise à mal à travers la presse. On parle de projet « discutable », « d'île d'étudiants », « d'herbe à perte de vue », de « concentration bétonnière », d'une « Faculté à la campagne »¹⁴⁸.

Entre 1974 et 1975, on peut faire l'inventaire des équipements suivants :

Dans la zone centrale sont réunis les services administratifs de l'Ustl, la bibliothèque et les unités d'enseignement et de recherche suivantes : mathématiques pures et appliquées, informatique électronique-automatique, physique fondamentale, chimie, biologie, sciences de la terre, Ecole universitaire des ingénieurs de Lille, Ecole nationale supérieure de Chimie de Lille et l'Institut industriel du Nord.

- Dans la zone périphérique (bd Paul Langevin) : Bâtiments d'enseignement et de recherche ainsi que des équipements divers. Partie de l'Institut universitaire de technologie (informatique, génie

¹⁴⁶ Bernard Maitte, professeur à l'Ustl. Juin 2005. Entretien.

¹⁴⁷ Michel Parreau. Avril 2005. Entretien.

¹⁴⁸ Liberté. 08/01/1974. *Œuvres d'art méconnues du campus universitaire.*



électrique, mesures physiques, biologie appliquée), UER de géographie, l'UER des sciences économiques et sociales et des locaux occupés par le centre université d'éducation permanente, résidences Gallois, Boucher, Bachelard et Camus (3320 lits), deux restaurants, un complexe sportif couvert, halles de sports, terrains d'entraînement, pistes et plateaux d'éducation physique, tennis, une maison des activités culturelles¹⁴⁹.

Les œuvres du 1% de la première phase sont mis en place durant la décennie des années 70. Elles sont éparpillées sur le campus

1976 Mise en place par le Ministère de l'Education nationale d'un système normatif de référence qui définit certain nombre et le type d'espaces en fonction de la filière de l'université et de l'effectif de ces établissements. Il définit par exemple le nombre et les types d'espaces qui seront reconnus par le Ministère comme entrant dans le cadre de la budgétisation, c'est-à-dire pour un UFR de droit de 2 000 étudiants, un certain nombre de salles de TD (travaux pratiques), un certain nombre d'amphithéâtres, un nombre de m² de salles d'administration calculé directement en fonction du nombre d'étudiants, un nombre de m² de cafétéria. Ce cadre normatif perdure jusque dans les années 1990¹⁵⁰.

1976 La question du lien de la Ville Nouvelle avec le campus de la cité scientifique se pose à nouveau. Dans un document de travail de l'EPALE (mai 76) on fait part de nouvelles propositions. On parle de « reconquête » de la cité scientifique. Les objectifs sont :

- créer un quartier « polyvalent » relativement autonome
- créer un quartier à vocation spécifique
- fondre le Triolo et la cité scientifique en un ensemble cohérent
- On énumère les qualités et défauts du campus, défauts :
- Image de marque négative
- Rentabilité des équipements privés qui ont besoin d'un seuil minimum de population permanente

problème du stationnement à revoir complètement

problème de l'assainissement

problème des distances internes

Qualités :

- des sols disponibles et équipés
- la position à un grand carrefour autoroutier et une bonne desserte

¹⁴⁹ Document E.P.A.L.E. 1975. Etudiants à Villeneuve d'Ascq 1974-75. p.16

¹⁵⁰ F. Guy. 1994. « Répondre au besoin quantitatif et au besoin qualitatif » in *L'université et la ville*. P.74.

- la présence d'équipements pouvant être utilisés par une population permanente, familiale et/ou active (métro, équipement sportifs, MAC, bibliothèque universitaire)

On énonce l'idée que la cité scientifique doit s'inscrire dans la politique du schéma d'aménagement de la Ville Nouvelle, qu'elle doit se faire « dans la logique et la continuité de l'aménagement de la Ville Nouvelle, notamment au Triolo et au centre-ville. On cherche à changer l'image du campus par des changements d'affectation des sols, une optimisation des trajets, une recherche de polyvalence et d'intégration. La volonté est réellement d'urbaniser le campus avec des services divers (loisirs, alimentation, santé-hygiène, etc.) des équipements publics et du logement¹⁵¹.

La même année Philippe Legros est mandaté pour travailler sur la problématique « d'urbanisation » du campus. Il présente deux hypothèses de développement pour la cité scientifique¹⁵² :

Un campus renforcé et recentré dans ses murs au milieu du quartier. Cela signifie que d'un côté de la ceinture avec d'un côté l'université et de l'autre le quartier de la Ville Nouvelle. le campus est renforcé dans la zone centrale de son environnement urbain. Le cœur du campus devient une zone de parc réservé aux piétons avec ses cheminements mais on peut tout de même y accéder par voiture. De même, une vue des bâtiments existants est possible depuis les nouveaux parkings.

Projet fondé sur le recentrement et le redimensionnement de l'enseignement et de la recherche dans une zone centrale de 25 hectares environ ; il s'agirait là d'affirmer la réalité d'un campus universitaire véritable, pôle majeur du quartier capable d'exercer attraction et influence vers l'extérieur. Dans cette partie centrale, il ne s'agirait pas seulement de faciliter les liaisons d'immeuble à immeuble, mais bien d'opérer un traitement complet des espaces publics pour en faire un jardin de l'université protégé des nuisances extérieures et offrant ainsi un lieu ouvert et confortable de détente et de rencontre.

Au nord de ce campus redimensionné serait développé un secteur plus intimement lié au quartier du Triolo, tandis qu'au sud, selon un axe général est-ouest, serait développé un autre secteur du quartier pouvant plus tard favoriser une jonction plus directe avec le centre-ville de la Ville Nouvelle, au-delà de la Rocade-Est.

Une interpénétration ville-campus. Cela signifie une juxtaposition des programmes universitaires et du quartier de la Ville Nouvelle, une séquence de quartier assurant la liaison d'un programme universitaire à l'autre avec évocation de placettes.

Cela exprime un éclatement du campus fondu dans un quartier universitaire, à l'image de ce que l'on trouve dans des villes universitaires traditionnelles ou bien dans certains campus anglo-saxons. Aux bâtiments universitaires, des constructions non-universitaires viennent faire contrepoint, de façon à former un tissu urbain unique à deux composantes. La partie centrale y ferait néanmoins l'objet d'une attention particulière par un jeu de rues, places et square.

151 EPALE. 1976. Document de travail sur la cité scientifique. Archives de l'Epale à la Ville de Villeneuve d'Ascq. Mai 1976.

152 EPALE. 1976. Compte-rendu de réunion du 10 juillet 1976. Archives de l'Epale de la Ville de Villeneuve d'Ascq.

1976-1977 Réactions négatives de la part de l'Ustl, en particulier de la part des chercheurs et du conseil d'administration. Le DUSVA (domaine universitaire scientifique de Villeneuve d'Ascq) recommande qu'il ne soit procédé à aucune cession de sol et propose d'aménager les espaces verts afin qu'ils deviennent accessibles aux Villeneuvois. Volonté marquée de l'Ustl de garder ses espaces verts.

1977 Démission du Président Lombard suite à la crise provoquée par le rapprochement cité scientifique- Villeneuve d'Ascq et aux problèmes financiers de l'Université. Le nouveau Président, M. Migeon, ne revient pas sur le projet. Cette année-là, un des membres du conseil d'administration fera planter 6000 arbres sur le campus.

1979 Promesse de cession d'une partie de la voirie de la cité scientifique à la communauté urbaine de Lille.

1980 Le patrimoine immobilier de l'enseignement supérieur de la recherche universitaire atteint une surface de 12 000 000 m². Volonté de l'Etat d'une amélioration des conditions de vie et d'accueil d'activités d'enseignement et de recherches.

1982 Premières lois de décentralisation.

Le Rectorat (Ministère) est toujours responsable des marchés, maîtrise d'ouvrage, mais il doit débattre avec les nouveaux partenaires : les présidents de conseils généraux, régional, les maires, de syndicat d'agglomération (communauté urbaine), d'université, etc. Cette démarche est identique pour le choix des maîtres d'oeuvre.

L'Etat revoit sa politique immobilière et propose entre autres, une concertation active avec les collectivités territoriales directement intéressées par de grands investissements universitaires. Suite aux lois de décentralisation, l'Etat est prêt à travailler de plus près avec les Régions, départements et communes. Cette volonté d'intégrer les collectivités à la prise de décision émane de l'intérêt financier que celles-ci représentent pour l'Etat. En effet, certaines collectivités sont prêtes à investir des sommes importantes pour améliorer le cadre des universités et de la recherche. Ces orientations trouvent leur prolongement dans la mise en œuvre des contrats de plans entre l'Etat et les Régions. (Contrats de plan définis par la loi du 29 juillet 1982 portant réforme de la planification et le décret du 21 janvier 1983).¹⁵³

1983 Le Val (Villeneuve d'Ascq – Lille devenu Véhicule Automatique Léger) vient désenclaver la cité scientifique. L'ère du « tout à la voiture » est enfin terminée. Cette nouvelle liaison est le produit d'une pensée immédiate de l'équipe de mission d'étude de Lille-Est : « faire quelque chose entre les deux facultés et relier celles-ci par un dispositif urbain puis relier cet ensemble à Lille »¹⁵⁴.

¹⁵³ Frédéric Seitz. 1985. « L'aménagement du territoire » in *urbanisme*, n°210. p.86..

¹⁵⁴ Philippe Legros. Mai 2005. Entretien.



Les cartes montrent les changements qu'a connu le campus en termes d'accessibilité et de liaisons avec la « ville ».

1964 : La relation avec Lille est la suivante :

- Aucune desserte ferroviaire.
- RN 352 route transversale et sinueuse vers Roubaix
- CD 146 peu direct en direction de Lille, passant par Lezennes.
- RN 41 plus directe mais passant par Hellemmes

Au départ très peu de bus et seulement jusqu'à Lezennes. La cité scientifique est très mal desservie. On mettait plus d'une heure pour aller à Lille. Puis petit à petit un réseau de bus se met en place.

1971 :

A 27 reliant l'autoroute A1 Paris-Lille, Tournais et Valenciennes

Voie autoroutière Nord-Sud réalisée entre la A 27 et le Grand Boulevard de Lille-Roubaix

1983 : Introduction du VAL

Cette liaison entre les deux ensembles universitaires concrétisée par le métro et les cheminements piétonniers apparaît comme le marquage effectif de la Ville Nouvelle en tant que « quartier universitaire de la Métropole »¹⁵⁵.

*« Le réaménagement du campus après les travaux du Val impliquera l'étude et la mise en place d'une nouvelle signalisation sur le campus. Elle devra être solide, esthétique et, si possible, ...accessible. Toutes les idées et suggestions seront les bienvenues »*¹⁵⁶.

Le projet du VAL amène avec lui de nouveaux questionnements quant à l'aménagement du campus comme lieu de vie. Se pose alors la question des aménagements des stations du VAL et de leur proximité. On pense alors à implanter des commerces qui permettraient une animation sur le campus.

1984 Mise en place de la loi du 26 janvier 1984 sur l'enseignement supérieur marquant une volonté des pouvoirs publics de porter les effectifs étudiants, en quelques années de 950 000 à 1 500 000¹⁵⁷. De fait, une demande considérable en constructions universitaires s'exprime.

155 EPALE. 1975. Etudiants à Villeneuve d'Ascq 1974-75. p.16

156 USTL, services techniques 5e division. 1979. Rapport sur le fonctionnement au cours de l'année 1979.

157 Frédéric Steitz. 1985. « L'aménagement du territoire » in urbanisme, n°210. p.86.



1985 Achèvement du programme de la Ville Nouvelle de Lille-Est. Echec du lien avec le campus de la cité scientifique.

1986

« Vu par l'EPALE, le campus, c'était l'échec assuré. Cela est resté un échec malgré les tentatives de mon successeur Colot. Cela n'a pas fonctionné parce que "l'Université", parce que les "Institutions", parce que les "chapelles"... Quand il faut respecter les hiérarchies en place et l'ordre cela donne ça. On a mis un quartier autour. On a fait ce qu'on a pu s'agissant des abords surtout en ce qui concerne la Haute Borne. Ils ont tout de même compris l'intérêt de faire passer le métro au milieu ».¹⁵⁸

Vingt ans après : Traversée du désert des universités françaises en matière de logements, restauration, transport, animation et information. Pendant 15 à 20 ans rien de significatif n'a été construit sur les campus français. C'est le cas de la cité scientifique.

Nouvelles compétences pour l'Ustl. Quels changements ?

1985 Loi MOP (Maîtrise d'ouvrage publique) est votée. Elle donne un statut à la maîtrise d'ouvrage publique. L'université a la responsabilité de ses crédits de maintenance. Le Rectorat garde la maîtrise d'ouvrage des crédits d'investissement (constructions neuves ou grandes réhabilitations).

1989 Le campus est à l'étroit dans ses locaux. En vingt ans, les effectifs ont doublé alors qu'aucun mètre carré n'a été construit :

« Les seules surfaces construites sont celles des bâtiments pour les sciences économiques, ouvert en 1988, et sur nos propres crédits (...) Nous y avons été contraints : le bâtiment que nous utilisons en économie était à bout de course. Construit en 65-67, dans le cadre d'une opération d'urgence, il avait été prévu pour une quinzaine d'années. On emploie encore certaines salles, mais il arrive qu'il pleuve à l'intérieur »¹⁵⁹.

¹⁵⁸ Jean-Claude Ralite, ancien directeur de l'Epale. Juin 2005. Entretien.

¹⁵⁹ Nord Eclair. 13.10.1989.

Sous l'impulsion du Ministre de l'Éducation, Lionel Jospin, une mission « campus » est confiée à Michel Cantal-Dupart et à François Guy dans une optique de rénovation des campus et de la réinsertion des universités au sein de la ville. Période des « crédits d'urgence Jospin » et de la construction du plan « Université 2000 ».

« Je souhaite promouvoir une véritable politique d'urbanisme et d'architecture pour les campus car je suis persuadé que le cadre de vie et les éléments de vie sur un campus contribuent à l'efficacité de l'université, l'université doit être une sorte de phare dans la ville. » ou encore « les domaines universitaires sont trop souvent coupés du milieu dans lequel ils s'inscrivent, désertés le soir et durant les périodes de vacances. Il faut leur redonner un rôle dans la cité »¹⁶⁰.

Le plan U2000 rompt avec l'implantation hors de la ville et inscrit la modernisation du parc ancien et la création de nouveaux établissements d'enseignement supérieurs dans une politique d'aménagement du territoire : 35 milliard de francs investis, 2,3 millions de m² construits pour les locaux universitaires. Ce programme a pour ambition de répondre aux besoins induits par l'accélération des effectifs universitaires et d'associer les collectivités territoriales. Financement partenarial associant l'État et les collectivités locales : « le plan U2000 a noué un dialogue entre l'université et les collectivités territoriales ; ce dialogue a brisé la glace »¹⁶¹. Objectifs de rattraper les retards en matière d'équipement : construction au coup par coup en fonction des besoins et réduction des inégalités spatiales par la création de nouvelles universités – antennes. Prône le rapprochement ville-université par la revitalisation des centres urbains et le retour des universités dans la ville.

1990 PAN Université – Rencontres à Grenoble. Réflexion sur l'architecture et l'urbanisme universitaire. Suscite de nouvelles réflexions et idées sur la conception et l'image de ces équipements. Relance des schémas directeurs d'aménagement des sites universitaires. Jusque dans les années 1990s le cadre juridique de travail est imprégné de la prédominance de l'État d'où une complexité de montage financier avec la multiplication de partenaires. On réfléchit sur la réorganisation de la maîtrise d'ouvrage à cette période. Création d'une direction de la programmation par Lionel Jospin. Problèmes des crédits d'urgence : ils sont dépensés dans l'urgence et non dans le projet et la qualité.

¹⁶⁰ Lionel Jospin cité in F. Guy, 1994. « Répondre au besoin quantitatif et au besoin qualitatif » in *L'université et la ville*. P. 71.

¹⁶¹ Extrait du discours de Claude Allègre à la Sorbonne. 4 décembre 1998. *De U2000 à U3M*.

1991 Alain Moïses devient Vice-président chargé du patrimoine à l'Ustl.

Mise en place d'une étude pour un plan d'aménagement de la cité scientifique confiée à Luc Delemazure dans l'esprit de donner une nouvelle ligne de conduite pour les nouvelles constructions sur le campus ainsi d'établir le cadre du cahier des charges de chaque concours (dans la perspective d'Université 2000 et des crédits qui vont être débloqués). Ce schéma devait prendre en considération l'arrivée du métro sur la cité scientifique comme une nouvelle façon d'arriver sur le campus.

Alain Moïses va reprendre en main la maîtrise d'ouvrage Ustl avec une véritable volonté de se détacher du plan masse initial de Lemaesquier.

« L'objectif était donc de gérer le patrimoine immobilier, de le conserver et de savoir où seraient placés les nouveaux bâtiments. L'idée était de rejeter les bâtiments universitaires sur l'extérieur et de décroisonner une université qui était la projection de celle de Lemaesquier (institut par institut) sans liaison entre eux »¹⁶².

1992 Première maîtrise d'ouvrage négociée pour l'USTL. La maîtrise d'ouvrage était assurée par les services du Rectorat jusque dans les années 1992. La première maîtrise d'ouvrage négociée par l'Ustl porte sur la restructuration des bâtiments B5 et B6.

Création d'un service technique au sein de l'Ustl et sous l'autorité du vice-président et du Président et délégation de la maîtrise d'ouvrage au fil des années.

« Cela ne s'est pas fait nécessairement avec le sourire »¹⁶³.

lui auront été cédés par le Ministère (procédure en cours).

Lois de décentralisation appliquées dans les années 1980. De nouvelles responsabilités jusqu'alors exercées par l'Etat, incombent désormais aux différents acteurs et partenaires territoriaux. En conséquence, les frontières entre l'administration déconcentrée de l'Etat, les Régions, les Conseils généraux, les Municipalités se sont brouillées. De nouveaux espaces de pouvoir, de décision et de compétences ont été investis par les acteurs de la vie locale.

1992-2001 Une succession de bâtiments voient le jour sur la cité scientifique ainsi que quelques œuvres du 1% dans le cadre.

¹⁶² Alain Moïses, ancien vice-président chargé du patrimoine à l'Ustl. Mai 2005. Entretien.

¹⁶³ Jacques Pattein, directeur du service logistique de l'Ustl. Mai 2005. Entretien.



L'Université obtiendra la totalité des compétences en maîtrise d'ouvrage une fois que les terrains

1998 Mise en place du programme U3M (université du troisième millénaire)

« Le schéma U3M se veut une réponse à des problèmes dans un contexte de stabilisation des effectifs étudiants. Sa logique, à la différence de U2000 qui visait principalement à répondre à un besoin quantitatif, est une logique de consolidation des sites et de mise en réseaux, dans un contexte d'ouverture à l'Europe et à l'international (restructurer, réhabiliter des sites universitaires, logements étudiants, etc.), de mettre en place des équipements nationaux de recherche »¹⁶⁴.

Afin de mieux réconcilier Ville et Université, il prône une meilleure articulation de l'enseignement supérieur à la vie économique et à l'emploi.

« La différence majeure entre U2000 et 3UM est la prise de consciences des universités que leurs identités s'affirment également à partir de leur territoire. Avec U2000 ont mis l'argent dans les pleins. Avec 3UM on se rend compte que les aménagements extérieurs, la signalétique, le marquage des limites, lorsqu'il s'agit d'un domaine universitaire, et, généralement, et de tous les vides qui se situent entre les pleins et qui constituent le paysage spécifique de chaque campus, sont la base de la carte d'identité d'un université »¹⁶⁵.

2001 Bertin de Bettignies succède à Alain Moïses en tant que Vice-Président chargé du patrimoine. Le schéma de Delemazure est abandonné.

L'atelier Ruelle Paysage sous l'impulsion de l'Ustl, de la Communauté urbaine de Lille, de la Ville de Villeneuve d'Ascq et du CROUS amorce une réflexion sur l'aménagement du campus dans une perspective de création d'un nouveau plan de référence ou d'un schéma d'aménagement. Le Rectorat n'est pas invité à participer.

2005 Le plan Ruelle n'est que partiellement suivi.

« Aujourd'hui, le campus apparaît différemment de sa réception initiale, car il a subi des changements : il y a un métro au milieu de l'espace est cela modifie le site. Ils ont construit des bâtiments en grands nombres et planté pas mal d'arbres »¹⁶⁶.

« Aujourd'hui, quel lien ? J'ai pas l'impression qu'il y ait un vrai lien... "quartier singulier, quartier universitaire et ruche d'entreprises". Il s'est passé des choses intéressantes, mais peu de relation à la ville »¹⁶⁷.

164 Rencontre avec Jack Lang. 2001. « De U2000 à U3M, Université : droit de cité » in *Urbanisme* n°317. mars/avril. p.50.

165 Entretien Florence Lipsky « les défis urbains des universités françaises » in *Urbanisme* n°317, mars/avril 2001. p.55.

166 Philippe Legros. Mai 2005. Entretien.

167 Philippe Legros. Mai 2005. Entretien.

« Aujourd'hui, la ville a rattrapé l'université et l'université doit être considérée comme un quartier ouvert sur la ville. Il est donc normal qu'on ne soit pas en déphasage d'aménagements et de signalétiques avec ce qui se fait sur le reste de la ville »¹⁶⁸.

« Des efforts ont été fait notamment par l'intermédiaire du bâtiment de l'espace-culture, mais c'est encore aujourd'hui un campus où l'on ne peut pas dire qu'il y ait beaucoup de vie, surtout à partir d'une certaine heure et en période de vacances »¹⁶⁹.

« Je n'ai pas l'impression qu'il y ait une unité architecturale. Du point de vue architecturale, les nouvelles constructions sont, de mon point de vue, mieux que ce qui a été construit en 67-68. Comme les bâtiments en briques, le bâtiment des Deug, Suaio, bâtiment de l'UFR de géographie. C'est plus chaud que les bâtiments d'origine plutôt froids »¹⁷⁰.

Aujourd'hui, si c'était à refaire, Michel Parreau aurait suivi les conseils de Vergnaud et aurait mis le bâtiment de propédeutique comme élément central du campus avec ensuite une succession de bâtiments spécialisés afin de favoriser les échanges entre les différentes disciplines et éviter ainsi les cloisonnements qu'a connu la cité scientifique. Il dit regretter l'éclatement du campus de la cité scientifique (qui perdure) qui contribue à laisser chacun dans son coin et ne crée ainsi aucune ambiance ("Il n'y a pas d'atmosphère"). Son point de vue critique prend pour référence les années passées à la Faculté des Sciences lorsque cette dernière se trouvait encore à Lille. L'esprit y était différent, les échanges plus fréquents et plus conviviaux. On ressentait une sorte de sentiment d'appartenance, lieu physique mais avec une philosophie, une pensée.

« On est passé d'un stade artisanal à quasiment un stade d'usine avec ce campus de la cité scientifique »¹⁷¹.

Il regrette l'hétérogénéité architecturale du campus actuel et préfère l'unité ou du moins le respect des plans du projet initial :

« J'aurais certainement milité pour qu'on fasse la seconde tranche. J'aurais souhaité que le campus garde son unité. Car, aujourd'hui, il en manque beaucoup »¹⁷².

Réaction de Jean-Jacques de Alzua au titre « Art, Architecture, Paysage » :

« Pour moi c'est un non paysage et une non conception artistique »¹⁷³.

168 Jacques Pattein. Mai 2005. Entretien.

169 Jacques Pattein. Mai 2005. Entretien.

170 Christian Vanheacke, directeur service culture et relations internationales du Crous de Lille. Mai 2005. Entretien.

171 Michel Parreau. Avril 2005. Entretien.

172 Michel Parreau. Avril 2005. Entretien.

173 Jean-Jacques de Alzua, architecte à l'Epale. Mai 2005. Entretien.



Si c'était à refaire, De Alzua pense qu'on aurait dû (les Ministères) prévenir Lemaesquier qu'il risquait d'y avoir la création d'une Ville Nouvelle, ceci afin de permettre une certaine anticipation dans l'aménagement.

Pour Alain Moïses, « les ratés sur le campus, c'est la crèche » (2000 femmes sur le campus plus des étudiantes) qui n'a pas pu être construite (pas d'argent). Il regrette également l'état d'esprit des universitaires et des collègues qui n'a pas permis l'installation de commerces sur le campus :

« Le capitalisme rentrait sur le campus ! »



3 Annexe : entretiens avec les acteurs concernant leur perception du campus

Entretiens réalisés au cours de l'année 2005 dans le cadre de la recherche "Art, Architecture, Paysages" "Formes de la transversalité à l'œuvre", avec les acteurs du campus de Lille 1.

- Michel Parreau, ancien doyen – acteur du déménagement de la faculté des sciences sur les terrains d'Annappes et en charge du programme pédagogique.
- Alain Moïses, ancien et premier vice-président chargé du patrimoine de l'USTL qui est à l'origine de la création du service logistique de l'université
- Jacques Pattein, actuel directeur du service logistique de l'USTL
- Bernard Maitte, professeur de physique à l'USTL, alors jeune professeur lors de la création de la cité scientifique
- Christian Vanheacke, actuel directeur du service culturel et des relations internationales du CROUS
- Annick Dortu, Responsable service constructions du Crous
- Jean-Claude Ralite, ancien directeur de l'EPALE. Premier au sein de l'Epale à avoir établi des contacts avec l'USTL pour un travail en commun.
- Jean-Jacques de Alzua, architecte en chef à l'EPALE
- Philippe Legros, ancien architecte à l'EPALE et ayant travaillé sur la liaison ville-université lors de la création de Villeneuve d'Ascq
- Monsieur Leroy (Rectorat), responsable des marchés publics et des marchés de travaux pour le Rectorat
- Madame Thieffry, Ville de Villeneuve d'Ascq, service urbanisme

Les entretiens se sont déroulés en deux temps. Un premier entretien permettant d'établir une « bioscopie » du projet. Cet entretien non enregistré tentait d'établir des moments clés du projet de la cité scientifique à l'aide de dates et de thématiques. Celles-ci étaient:

- Acteurs
- Usagers
- Environnement, lien et site
- Espaces collectifs
- Art
- Culture

- Riverains
- Architecture
- Paysage
- Autres

QUESTIONS PERCEPTION

1. Peuvent-ils évoquer leurs souvenirs de promenades ou de marche sur le campus ?
2. Quelle est leur saison préférée ? et pourquoi ?
3. Ont-ils un lieu de réunion extérieur ou en dehors de leur lieu de travail ?
4. Comment est leur lieu de travail par rapport au campus pris dans sa totalité ? Facile d'accès, protégé, tranquille, loin des autres ?
5. Y a-t-il des contacts entre les départements et comment se font-ils ?
6. Quels sont les qualités et les défauts du campus en terme d'usage et d'image ?
7. Le campus est-il un lieu à part ? ou le pensent-ils dans le tissu de l'agglomération ?
8. Le campus a-t-il changé ?
9. Connaissent-ils tout le campus ?
10. Y a-t-il des endroits où ils n'ont pas envie d'aller ?
11. Viennent-ils en voiture ? Leur arrive-t-il de venir par les transports en commun ? Quelle est alors leur impression lorsqu'ils arrivent ?

Michel Parreau, ancien doyen de la Faculté des sciences et Président de l'USTL

1. Ce n'était pas désagréable sur le campus, M. Tillieux faisait toujours une promenade le matin.
2. On n'aimait pas trop l'hiver. Le campus était très agréable au printemps.
3. Les amphi. de mathématiques, comme c'était la période 68 tout le monde se réunissait chez eux. On a donc pris l'habitude de faire des assemblées générales et autres analogues là-bas. On en a peut-être fait dans les amphi. de sciences naturelles. Mais ce qui servait de lieu de réunion étaient les amphi. de mathématiques pour les grandes. Les petites c'était les salles de travaux.
4. Il était assez proche des autres bâtiments, j'étais également plus mobile qu'à l'heure actuelle. Le seul problème qui se posait était les parkings, car il y en avait beaucoup moins que maintenant.
5. Ils ont beaucoup diminué avec le déménagement de la Faculté sur le campus. A l'époque actuelle, j'ai l'impression que les gens ne se fréquentent pas. On a été victime si j'ose dire de l'extension de la Faculté (passage de l'artisanal à l'industriel) qui du coup change la nature des



rapports. Il y a même un collègue qui m'a dit récemment : "Avant je fréquentais mon bâtiment, maintenant, je fréquente mon étage".

6. Il n'est pas très costaud, c'est des bâtiments un peu pauvres. Mais ils avaient le mérite d'exister et étaient assez pratiques. J'ai tenu (contre l'avis des collègues) que tous les amphithéâtres soient éclairés (lumière du jour) et non enterrés comme dans les autres facultés. On se préoccupait vraiment du confort des étudiants (conditions d'études et de travail). En termes, d'image, on trouvait cela un peu austère pour être poli.
7. Il n'est pas vraiment imbriqué dans l'agglomération, quoique le métro l'ait beaucoup désenclavé. Par rapport, à votre réflexion, je me rappelle que nous avons organisé des colloques, etc. durant lesquels des collègues d'autres universités sont venus et alors, ils nous ont fait un éloge très vif du campus, en particulier de sa verdure, et enfin, le fait que le métro desservait le campus, cela leur apparaissait comme quelque chose de magnifique. On était bien surpris, car ils avaient une opinion du campus bien meilleure que la nôtre.
8. Il a changé en bien et en mal. Le campus du début était très très à l'extérieur de tout, très replié sur lui-même. Je ne parle même pas des débuts très laborieux qu'il y a eu. Aujourd'hui ce n'est plus le cas, ça c'est le métro, l'effet du métro a été énorme. Il faut dire que vous êtes en ville en un quart d'heure. C'est quand même quelque chose qui change. Les gens ne sont plus prisonniers de leur truc. Maintenant, mais c'est quelque chose de subjectif : l'hétérogénéité des constructions me choque un peu.
9. Je connais tous les bâtiments de mon époque. J'ai fait des tournées. J'avais pris l'habitude quand j'ai été doyen de débarquer chez les gens pour voir leur besoin. Car, c'est très curieux du côté des administratifs, ils écrivaient. Je me souviens une fois un type de la scolarité m'avait dit : "J'ai écrit aux mathématiciens trois fois, ils ne m'ont pas répondu." Je lui avait répondu: "Vous voyez, les maths c'est là. Vous y êtes en trois minutes." Je n'ai pas trop fréquenté les nouveaux bâtiments.
10. Non pourquoi ? Les bâtiments n'étaient pas dégradés à l'époque.
11. En voiture. Il m'est arrivé de venir en métro. Je le connais trop pour avoir des impressions. j'y pense pas. J'arrive par le Nord. C'est moi qui ai obtenu la signalétique sur l'autoroute. Car Ralite voulait qu'on arrive par le Sud... Donc, de ce côté-là, il n'y a pas beaucoup de choses de changé. C'est quelque chose que je connais. En revanche, quelque chose que je n'aime pas du tout, c'est le bâtiment des 1er cycles. C'est absolument hideux, c'est très urbain, si j'ose dire. Il est probable que je n'aime pas tout ce qui c'est fait après moi ! (humour).

Jean-Jacques de Alzua, architecte à l'EPALE, Villeneuve d'Ascq

1. C'est aussi imperméable que les cités dans les houillères. Problème de frontière et de financement pour des entités différentes et les entre-deux. Exemple de poste de financement uniquement pour l'université et non pour le Triolo, etc.

2. En voiture, c'est jouable, mais à pied, cela ne l'est plus. Cela continue à être une entité extra-territoriale.

Jacques Pattein, Directeur Service logistique de l'USTL

1. La perception que j'en ai est que le patrimoine au niveau de son enveloppe extérieure a vieilli, les grands parking qui ont un aspect de désolation faute d'occupation, d'utilisation (alors que les parkings de l'espace central sont sur exploités). Par contre, j'ai des souvenirs, cela évolue, et cela évolue avec satisfaction.
2. J'aime bien le printemps parce que la nature repart, le personnel quitte la maintenance du matériel pour repartir sur de l'élagage, des plantations, de la tonte, puis il y a de la vie. Il y a encore de l'étudiant. L'été c'est plus difficile, il y a de la vie, mais il n'y a plus d'étudiants.
3. Oui. et généralement, j'y vais à pieds car cela me permet de voir beaucoup de choses, parfois des points de détails qui agacent, des tags, de la descente d'eau pluviale qui n'est pas raccordée, des dégradations, de la non citoyenneté etc.
4. Il est à la fois bien et pas bien. Il est à la fois bien parce que les services sont très proches de l'administration centrale et de la Présidence et du secrétariat général. Mais il est parfois handicapant parce qu'il est extrêmement éloigné des ateliers des espaces verts. on aimerait bien avoir un centre technique comme on peut trouver un centre technique municipal. Le fait d'être dans l'anneau central, on peut quand même voir les problèmes de stationnement, les problèmes d'incivilité, les difficultés de livraison.
5. Les qualités, je reviens à la notion d'être un élément de quartier de ville. Je crois que c'est un avantage d'avoir la proximité de la ville, la proximité des axes autoroutiers. C'est un élément fort. Il a un défaut, c'est qu'il n'est pas fait pour le tout voiture. Donc aujourd'hui, il y a cette pollution de la voiture qui le dénature.
6. C'est un quartier. Avec technopôle, c'est un pôle scientifique qui est rattaché à la ville. De part les circonstances de l'aménagement du territoire, c'est un espace de liaison entre le quartier du Triolo et le nouveau technopôle et les futurs logements.
7. Oui. Il est entretenu. Je n'irai pas plus loin.
8. Je pense que oui.
9. Oui, sur des zones qui ne débouchent sur rien. Mais qui par les circonstances de l'aménagement vont à terme déboucher. Cela devrait être à mes yeux des zones de recomposition. Ex: parking du Cosec (mais qui à terme devrait s'ouvrir sur la Haute Borne avec liaison piétonne entre technopôle et Langeval, l'autre parking). Il y a des zones qui sont un peu tristes, du côté B4 qui est en train d'être reconstruit et des zones qui semblent ne pas être complètement terminées aujourd'hui, du côté de la résidence Léonard de Vinci, vers la Haute Borne.
10. J'ai toujours eu une bonne impression parce que quand je suis arrivé il y a treize ans, il fallait un minimum de confiance en soi pour participer à une évolution. Aujourd'hui, et



sans prétention aucune, j'estime que le travail accompli par les uns et les autres, fait que c'est quand même un beau campus. Même s'il y a toujours à faire. Je ne suis pas mécontent de l'espace général.

11. Le campus a-t-il un horizon ?
12. C'est une question bien difficile. C'est pour moi un espace ouvert et un but agréable de visite et de promenades durant les périodes de week-end...
13. On est à l'intérieur d'un espace universitaire, ça c'est sûr. C'est un lieu de savoir et un lieu de recherche. Oui, pour quelqu'un dont ce n'est pas l'objectif de vie ni de travail, oui lorsqu'on rentre dans ce qui s'appelle le domaine universitaire, on est frappé par les panneaux. On est sur un domaine universitaire. Il n'est pas sûr que des gens extérieurs osent y pénétrer. Il n'y a que ceux qui connaissent la facilité de traverser la ville par le campus qui utilisent les voies publiques.

M. LEROY, service immobilier, Rectorat de l'Académie de Lille

1. Souvenirs des bâtiments d'urgence. On ne restait pas là-bas. On revenait en ville rapidement. Cela ressemblait à des translocaux. Au niveau du paysage, derrière, c'était les constructions qui commençaient. Je me rappelle de voir la bibliothèque au loin. De l'autre côté, la route d'Helemmes sans rien. Il n'y avait aucune construction. Il y avait un bus archi-bondé qui nous ramenait sur Lille. et un resto "le Barrois" qui ressemblait à un hangar. Au niveau des espaces publics, il n'y avait rien. On se retrouvait plutôt dans les cafés d'Helemmes ou Lezennes. Il n'y avait pas une convivialité énorme, mais c'était le début. C'était l'époque où les gens pensaient que les étudiants ne devaient plus être en ville.
2. Je dirais à l'époque, c'était le printemps, car en été on n'y était pas. La chance du campus c'est ses espaces verts. Lucien Auger, ingénieur du campus (avant le service logistique) qui s'est chargé de boiser le campus, création de mini parcs et de la gestion des bâtiments.
3. Usager je ne le suis plus. Le métro a apporté énormément pour les usagers du campus. Si j'y vais, j'y vais en métro. Le bus c'était long. Maintenant en termes d'image, je dirais que c'est un campus où on se retrouve facilement parce qu'il y a un centre, une bibliothèque qui pour moi est une belle image. Et de là, on peut aller un peu partout et c'est simple. En plus, je pense qu'aujourd'hui on y vit bien. Je vois du monde, des gens qui s'y arrêtent, qui discutent, il y a des choses... Je le trouve plus sympa que celui de Lille3.
4. Lorsque j'étais étudiant, c'était un lieu à part. On était forcé d'aller là-bas. C'était un peu un désert. Maintenant, je pense qu'il est complètement intégré à la ville de Villeneuve d'Ascq. Il y a des choses sur le côté qui ne sont pas forcément universitaires (MACC, hôtel, etc.). Puis des bâtiments industriels sur le côté et une très bonne desserte par l'autoroute.
5. Ah oui, il a changé. Il a changé parce que, au départ... j'ai encore les images des plans masse de Lemaesquier. C'était quand même quelque chose de très rigide. A part, la bibliothèque, cela faisait quand même campus scientifique. Alors évidemment tout cela, ça



c'est un peu arrondi, pour apporter une autre image. Je pense que les architectes de départ, ne souhaitaient pas ce qu'il est maintenant.

6. Il y a des endroits où je ne suis pas allé.
7. Ah, pas du tout. Je trouve, lorsque je vais sur le campus surtout au service logistique ou sur les chantiers. Non, je n'ai pas d'endroits où je n'aime pas aller. Mais je n'y vais pas souvent.
8. Je viens en métro. Maintenant comme je m'arrête à la cité scientifique, j'ai la belle image du restaurant Barrois, que je trouve sympa et la bibliothèque à côté. En plus, c'est très verdoyant. J'ai une bonne impression quand j'arrive.

Christian Vanhecke, Directeur service culture et international CROUS, Lille

1. Oui, car j'étais étudiant à l'USTL, rentrée 73-74. A l'époque pour des questions de place, la rentrée se faisait à la cité scientifique pour les étudiants en droit. C'était des bâtiments dit "d'urgence", deux grands amphis qui ont été rasés depuis vers le Sully. Après les autres années se faisaient à Lille. J'ai donc vécu un an sur le campus. J'appréciais le campus parce que j'aime bien la nature. Il y avait plus de verdure qu'aujourd'hui car moins de bâtiments. C'était très aéré. Beaucoup d'étendues de pelouses, d'arbres qui avaient été plantés. Très agréable. Bien entendu c'était un peu loin de tout...mais comme j'aime bien la nature...Il y avait ce côté campagne que j'aimais bien.
2. Le printemps parce que c'est la renaissance de la nature et comme il y avait beaucoup d'arbres et de végétations, c'était le moment le plus sympathique.
3. J'ai toujours trouvé que c'était pas mal un campus. Je trouve qu'un campus cela à un côté un peu bucolique. On a un peu d'air. L'inconvénient c'est qu'on est un peu à côté de la ville, mais je ne suis pas certain qu'en mettant des universités au cœur d'une ville, il y ait des liens extraordinaires qui se nouent avec les habitants. Je ne suis pas persuadé car on est dans des mondes parallèles et les passerelles entre les deux ne sont pas évidentes...Les qualités, c'est d'avoir un certain espace. Les défauts, ceux qui sont inhérents aux constructions qu'on est amené à faire et qui ne durent pas très longtemps. On fait souvent des bâtiments qui vieillissent mal et qui sur le long terme sont plus coûteux que si on avait investi. Les anciens bâtiments restent, alors que les premiers bâtiments du campus vieillissent mal. Mais conscience du problème économique qui prime.
4. En termes d'usage, le métro a beaucoup apporté à la cité scientifique et au confort des étudiants. Les défauts : le manque de services de base sur le campus. Car 4000 habitants ce n'est pas rien...
5. Pour être honnête, je le pense toujours comme un lieu à part. Comme un lieu identifié cité scientifique. Je ne sais pas pourquoi...peut-être que je me trompe, mais bon, d'un côté il y a l'autoroute et la ville s'arrête. C'est un peu le problème de Villeneuve d'Ascq qui est très morcelée par des axes de circulations qui coupent un peu tout. Il y a l'autoroute qui coupe Villeneuve d'Ascq en deux. Puis un tissu de voies importantes qui cassent un peu la ville et qui ne permettent pas de faire une ville, mais des coins de ville.



Car, si on veut trouver un centre, comme on a l'habitude d'en voir, c'est plus en allant dans les villages de Fiers ou d'Annappes qui constituent Villeneuve d'Ascq. Dans tous les cas, c'est difficile de faire une ville à partir d'une réunion de différents centres, ce qui explique le morcellement de Villeneuve d'Ascq. De fait, la cité scientifique, elle obéit à la même règle.

6. Oui. Il a changé: il est plus accessible, moins vert du fait des constructions. Il y a plus de voitures que quand j'y étais.
7. Je connais pas mal de lieux du campus. Je ne sais pas si je suis allé partout... Je connais pas mal de coins même si aujourd'hui la densité de bâtiments fait que j'ai plus de mal à me repérer. Je n'ai pas l'impression pour les personnes que ce soit facile de s'y repérer. Il y a vraiment un problème de signalétique. Même si on comprend la structure de base qui est un rond. Car avant, c'était plus facile, il y avait le rond et au milieu de celui-ci tous les bâtiments de cours et hors du cercle, les résidences, les restaurants, les installations sportives. C'était assez facile.
8. Non
9. En voiture. J'ai pas d'impression particulière.

Alain Moises, Vice-Président chargé du Patrimoine USTL de 1992-1998

1. Oui, tout le temps, mais pas le type de promenade que vous imaginez du rêveur solitaire. Des promenades techniques. J'étais très sensible au regard que les autres posaient sur le campus. Mon point d'observation classique, c'était le métro. Les premières fois que je prenais le métro, j'étais honteux : j'ai refait la façade du M1 pour empêcher les affiches.
2. L'hiver, c'est la plus ennuyeuse. A part cela, c'est bien. L'été l'espace appartient aux gens de Villeneuve d'Ascq.
3. J'ai travaillé dans des translocaux. Je suis rentré dans un vrai bureau quand le A3 a été terminé. Le bâtiment logistique était construit avant que je n'ai un bureau là-bas
4. J'admire les gens qui l'on réalisé au départ, en particulier le groupe du recteur Debeyre sur le positionnement de ce campus, l'aménagement de la voirie extérieure. C'est l'un des plus beaux... c'est parce qu'on a su le garder vert. cela ressemble au campus belge, vert.
5. Comme une entité à part dans le contexte politique Nord. Parce qu'il faut être puissant pour lutter. Les politiques du Nord ne se préoccupent pas des universités. Lorsqu'un diplôme est enlevé par le Ministère, les politiques n'en discutent pas au niveau local. Ils l'ont compris pour la Catho.
6. Il changera tout le temps. Oui il a changé, mais profondément il reste structuré autour des mêmes axes.
7. Absolument, c'est indispensable.
8. Non.
9. En métro. Il est toujours aussi propre et en bon état.



Bernard Maitte, professeur et chercheur, USTL

1. Image, je ne suis pas très qualifié pour y répondre. J'y vis. C'est une fois une image qui est à la fois intérieure et extérieure. C'est-à-dire que l'image c'est quelque chose qui est montrée à l'extérieur. On est très très mal placé quand on est placé à l'intérieur pour définir l'image. L'image ne correspond jamais à ce qui se passe en réalité. On voyait d'ailleurs quelquefois des retours d'image qui ne correspondaient pas trop à ce qu'on vivait. Il faudrait plutôt me faire réagir sur des faits rapportés d'image...
2. En termes d'usage, même avec le développement des transports (val, bus), même avec les plantes. L'usage c'est Métro-boulot-dodo. C'est un usage exclusivement orienté vers les études et la vie matérielle (repas, sport et dormir). Il n'y a rien d'organisé ou peu...Même l'usage universitaire n'est pas respecté (horaire de la bibliothèque par exemple)
3. Je le connaissais avant. Maintenant quand les gens me demandent des renseignements, je ne sais plus exactement où sont situés les bâtiments. C'est-à-dire que je sais situer les grands quartiers de l'université, mais pas un bâtiment seul dans le détail. Car il n'y a plus de logique actuellement.

Philippe Legros, architecte à l'ÉPALE, Villeneuve d'Ascq

1. oui, très anciens, personnels. A la fois, lorsque j'ai fait mes études en 76 mais avant bien évidemment en 65. Cueillette de champignons. C'était le samedi ou le dimanche, il n'y avait pas grand monde. On avait l'impression d'un vaste domaine déglingué, mal traité à ma disposition. C'était pas enthousiasmant.
2. L'automne, je pense, à cause des copras chevelus, des mousserons et des agarics. Mais il n'y avait pas un arbre.
3. Les qualités ? Je pense que c'est un loupé sanglant. Je ne vois pas beaucoup de qualités. C'est vraiment un loupé, c'est du gâchis. On a investi des sommes d'argent énorme pour construire quelque chose qui est définitivement irrattrapable. Il y a un certain nombre de bâtiments qui tiennent mieux la route que d'autres. Le bâti s'est amélioré. De temps en temps on trouve des arbres sympathiques.
4. Fabriquer de toutes pièces quelque chose qui prenne du caractère sans qu'il y ait la moindre accroche, c'est très difficile. Mais on peut voir les bâtiments universitaires Khane pour ce qui est d'une qualité.
5. Non, je ne connais pas tout le campus. Parce qu'il y a des endroits qu'ils ont construits que je ne connais pas. Mais, ayant participé à un certain nombre de concours, j'ai étudié l'environnement de la cité scientifique.
6. Y a-t'il un horizon sur le campus ?
7. Cela veut dire que je peux voir l'horizon ou bien qu'il a une perspective ? Je ne sais pas. Enfin, il n'y a pas beaucoup d'horizon...Si, au début il y en avait. De n'importe quel point, on voyait à des kilomètres. Maintenant c'est beaucoup moins vrai. En plus, comme il est constitué d'une pagaille de bâtiments, plus démonstratifs les uns que les autres, on ne peut plus trop parler d'horizon. Il y a eu un horizon au début : des champs à perte de vue.



4 Annexe : bibliographie

Ouvrages

A

Abram Joseph L'architecture moderne en France : du chaos à la croissance 1940-1966. Dir. G. Monnier.

Tome 2. Editions A. et J. Picard . 1999

Adorno Theodor W. Autour de la théorie esthétique, paralipomena, introduction première trad. M. Jimenez et E. Kaufholz, Klincksieck, 1976

Minima moralia, réflexions sur la vie mutilée trad. E. Kaufholz et J-R Ladmiral, Payot, 1991

Théorie esthétique trad. M. Jimenez, Klincksieck, 1989

Agamben Giorgio Enfance et histoire, dépérissement de l'expérience et origine de l'histoire trad. Y. Hersant, Payot, 1989

Homo sacer, le pouvoir souverain et la vie nue trad. M. Raiola, Seuil, 1997

Alexander Christopher A Pattern language : towns, buildings, construction Oxford University Press, New York, 1977

Arendt Hannah Les origines du totalitarisme, (vol I) Sur l'antisémitisme, trad. M. Pouteau, Calmann-Lévy, 1998

(vol II) L'Impérialisme, trad. M. Leiris, Fayard, 1997

(vol III) Le Système totalitaire, trad. J-L Bourget, R Davreu et P Lévy, du Seuil, 1995

Condition de l'homme moderne, trad. G. Fradier, Calmann-Lévy, 1983

Crise de la culture, trad. sous la direction de P. Lévy, Gallimard, 1972

La vie de l'esprit, volume I La Pensée, volume II, le Vouloir, trad. L. Lotringer, Presses Universitaires de France, collection Philosophie d'aujourd'hui, 1996 et 1993

Argan Giulio Carlo Projet et destin, Art, Architecture, Urbanisme, de la Passion, 1993

L'histoire de l'art et la ville, de la Passion, 1995

Augé Marc Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la modernité. Seuil, 1992

B

Bachelard Gaston La poétique de l'espace, PUF, 1989

Baudelle, Guy Villeneuve d'Ascq, Ville Nouvelle : un exemple d'urbanisme concerté. Editions du Moniteur. Paris 1984



Bender Thomas, *The University and the City : From medieval Origins to the present*, New York, Oxford University Press, 1988

Benevolo, L. *Histoire de l'architecture moderne : les conflits et l'après-guerre. Tome 3. traduction française* Bordas. Éditions Dunod. Paris, 1999

Berque Augustin, *Du geste à la cité. Formes urbaines et lien social au Japon*, Gallimard, 1993

Berthoz Alain *Le sens du mouvement*, éd. Odile Jacob, 1997

Burckhardt Lucius *Le design au-delà du visible*, Centre Georges Pompidou, (CCI), 1991

Burdese, Anne-Marie *L'étudiant, le quartier populaire : les illusions de la mixité, l'exemple de la métropole lilloise*, Éditions l'Harmattan. Paris, 2002

C

Calais, Patrick *Approche des problèmes d'imaginabilité et de lisibilité de la Ville Nouvelle de Lille-Est*. EPALE, 1977

Cauquelin Anne *L'Invention du paysage*, Plon, 1989

Certeau Michel *de L'Invention du quotidien; Arts de faire*, Gallimard, 1990

Charre Alain *Art et urbanisme*, PUF, coll. Que sais-je ?

Choay Françoise *L'Urbanisme, utopies et réalités, une anthologie*, Seuil, 1965

Clément Gilles *Le jardin en mouvement* Pandora, 1991

Crary Jonathan *L'art de l'observateur, vision et modernité au XIX^e siècle*, trad. Frédéric Maurin, Jacqueline. Chambon, Nîmes, 1994

D

Damasio Antonio R. *L'erreur de Descartes*, éd. Odile Jacob, coll. Poches, 2001

Damisch Hubert *L'Origine de la perspective*, Flammarion, 1987

Dastur Françoise *Chair et langage, essais sur Merleau-Ponty*, éd encre marine, 2001

Deleuze et Guattari *Mille plateaux, capitalisme et schizophrénie*, de Minuit, 1980.

Dober Richard, *Campus Planning*, Wiley publisher New York, 1963

Dolto Françoise. *L'image inconsciente du corps*, éd Points essais, 1992

F

Fachard, Sabine *Huit places publiques en villes nouvelles : des artistes dans l'aménagement urbain*. Secrétariat général des villes nouvelles. Paris, 1978

G

Gibson James J. The ecological approach to visual perception, Lawrence Erlbaum Associates, publishers, Hillsdale, New Jersey, 1986

Grout, Catherine Le tramway de Strasbourg, éd. du Regard, Paris, 1995

Pour une réalité publique de l'art, éd. L'Harmattan, Paris, 2000

L'émotion du paysage. Ouverture et dévastation éd. La Lettre volée, Bruxelles, 2004

H

Habermas, Jürgen. 1978 L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise. Payot, collection « critique de la politique ». Paris, 1992

Hall Edward La dimension cachée Ed du Seuil 1971

Hannerz Ulf Explorer la ville, trad. I. Joseph, de Minuit, 1983

Hodde, Rainier L'université et la ville, le PAN Université : lecture d'un concours d'idées (avec Marc Bédarida, Denis Lenglard et Laurence Schlumberger-Guedj). Paris, 1994

Howard Adams, The Museum of Modern Art, New York, 1994

I

Irwin Robert Double Diamond, trad. B. Hoepffner, Skira et musée d'art contemporain de Lyon, 1999

K

Kahn Louis I. Silence et lumière, éditions du Linteau, trad. Mathilde Bellaigue et Christian Devillers, 1996

Karatani Kôjin Architecture as metaphore, language, number, money, trad. S. Kohso MIT Press, 1995

Koyré Alexandre Du monde clos à 'univers infini, trad. R. Tarr, Gallimard, 1973

Krauss Rosalind "Sculpture in the expanded field", revue October n° 18, New York, 1981, trad J-P Criqui, éd. Macula, 1993

L

Lemoine, Bertrand La cité internationale universitaire de Paris. Éditions Hervas, 1990

Lucan Jacques Architecture en France 1940-2000 Histoire et théories. Éditions du Moniteur. Paris, 2001

Lefebvre, Henri Le droit à la ville suivi d'Espace et politique. Éditions Anthropos, 1972

Le Goff Jacques, Les intellectuels au Moyen-Âge, Paris, éd. Point Seuil, 1985



M

Maldiney Henri L'art, l'éclair de l'être, Comp'act, Seyssel- sur-Rhône, 1993

Merleau-Ponty Maurice La Nature, notes et cours du Collège de France, Seuil, 1995

L'Oeil et l'Esprit, Gallimard 1964

Phénoménologie de la perception, Gallimard, Paris, 1945

La prose du monde, Gallimard, coll. Tel, 1997

Le Visible et l'Invisible, éd. établie et présentée par Cl. Lefort, Gallimard, 1964

Signes. Collection Folio Essais. Paris. 2003

Merlin, Pierre Bibliographie sur les villes nouvelles françaises et étrangères. Presses universitaires de Vincennes. Collection Espaces. Saint-Denis, 1989

Merlin, Pierre L'urbanisme universitaire à l'étranger et en France. Presses de l'Ecole Nationale des Ponts et Chaussées, Paris, 1995

Merlin Pierre et Choay Françoise Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement, PUF quadrigé/Manuel,

2005

Mertens, André Louvain la Neuve, une aventure urbanistique. Éditions de l'Harmattan, 2002

P

Panofsky Erwin. La perspective comme forme symbolique, Minuit, 1975

Perelman Marc. Construction du corps, fabrique de l'architecture, figures, histoire, spectacle, de la Passion, 1994

Perez-Gomez Alberto. L'architecture et la crise de la science moderne, trad. J-P Chupin, Mardaga, coll. Architecture + Recherches, 1983

Proust Marcel À la Recherche du temps perdu, éd. Gallimard, Paris

R

Richir Marc Du sublime en politique, éd. Payot, 1991

Rouquet Odile La tête aux pieds, éditions Recherche en mouvement, Pantin, 1991

Ruby Christian, L'art public, un art de vivre la ville, éd La Lettre Volée, Bruxelles, 2001

Devenir contemporain ? La couleur du temps au prisme de l'art, éditions le Félin, Paris, 2007

L'âge du public et du spectateur. Essai sur les dispositions esthétiques et politiques du public moderne, éd. La Lettre Volée, Bruxelles, 2007

S

Sacks Oliver. L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau, éd du Seuil, 1992

Sennet Richard. La Ville à vue d'œil, trad. D. Dill, Plon, 1990

Les tyrannies de l'intimité, trad. A. Berman et R. Folkman, Seuil, 1979

La chair et la pierre, le corps et la ville dans la civilisation occidentale, trad. par Zoé Andreyev, révision et adaptation par Agnès Paty, Les Éditions de la Passion, Paris, 2001

Simmel Georg. La Tragédie de la culture, trad. S. Cornille et Ph. Ivernel, Rivages, 1988

Straus Erwin. Du sens des sens, trad. G. Thines et J-P Le-grand, Jérôme Millon, Grenoble, 1989

Strom, Marianne L'art public. Paris, 1980

T

Tiberghien Gilles A. Land art, Carré, Paris, 1993

Turner Tom City as landscape, éd. Chapman & Hall, London, 1996

Turner Paul, Campus : An American Planning Tradition, MIT Press, Cambridge, 1984

V

Valéry Paul

Cahiers, Gallimard.

Eupalinos ou l'architecte, Gallimard, 1945.

W

Weschler Lawrence Seeing is forgetting the name of the thing one sees, University California Press, 1982

Wodiczko Krzysztof Art public, art critique, textes, propos et documents, école nationale supérieure des beaux-arts, Paris, 1995

Ouvrages collectifs

A

L'actualité de l'Art public Monnier, Gérard (sous la direction de) Éd. Parenthèses 1985

l'architecture de la reconstruction en France, 1945-1953 Kopp, A., Boucher, F. & Ponty, Éd. du Moniteur. Paris, 1982

L'architecture en France : du chaos à la croissance, 1940-1966 Monnier, Gérard (sous la direction de) Tome 2. Picard, Paris, 1999

Architecture, urbanisme et service public. La maîtrise d'oeuvre urbaine. Cergy-Pontoise. Colloque AUSP. Paris. Palais du Luxembourg. 27 janvier 1982

Architecture, espace du temps ? colloque de 1987, école d'architecture de Clermont-Ferrand

Architecture et Formes urbaines en villes nouvelles : enquête bibliographique sur les sources écrites. Bruant, Catherine (sous la direction de), et Balin Catherine LADRHAUS. École d'Architecture de Versailles, 2003.

Art et espace publics sous la direction d'A. Charre, Maison du Rhône, 1992

Art & ville bilan des rencontres, sous la direction de Y. Nacher, IFA, 1995

L'art public. Colloque. Atelier du mur. (Bechy, Lavigne, Monnier, etc.), CDAC. Mars. Belfort, 1982

B

Bibliographie rétrospective et partiellement commentée sur les villes nouvelles françaises et étrangères 1989 Presses universitaires de Vincennes

C

Chaos, harmonie, existence, l'architecture et la cité école d'architecture de Clermont-Ferrand, 1992

Cinq propositions pour une théorie du paysage sous la dir. d'A. Berque, Champ Vallon, 1994

Branding the campus, art, architecture, design, politics of identity, Christian Philipp Müller, B. von Bismarck, D. Stoller, A. Wege et U. Wuggening (dir.) éd. Richter, Düsseldorf, 2001

Culture et université : le partenariat entre institutions culturelles et universités. Les Presses du Réel, 1997

Composer le paysage. Constructions et crises de l'espace (1789-1992) sous la dir. d'O. Marcel, Champ Vallon, 1989

E

Ecovention, current art to transform Ecologies sous la dir. de Sue Spaid, édité à l'occasion de l'exposition éponyme au Contemporary Arts Center, Cincinnati, en 2002, accessible sur le site internet du greenmuseum.

H

Histoire de la Faculté des sciences 1854-1970 : Contributions Collectif. USTL. Lille, 1996.

Histoire des jardins sous la dir. de M. Mosser et de G. Teyssot, Flammarion, 1991



- Huit villes nouvelles en quête d'elles-mêmes Tilliette, Bruno (dir.) éd. Autrement, 1987.
- Husserl, sous la dir. d'E. Escoubas et de M. Richir, Jérôme Millon, Grenoble, 1989
- If you lived here, the City in Art, Theory and Social Activism edited by Brian Wallis, Bay Press, Seattle, 1991

L

- L'art renouvelle la ville sous la dir. de M. Faux, Musée National des Monuments Français, 1995
- La fabrication de l'architecture centre national d'art contemporain de Grenoble, 1993
- La qualité de la ville, urbanité française, urbanité nipponne présenté par A. Berque, éd. Maison Franco-japonaise, Tokyo, 1987
- La théorie du paysage en France (1974-1994) sous la dir. d'A. Roger, Champ Vallon, 1995
- Le jardin, art et lieu de mémoire sous la dir. de M. Mosser et de Ph. Nys, L'Imprimeur, et le Centre d'art de Vassivière en Limousin, 1995
- Le paysage et ses grilles sous la dir. de F. Chenet, L'Harmattan, coll. Esthétiques, 1996
- Le sens du lieu, sous la dir. de M. Mangematin, Ph. Nys et Ch. Younès, Ousia, Bruxelles, 1996
- Les constructions scolaires et universitaires Duhamel S. et Segaud P., éditions Berger-Levrault, Paris, 1969
- Les sens du mouvement, sous la dir. Sylvain Allemand, François Ascher et Jacques Lévy, éd Belin, 2004
- Logique du lieu et oeuvre humaine sous la dir. d'A. Berque et de Ph. Nys, Ousia, Bruxelles, 1997
- L'espace public en villes nouvelles : évolution de la notion d'espace public et réalisation d'espaces publics à Vitrolles, Rives de l'Etang-de-Berre, Rautenberg Michel (dir.), Bordreuil, Jean-Samuel, Herta, Arlette, Lefebvre Bénédicte, Sadokh Corinne CLERSE/IFRESI. Juin 2004
- L'université et la ville, Laurencin, Magali et Pouyet, Bernard (sous la direction de) Colloque des 31 mai et 1er Juin 1990, Plan urbain. Février. Grenoble, 1991
- Modern landscape architecture : a critical review sous la dir. de M. Treib, MIT Press, 1993.
- Mort du paysage ? sous la dir. de F. Dagognet, Champ Val-lon, 1989

N

- New landscapes, new Territories MACBA, Barcelone, 1997

P

- Penser la ville choix de textes philosophiques, dir. P. Ansay et R. Schoonbrodt, AAM, Bruxelles, 1989
- Politique et pensée, colloque Hannah Arendt, éd. Payot, 1996
- Prendre place sous la dir. d'I. Joseph, éditions Recherches, Plan Urbain, 1995



R

Re-discovering the landscape : a crucial urban actuality, sous la dir. de C. Grout, TN Probe, Tokyo, 1998.

U

Universités et Villes Dubet François, Filâtre Daniel, Merrien François-Xavier, Sauvage André, Vince Agnès. Editions l'Harmattan, 1994

Utopies modernistes < postformalisme et pureté de la vision, musée d'art contemporain de Montréal, 1996

V

Villeneuve d'Ascq : une ville est née, Pascal et Stievenard, Jean-Michel Percq, Éditions Cana, Paris, 1980

Villes, imaginaires et création artistique sous la dir. de R. Basualdo, Le Merveilleux Urbain, 1995

Etudes, thèses, mémoires, rapports, comptes-rendus

Alzua (JJ.de) Ville nouvelle de Lille-Est, création d'un quartier : le Triolo. Villeneuve d'Ascq. EPALE, 1976

Atelier Ruelle Paysage Plan de référence de la cité scientifique de Villeneuve d'Ascq. Diagnostic et premiers scénarios, Novembre 2000

Atelier Ruelle Paysage Plan de référence de la cité scientifique de Villeneuve d'Ascq, Avril 2001

Bureau d'études et de réalisations urbaines Rapport du groupe développement urbain et cadre de vie ; document de travail, OREAM-Nord, Paris, 1973

Bureau d'études et de réalisations urbaines Rapport du groupe développement urbain et cadre de vie. Document de travail ; Annexes. OREAM-Nord, Paris, 1973

Bureau d'études et de réalisations urbaines Rapport du Groupe Métropole ; Document de travail, OREAM-Nord. Paris, 1973

Circonscription d'action régionale du Nord Pour une politique d'aménagement régional, OREAM, 1969

Compte-rendu du séminaire Patrimoine des Universités USTL, Lille, 2004



Delbaere, Denis Table rase et paysage : projet d'urbanisme et contextualité spatiale dans le Plan Voisin de Le Corbusier et la cité Concorde de Le Maresquier Mémoire de Thèse, EHESS Paris, 2004

Delbar, Georges Ville nouvelle de Lille-Est Thèse, UFR de Géographie, Université de Lille 1, 1977

EPALE 1% à Villeneuve d'Ascq ou l'Art dans la ville, 1978

Hérat Arlette "L'espace public en villes nouvelles », rapport de synthèse avril 2005 pour le Programme interministériel d'Histoire et d'Évaluation des Villes Nouvelles françaises

Fourrier, Arnaud. L'art dans l'espace public dans l'aménagement culturel du territoire. L'art contemporain à l'épreuve de l'espace public et de l'art public : histoire, enjeux et modalité d'action. Mémoire de DESS, UFR droits, sciences politiques, Université de Bourgogne, 2001.

Labit Laurent L'université et la ville dans la région Nord-Pas-de-Calais. Thèse. UFR de Géographie, Université de Lille 1, 1985

Lille Métropole Communauté urbaine. 2000. Exploitations de l'enquête ménages déplacements 1998 N°5 : les déplacements générés par le site de la cité scientifique à Villeneuve d'Ascq

Lipsky Florence, Colloque U3M, Acte de Colloque du 3-4 décembre 99, ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche. 1998

Lipsky Florence "Les relations ville -Université" sur les campus américains » Rapport de DEA, Université de Paris VIII-EA Paris-Belleville. 1992

Merlin Pierre L'urbanisme universitaire aux Etats-Unis, rapport de recherche Laboratoire TMU pour le ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche, septembre 1993 Présentation et essai d'explication de certains aspects de l'évolution économique et sociale de la Région Nord-Pas-de-Calais Lecaillon, Nistri, Pinchemel Etude, Société, 1961

OREAM-Nord. 1967. Réflexions générales et hypothèses de base pour l'étude d'un schéma de structure de l'aire métropolitaine du Nord.

OREAM-Nord. 1968. Aménager la région Nord ? ; Le Livre Blanc de l'OREAM-Nord.

OREAM-Nord. 1970. Schéma d'étude de l'aménagement de Lille-Est.

OREAM- Nord. 1971. Aménagement d'une région urbaine : le Nord-Pas-de-Calais.

OREAM-Nord. 1975. Aménagement de la Région Nord-Pas-de-calais 1967-1974.

OREAM-Nord. 1976. 5 ans après le schéma d'aménagement de la Région Nord-Pas-de-Calais. Rouquet Odile in "L'intégration des gestes fondamentaux" paru dans les actes du XVI congrès national de la FNAREN, mai 2000 (fédération nationale des associations des rééducateurs de l'Education nationale)



Revue

Alexander Christopher « A city is not a tree » in Architectural Forum, 122 n° 1, April 1965, p 58. et n° 2 May 1965, p 61

Annales de la recherche urbaine. 1994. Universités et territoires. N°62-63, Juin

Architecture d'Aujourd'hui. 1951. Constructions scolaires. n°34

Architecture d'Aujourd'hui. 1976. Université, ville et territoire. N°183, Janvier/Février.

Blanchon, Bernadette. 1999. « Les paysagistes français de 1945 à 1975 : l'ouverture de l'espace urbain » in Annales de la recherche urbaine, N°85. Décembre. pp.21-29

Cahiers de l'IAURP/ IAURIF. 1971. Campus universitaires en France et à l'étranger. Vol. 23. Mai

Carnets (les) du Paysage. 1998. Le paysage comme espace public : hors champs. Actes Sud/ENSP. N°1. Printemps

Construction moderne. 1983. Le métro de Lille. n°35 septembre. p.12-26

Moine, L. 1999. « Les paysagistes français de 1945 à 1975 : l'ouverture des espaces urbains » in Les Annales de la recherche urbaine, n°85, Décembre

Pinchemel (Philippe), Renaudie (Michel). 1971. « Groupe universitaire en France et à l'étranger » in Cahiers de l'IAURP. vol.23. Mai

Revue de géographie de Lyon. 1994. Universités, centralité et pratiques urbaines. vol. 69, n°2

Urbanisme. 1963. Urbanisme et Université, numéro spécial de la revue Urbanisme, n°79

Urbanisme. 1985. Territoires d'universités. n°210

Urbanisme. 2001. Université en ville. n°317 Mars/Avril

Presse

Croix du Nord. 10/01/1960. L'implantation de la cité scientifique à Annappes pose un grave problème humain.

Croix du Nord. 28/08/1960. Nouvelle étape franchie vers la construction de la cité scientifique d'Annappes

Le Monde. 04/12/1966. An II pour le centre universitaire scientifique de Lille-Annappes

Le Monde. 02-03/10/2005. Compétition mondiale acharnée autour de l'enseignement supérieur

Le Monde. 16-17/10/2005. L'enseignement supérieur va toucher 100 millions pour la réhabilitation des bâtiments universitaires

Le Syndicat agricole. 17/05/1960. À propos d'expropriations : le cas d'Ascq-Annappes

Liberté Magazine. 28/05/1972. Un scandale ! : Annappes en péril



- Liberté. 08/01/1974. oeuvres d'art méconnues du campus universitaire
- Liberté. 17/12/1976. L'université des sciences sur le fil du rasoir
- Nord Eclair. 28/03/1959. L'Union agricole de Lille proteste contre les expropriations abusives dans la région d'Ascq et d'Annappes
- Nord Eclair. 05/1960. Le dossier de la cité scientifique d'Annappes
- Nord Eclair. 10/08/1960. Le dossier de la cité scientifique d'Annappes
- Nord Eclair. 20/09/1960. Parce que notre région en a un besoin urgent, la cité scientifique d'Annappes doit être une grande oeuvre collective affirme M. Robert Hirsch Préfet du Nord
- Nord Eclair. 24/09/1960. À propos de la cité scientifique : les agriculteurs menacés d'expropriation ont remis un mémoire à la préfecture
- Nord Eclair. 07/10/1961. Où en est la cité scientifique de Lille ? Nord Eclair, 22/10/1960. À Annappes, les cultivateurs manifestent
- Nord Eclair. 14/10/1961. Premiers travaux de sondage pour la cité scientifique, à Annappes
- Nord Eclair. 24/02/1962. Cité scientifique de Lille Annappes : l'Acquisition des terrains est pratiquement achevée
- Nord Eclair. 10/10/1970. Dimanche, la cité scientifique d'Annappes a reçu la première pierre de la maison culturelle pour les étudiants
- Nord Eclair. 04/07/1973. Le campus d'Annappes devant la Cour des Comptes M. Fontanet défend l'Education Nationale
- Nord Eclair. 16/12/1976. Après l'université aux champs la ville dans l'Université ? Pour humaniser le campus, on envisage d'y bâtir des quartiers
- Nord Eclair. 16/12/1976. L'université devant le choix
- Nord Eclair. 06/01/1977. Nord Nature contre l'urbanisation du campus
- Nord Eclair. 18/01/1977. Ne pas brader le campus
- Nord Eclair. 28/01/1977. Crise à Lille1 : Le président Lombard démissionne
- Nord Eclair. 15/02/1977. M. Michel Migeon est élu président de l'Université de Lille I
- Nord Eclair. 13/10/1989
- Nord Matin. 20/03/1960. Les agriculteurs de la plaine des 4 cantons opposés à l'implantation de la cité scientifique à Annappes
- Nord Matin. 12/05/1960. La cité scientifique de Lille-Annappes : les travaux d'implantation débuteraient en Janvier
- Nord Matin. 01/12/1966. Séance solennelle à la cité scientifique d'Annappes : Nous avons dû livrer bataille pour construire ce complexe universitaire déclare le recteur Debeyre
- 20 minutes. Edition lilloise. 04/10/2005. Bonduelle a un plan pour la métropole
- Voix du Nord. 13/05/1960. La cité scientifique et l'Institut des sciences appliquées seront construits sur un ensemble de terrains à Ascq et Annappes



Voix du Nord. 14/10/1964. M. Guy Debeyre, recteur d'Académie, fait le point des constructions universitaires.

Voix du Nord. 03/12/1964. Chauffage insuffisant et pourtant Annappes provisoire reste le point chaud du monde étudiant lillois

Voix du Nord. Situation financière critique à l'université des sciences et technique de Lille : le nouveau budget ne fera qu'accroître le déficit

Voix du Nord. 11 -12 /04/1993. Un hôtel sur le campus

Voix du Nord. 10/10/2000. Les grands enjeux de la restructuration du campus à Villeneuve d'Ascq, les usagers de la Cité scientifique vont être consultés

Sites Internet

<http://www.inrp.fr>

<http://www.cortex-cultureemploi.com/france/auc>

Presse

5 Annexe : Atelier sur les expériences sensibles et la perception du site

5.1 Déroutement de l'atelier et analyse

5.1.1 Avril-octobre 2005

Préparation

Visites du campus par les membres de l'équipe qui ne le connaissent pas.

Catherine Grout filme le paysage (sans chercher à filmer quelque chose : il s'agit d'enregistrer un ensemble, ensemble de formes, de mouvements et de modes de déplacements, de lumières et d'atmosphère)

Réunions avec l'équipe de l'Espace Culture (avec la directrice, la personne en charge des publics et des associations) et avec les personnes pouvant promouvoir le projet, diffuser l'information et contacter des participants aussi bien sur le campus que dans la Ville Nouvelle (CROUS, associations, radio campus, bouche à oreille).

Réalisation d'un texte diffusé par l'Espace Culture présentant l'atelier et invitant à sa présentation (mise en page d'un flyer faite par les services de l'Espace culture)

Distribution et diffusion du flyer à la rentrée de septembre sur le campus, dans Villeneuve d'Ascq et à l'école nationale supérieure d'architecture et de paysage de Lille.

Mise en ligne de la présentation sur le site internet de l'Espace culture.

En parallèle, nous avons rencontré des acteurs locaux dans l'aménagement ou le développement urbain ainsi que des structures culturelles situées dans la région. D'une part, pour trouver des partenaires afin que la recherche sur le campus puisse avoir le volet action que nous avons envisagé et d'autre part, avec des structures culturelles afin d'envisager une éventuelle collaboration ayant pour objectif qu'un(e) artiste puisse participer à l'atelier ou réaliser une œuvre vidéo.

Une rencontre a eu lieu avec Christiane Fortassin, directrice de l'Espace Culture et deux artistes qu'elle avait invités à réaliser un projet sur le campus : Jean-Paul Thibeau et Frédéric Nogray (artiste sonore). Par manque de budget et de confirmation de leur projet (en raison peut-être du changement



de direction devant avoir lieu peu de temps après), la collaboration n'a pas pu débuter ni au moment de l'atelier ni ensuite (leur projet ayant été annulé).

5.1.2 octobre 2005

atelier lui-même

6, 20 et 21 octobre

6 octobre

Présentation de l'atelier par Catherine Grout et Odile Rouquet avec Sandra Guinand

déroulement

1) présentation du cadre de la recherche, de l'équipe de l'école d'architecture et de paysage de Lille et de l'atelier.

Odile Rouquet : relation entre se mouvoir, percevoir et se percevoir dans un environnement construit (espace, formes), stimulation proprioceptive. présentation de l'atelier comme un travail sur le mouvement (se mouvoir et émotions).

Catherine Grout : explication de la notion d'expérience et d'ouverture au monde par ses sens, de présence et de représentation

2) nous avons ensuite demandé à chaque personne de se souvenir d'un lieu ou d'un parcours sur le campus par la mémoire de son corps, de l'inscrire sur un post'it, d'indiquer s'il s'agit d'un moment régulier, lié à une saison, ou à un événement, et de placer celui-ci sur la carte du campus que nous avons dépliée.

3) chaque participant nous a expliqué le lieu et/ou le parcours choisi (malheureusement l'enregistrement son est de mauvaise qualité).

Les participants ont montré une bonne réceptivité par rapport à notre présentation, ont posé des questions et ont bien compris que nous ne voulions pas trop en dire, que le déroulé se révélerait au fur et à mesure.

- nombre de personnes venues : une vingtaine
- nombre de personnes ayant sélectionné un lieu ou un trajet et l'ayant mis sur la carte : 19
- nombre de personnes ayant donné leurs coordonnées à l'issue de la présentation : 16

- (plusieurs personnes ont prévenu qu'elles allaient partir avant la fin de la présentation et d'autres pensaient qu'il s'agissait d'un autre type d'atelier)

Composition du groupe : enseignants au campus, personne y travaillant (météo France, ou bibliothèque), étudiants résidents ou non, anciens étudiants certains ayant résidé, étudiants de l'ENSAPL. Nous regrettons l'absence d'étrangers résidents et de résidents de Villeneuve d'Ascq n'ayant pas été étudiants sur le campus.

+ reportage radio en parallèle par un des participants pour Radio Campus (nous n'avons pas eu de copie de l'émission réalisée à l'issue de l'atelier).

7 octobre

films vidéos réalisés sur les lieux désignés par les participants

entre le 7 et le 20 octobre

- Contact avec les participants s'étant inscrits pour les différents rendez-vous (visite en extérieur et partie atelier à l'Espace culture) et confirmation de leur participation
- Établissement d'un parcours pour aller d'un lieu à l'autre
- Convenir des rendez-vous par petit groupe (horaire et lieu)

20 & 21 octobre 2005

- nombre de participants sur les deux jours : 10 (personnes s'étant inscrites lors de la présentation du 6 octobre)
- professeur d'université, personnel administratif, étudiants et anciens étudiants, professeur de danse dans la région, animateur d'une radio sur le campus, étudiante de l'ensapl.

Le groupe ainsi était assez divers, composé de résidents, de personnes qui y travaillent ou qui y étudient, certains découvraient le campus (étudiant nouvellement inscrit ou à l'occasion de l'atelier), d'autres le connaissaient depuis trente ans, d'autres ne l'avaient pas vu depuis des années. Certains le pratiquent en dehors de leur travail (activités culturelles ou sportives).

Bonne participation et suivi de l'atelier, malgré les durées (nous avons fini autour de 22h le jeudi)

▪ principe de déroulement des deux jours

S'agissant d'un atelier, nous étions bien conscientes que les expériences dont il allait être question et qui nous réunissaient avaient déjà eu lieu et que lors de leur récit, elles étaient en représentation. C'est pourquoi aussi l'atelier a comporté après la partie des récits renvoyant aux expériences



antérieures (le 20 octobre et déjà le 6), une partie d'expériences en salle pour que chaque participant perçoive son propre corps en interrelation avec ce qui l'entoure (le 20 octobre en soirée) et un retour sur le site après l'atelier pour essayer de relier l'ensemble avant que nous reprenions les discussions (le 21 octobre).

Par ailleurs, nous n'avons pas souhaité expliquer avant de proposer. Chaque étape s'est présentée dans la suite de ce qui venait de se dire ou de se faire, sans avoir été dévoilée en amont, et ce, afin que les participants soient le plus possible disponibles en ayant le moins d'idées préconçues.

Ainsi nous n'avons pas expliqué au début les relations existantes entre la représentation mentale d'un site, celle de soi-même dans ce site et la manière de s'y déplacer, de bouger, d'agir et bien sûr de se penser, nous n'avons pas évoqué les référentiels ni la proprioception. Nous avons seulement posé le cadre général pour faire comprendre les objectifs de l'atelier et sa méthode.

Odile Rouquet a opté pour une approche à partir des lieux et des architectures ou espaces construits plutôt que pour une approche de l'analyse précise des mouvements de chacun(e) qui aurait demandé une durée d'atelier plus longue.

En fonction de l'emploi du temps de chacun(e) l'atelier s'est déroulé lors de deux fins de journée et durant l'après-midi du jeudi après avoir organisé les rendez-vous et les parcours (Sandra les attendant pour les guider vers nous).

Nous avons souhaité être toujours accompagnées de plusieurs participants à la fois pour susciter des dialogues ou des commentaires au fur et à mesure.

jeudi 20 octobre

14h- 19h découverte des sites avec les participants, nous avons filmé les lieux ou les trajets choisis et leurs commentaires par chacun(e) avec une discussion en groupe (dans la mesure du possible deux caméras, l'une enregistrant les lieux et les paroles des participants, l'autre filmant la scène de loin).

19h30- 20h collation au café de l'Espace culture

20h-22h atelier dans une salle de l'Espace culture (enregistré en vidéo)

Odile Rouquet a proposé au groupe une série d'expériences portant sur la motricité et la perception de l'environnement.

Forme ouverte-fermée : faire un cercle , un participant se met au milieu puis à l'extérieur du cercle

- Cercle en se tenant les mains
- Cercle sans se tenir les mains
- Cercle et monter les mains
- Cercle et s'accroupir



- Monter sur une chaise

La perception du participant différera selon qu'il est à l'intérieur ou à l'extérieur du cercle et selon les formes ouvertes et fermées qui l'entourent ou qu'il regarde, selon le fait qu'il est immobile ou en mouvement et selon ses propres référentiels.

Espace périphérique, regard ouvert sur la localisation de l'objet dans l'espace. Il s'agit de percevoir la distance entre les différentes couches du paysage.

- 2 lignes : se rapprocher de quelqu'un ou de quelque chose et s'en éloigner avec son regard qui s'éloigne ou qui se rapproche
- à 2 personnes : l'une met une main devant ses yeux et l'autre la fait avancer et reculer, puis l'autre avance et recule.

Parois qui incitent ou n'incitent pas au grandissement : différence entre une cathédrale, un plafond courbe et un plafond bas.

Sauter avec une personne derrière soi qui retient la cage thoracique vers le haut : comparaison en ayant un repère dans l'espace : est-ce que le repère est toujours à la même hauteur par rapport à soi-même ?

Faire une arche avec un autre partenaire et passer par dessous pour réduire sa taille, puis de même porter son regard sur un point de l'extérieur pour vérifier s'il se trouve à la même hauteur par rapport à soi.

Espace entre :

- Regarder l'espace entre les structures (comme on le fait quand on marche et qu'on peut voir entre les montants d'une grille),
- Les participants serpentent entre les participants en cercle, allure et geste différent selon que l'on regarde entre ou chaque obstacle et si l'on anticipe ou non son avancée avec le regard.
- Malléabilité de la forme : épouse la forme d'une surface
- Entourer l'épaule du partenaire avec sa main, et laisser celle-ci prendre la forme.
- La courbe invite à la torsion et donc à la rencontre.
- importance des surfaces et des matières : par exemple le béton est une matière sèche qui appelle au mental.

Ces expériences ont permis de relever avec les participants

*interactions avec l'environnement

-un espace insonorisé est fatigant

-les effets dus à des contraintes sur la posture et la perception de l'environnement, espaces et volumes qui arrêtent ou donnent du mouvement

-importance du toucher et du point d'appui, ou comment le corps a besoin d'être sollicité et combien la forme, la surface et la densité nous disposent (soit par un toucher direct soit par l'imaginaire) selon leurs qualités

-espace libre nécessaire pour bouger, et des incitations ou appels pour aller plus loin ; notion d'espace de liberté à considérer au propre et au figuré.

-une structure verticale isolée de tout mouvement (répondant strictement à une structure abstraite où les deux dimensions sont pensées comme équivalentes aux trois dimensions, le dessin sur papier avec la réalisation concrète) assèche le mental, on ne s'y trompe pas ; à l'inverse, l'imaginaire est porté par des formes habitées et des lignes pensées dans la plénitude de leur matérialisation. Une forme habitée implique que le système nerveux décode un mouvement (une diagonale pour le vol de l'oiseau). Une façade qui stimule les yeux stimule la nuque (voir plus bas).

*manières de percevoir, de se mouvoir et de se penser

-différence entre le regard fovéal (capter un détail) et périphérique (voir en profondeur et ouverture de l'horizon), autrement dit entre une vision à deux dimensions et une vision à trois dimensions (plusieurs plans, distance entre les choses et déplacements)

avec un regard fovéal (vision 2D), il n'y a pas d'indépendance bras et nuque, alors que dans le cas du regard périphérique, il y a une transformation de la personne et une prise en compte des espaces intermédiaires (les objets ne sont pas collés les uns aux autres) et de son mouvement. (voir le texte sur la perception dans notre étude).

-quand il y a une relation à deux dimensions, le dialogue ne s'instaure pas entre les choses, ni entre les personnes, chacun(e) étant concerné(e) par son objet (d'étude par exemple). Une telle disposition sensible et mentale n'est pas créative ; peu d'idées peuvent en naître. Il faut rompre la clôture, s'engager dans un rapport au monde incluant les distances et l'ouverture (du champ de vision, des mouvements...)

-la différence entre voir l'espace intermédiaire (entre les choses) et les choses (ou personnes) et ses incidences pour la motricité et donc pour la relation au monde et la manière d'agir ou d'anticiper (au football faut-il regarder les joueurs ou l'espace entre eux pour anticiper le mouvement du ballon ?)

-la boucle oculomotrice nuque-yeux est indispensable pour la vision du paysage (pour ne pas bloquer la nuque il faut des yeux actifs, qui vont vers l'horizon, le lointain invisible et qui ouvrent l'espace-temps).

vendredi 21 octobre

14h-17h nous visionnons les films vidéos réalisés la veille sur le campus, et réalisons un premier montage d'une demi-heure, construit à partir d'une double approche : d'une part, temporelle du matin au soir et d'autre part, fondée sur un enchaînement espace ouvert/fermé, chemins, vers le haut/bas... afin que les participants se voient et s'écoulent.

17h-19h premier rendu avec 6 participants qui ne pouvaient pas être là après 19h

19h-20h deuxième rendu avec 3 participants qui ne pouvaient pas être là avant 18h30

déroulement du rendu le 21 octobre avec les participants

-projection d'une image reprenant des éléments évoqués la veille (arbre pris du dessous vu selon les participants soit par la force du contraste ombre-lumière, soit par les lignes tronc et branches, soit par les feuilles, peu ont évoqué le mouvement suggéré et l'entraînement du regard vers haut)

-projection d'images évoquant la constitution du corps : souplesse, articulation, muscles, peau... (publicité)

-site internet de motion lab (laboratoire de recherche américain) montrant les points de motricité et les différences de motricité selon les sexes, l'humeur et le poids (autrement dit comment notre manière de marcher diffère suivant les situations et sous-entendu les environnements et comment ces interactions sont visibles dans notre manière de marcher ; une partie de l'atelier portait aussi sur le fait que notre démarche, notre manière d'être sont visibles et ressenties par les autres)

-diaporama d'images fixes faites lors des visites de la veille pour proposer un retour mental au site du campus

-reprise de la question posée la veille (nous leur avons demandé de retourner sur le site qu'ils nous avaient présenté et de réfléchir à nouveau à leur perception) (partie de l'atelier enregistrée en vidéo)

certains n'ont pas eu le temps d'y retourner mais y ont pensé, certains y sont allés, d'autres se sont intéressés aux lieux et aux situations de la journée à partir des échanges de la veille et de l'atelier en soirée avec Odile Rouquet. Ceux qui prennent la parole évoquent une appréciation différente et une attention différente par rapport à ce qui les entoure et à leur relation.

De nombreuses questions ont été posées à cette occasion concernant la spatialisation (relation corps - espace-temps et des personnes entre elles dans le même espace-temps qui est une des réflexions et expériences que nous voulions mettre en avant).

-montage vidéo à partir des bandes vidéos réalisées la veille, chacun pouvant à la fois se voir et voir les autres, la construction proposant des passages et des croisements de manière à permettre cela avec peu de commentaires et sans forcer les comparaisons.

-importance relevée par les participants de l'échange, de la pluralité par la multiplicité de points de vue et d'approches et de manière de (se) sentir dans un espace.

suite de la discussion

À la fin de la réunion nous avons remis à chacun(e) un ensemble d'extraits de textes (philosophie, science, art) ainsi qu'une suite de questions leur demandant de nous répondre.



À partir de quelques remarques au sujet de la perception de l'environnement par les participants, nous indiquons ici, de manière plus décousue que dans le rapport, quelques points relevés à l'issue de l'atelier qui renvoient à l'analyse des référentiels (cf. rapport et analyse des réponses des participants par Odile Rouquet) :

- L'ambiance sonore :
- Son constant des voies rapides alentour
- Chants des oiseaux, vent dans le feuillage des arbres.

*Un environnement va amplifier une attitude : des étudiants en sciences humaines se lovent encore plus dans une relation horizontale au sein d'un bâtiment avec peu de dimensions verticales (plafond bas, obscurité) cf. Benoît

Allée de verdure

Nicolas : chemin accueillant où l'on peut voir les personnes arriver de loin et se rapprocher : regard sur l'espace et les distances qui se transforment.

Espace délimité d'un côté par les arbres, ouvert de l'autre. Limite très claire.

Marie-Paule : Désir d'espace ouvert, marche dans la prairie, retour sous le couvert des arbres vers un lieu plus clos, plus protecteur.

Allée couverte :

Toit bas : espace choisi quand il pleut. Chaque fois qu'il est emprunté, évocation de la pluie qui tombe et évocation physique traduite par une attitude enroulée, la tête dans les épaules

Jeu de cache-cache, personnages disparaissent et apparaissent au gré des croisements.

La richesse des lignes qui se croisent entre la courbe et les diagonales : au détour de la bibliothèque, l'arrondi qui va vers...

La ligne du VAL : repère pour l'orientation, ligne qui coupe l'horizon, un toit sous lequel s'abriter, la voie qui conduit en dehors.

Le chêne qui étale ses branches et son ombre :

- Attirance du fruit de l'arbre pour Maxime
- Attirance de sa puissance : on se sent bien auprès de lui, perception de l'indéracinable
- Modification de la trajectoire pour éviter des branches

Le type de terrain :

Herbes mouillées et hautes : démarche légère de Colette

Les feuilles d'automne au sol que l'on foule des pieds : passage aux souvenirs d'enfance

Goudron uni des routes : pas de stimulation plantaire

Les reflets : reflet de l'eau, apaisement pour Marie-Paule

Déformation du paysage qui nous porte vers un ailleurs.

Repères dans le chemin qui servent d'appuis à notre insu. Laurent avec son fauteuil roulant, s'appuie de la main sur le roc pour prendre un élan. L'oeil fait de même pour se propulser à l'avant.

*Influence entre l'espace qui nous entoure et la construction de notre espace personnel :

Les matières environnantes : (se perçoit-on sec ou fluide ?) circulation de l'eau cf. le sang des artères et des veines, l'eau des cellules... (se perçoit-on d'une seule masse ?) élasticité du terrain cf. l'amortissement et la suspension de nos articulations. (se perçoit-on terne ou vibrant?) les couleurs : vibrations qui réchauffent ou glacent.

Le regard libère la nuque, la nuque permet l'ajustement à un nouvel équilibre, le non agrippement par les bras : passage à une véritable autonomie, donc permettant la créativité. Nos étudiants créateurs ? ou fidèles reproducteurs de la pensée ambiante ?

Les formes arrondies qui lancent vers l'avant, les formes arrondies qui nous enroulent vers la terre, les plafonds qui nous suspendent, les espaces qui nous ramènent vers le centre, ceux qui nous élargissent vers l'extérieur (référence aux cinq postures de base d'une personne).

Les rythmiques des façades : stimulation du rythme de l'ombre et de la lumière

5.1.3 *Après l'atelier*

Plusieurs réunions avec Christiane Fortassin, directrice de l'Espace culture, ont eu lieu pour faire un bilan de l'atelier et envisager une présentation publique à l'Espace Culture. Celle-ci n'a pas encore eu lieu, en raison de plusieurs changements de postes (direction de l'Espace Culture, direction de l'USTL).

Réalisation d'une vidéo témoin de l'atelier en vue de présentations publiques (jointe en annexe).

Nous avons choisi de mettre l'accent sur quelques participants afin de montrer la cohérence en une durée relativement courte de quinze minutes (de même, les retranscriptions des enregistrements vidéos concernent ces participants).

février 2006

Une restitution à l'école d'architecture et de paysage a eu lieu le 2 février 2006 afin d'échanger entre les acteurs et d'engager une collaboration avec eux :

- USTL
- Ville de Villeneuve d'Ascq
- Université dans le cadre d'un enseignement
- recherche

étaient présents

- Bernard Welcomme
- Nabil el Haggar (chargé de la culture à l'USTL)
- deux personnes à la direction du service urbanisme de Villeneuve d'Ascq
- Jean-Claude Ralite, ancien directeur à l'ÉPALE

trois participants à l'atelier

- Amanda Crabtree de Art Connexion, personne référence dans la région Nord Pas de Calais pour le programme des Nouveaux Commanditaires à la Fondation de France
- Maryvonne Prévost (enseignante à l'université)
- Isabelle Estienne (doctorante)

rejoints en fin de séance par Didier Paris (professeur à l'USTL, Institut d'aménagement et d'Urbanisme de Lille)

membres de l'équipe :

- Catherine Grout
- Sandra Guinanid
- Serge Koval
- Florence Lipsky
- Odile Rouquet

À l'issue de cette réunion plusieurs pistes ont été énoncées

- dans le cadre de l'enseignement avec l'université
- dans le cadre de la recherche
- dans le cadre d'un atelier-perception avec la ville de Villeneuve d'Ascq.

Décembre 2006

En 2006 une présentation a eu lieu lors d'une réunion programmée de l'association VivaCitéS Nord Pas de Calais (réseau régional pour l'éducation à l'environnement urbain). Cette invitation est venue d'une des participantes à l'atelier qui a souhaité lui donner une audience auprès d'acteurs locaux appartenant à plusieurs domaines, puisque ce réseau réunit des personnes travaillant dans les domaines du social, de l'environnement, de la culture et de l'économie pour permettre une approche globale de la ville. Catherine Grout a présenté à une vingtaine de personnes la méthode de l'atelier et son fondement. Les discussions ont, cette fois encore, montré l'intérêt pour une approche en laquelle l'expérience sensible est articulée à un projet éthique et politique.

5.2 retranscription des vidéos de l'atelier et questionnaire avec les participants

retranscription des échanges enregistrés en vidéo avec Nicolas, Colette, Odile, Marie-Françoise et Laurent, Catherine Grout et Odile Rouquet

20/10/2005 K7 N°1

O : Odile

N : Nicolas

C : Catherine

Co : Colette

NICOLAS

-Ils partent du bâtiment A4 et se dirigent vers le chemin.-

O : Peut-être qu'il n'y a personne la nuit ici, que c'est complètement différent.

N : Moi j'ai plus l'expérience du campus la nuit.

C : Est-ce que vous êtes résident ?

N : Résident, oui, ça permet de sortir un peu le soir.

C : C'est une chose qui nous importait aussi beaucoup, votre rapport à la nuit, même si on filme de jour. Comment vous vous déplacez sur le campus de nuit et qu'est-ce qui s'y passe, pour vous ?

N : Justement, c'est par ici.

C : ... On y va.

-Ils partent de l'entrée A4 et se dirigent vers un parking vide entouré d'arbres à côté d'un terrain de sport-

N : C'est débroussaillé. Là, je découvre. Là je suis surpris, m'enfin bon c'est pas grave.

C : Toutes les feuilles qui étaient tombées, elles sont enlevées. Puis la vision là, on ne l'avait pas. Puis là, on voit les joueurs que d'habitude on ne voyait pas.

N : Donc on voit les joueurs mais on ne les entend pas, c'est important ça.

-une débroussailleuse passe derrière lui-

N : Ce côté bucolique d'un chemin... C'est l'un des rares endroits du campus où dans ce sens-là on n'a aucun panorama sur aucune salle de cours. Ça, c'est agréable. En plus on est plein Sud donc on a le soleil toute l'année. On a toujours **ce bruit continu de voitures un peu sédatif**. Mais là je découvre, je ne m'attendais pas à ce que ce soit débroussaillé.

C : À droite ?

N : À gauche et à droite, oui. Vous voyez les gens là-bas, **on a le temps de les voir arriver**, c'est ça qui est important. On a le temps de voir des petits points et les voir grossir jusqu'à passer devant vous et les voir disparaître. On n'a pas ça sur forcément sur d'autres lieux du campus ou en ville dans Lille. Les rues sont peut-être aussi grandes, aussi allongées, mais on a **une masse de personne si importante qu'elle nous empêche de fixer notre attention sur un individu particulier**. Ici c'est possible.

C : Et quand vous vous croisez, qu'est ce que vous faites ?

N : Avec des personnes inconnues, ou...

C : Les deux.

N : Dans les trois quarts du temps, on les regarde tant qu'elles sont loin, puis en s'approchant on détourne le regard ou on baisse les yeux, disons. Je ne suis pas sûr qu'il y ait des conversations qui se soient engagées entre des gens ici. Là, il y a un couple qui arrive, ça...

O : Est ce que vous, vous avez l'impression, avec cinq ans passés sur le campus, de connaître des gens qui viennent ou on n'en croise jamais... Souvent ?



N : Ça m'arrive d'en croiser. Bon, ici c'est rare de croiser quelqu'un. Bien sûr, je croise des gens sur le campus, mais sur ce chemin, non, jamais. C'est peut-être ça d'ailleurs, ce qui m'intéresse ici. À priori, je n'ai jamais croisé qui que ce soit dans ce chemin.

C : Mais vous aimez les voir.

N : J'aime les voir, oui. En gros, **c'est une solitude qui ne nous pèse pas ici**. On l'admet, elle n'est que passagère, **le chemin s'apprécie à partir du moment où on le parcourt**, donc si on s'arrête, on risque d'être déçu. On peut avancer.

-ils s'avancent dans le chemin-

Il y a le **bruit** aussi. Je ne sais pas si le bruit rendra bien avec le film, mais c'est une chose importante. Bon là, ça a été débroussaillé, mais on a le bruissement des feuilles et le bruit continu de l'autoroute derrière.

-ils continuent d'avancer-

Colette : On dirait qu'il y a une cabane qui a été faite là non ?

N : Peut être oui.

Colette : avec les branches là.

N : Vous avez vu c'est totalement différent. Parce que la nuit, on n'a aucun lampadaire. Vous ne voyez personne, en gros il y a des lampadaires à chaque extrémité, **il faut essayer de voir dans l'ombre, il faut essayer de deviner les corps qui éventuellement s'avancent vers vous**. C'est ce qui donne une notion de piquant aussi.

C : Vous reconnaissez les sexes assez loin quand même, si c'est homme ou femme.

N : Pas forcément. C'est assez rare de toute façon que des filles se baladent seules sur le campus le soir. Généralement c'est par bande.

C : Et vous ?

N : Ça m'est arrivé seul, mais généralement, c'est par petit comité, on va dire, à deux ou trois.

C : Et ce sont des gens qui sont dans la même résidence ou qui font les mêmes études ?

N : Oui dans la même résidence. Quand on fréquente le même lieu depuis plusieurs années ça crée des attaches. Alors là, il y a **un léger creux dans le chemin, il est tout petit**, mais bon, quand on marche de nuit, **j'essaie toujours de deviner où il est**.

C : Pour ne pas trébucher...

N : Oui. En gros, moi j'ai découvert ce chemin quand j'allais du bâtiment A3 à l'UFR de Géographie pour m'inscrire ou pour passer des examens.

C : Et tout de suite il vous a marqué.

N : Non, je suis venu plusieurs fois, c'est l'habitude, l'habitude aidant, j'ai pris une certaine sympathie pour ce chemin.

C : Et après les visites de nuit

N : Les visites de nuit. Oui, ah oui. Je conçois mal le fait de venir ici un dimanche après-midi. Ça doit être triste.

C : Vous aimez la tristesse mais pas à ce point-là.

N : Pas à ce point-là, oui. En résidence il y a beaucoup d'étudiants qui repartent chez eux, quand ils habitent dans la région. Les étrangers restent ici. Généralement, ils sortent sur Lille le samedi soir, le dimanche, ou ils restent dans leurs résidences. Mais très peu d'étudiants., **je crois que je suis l'un des seuls à me balader le soir.**

-Ils arrivent à l'autre extrémité du chemin, donnant sur la rue, un trottoir, des voitures sont garées. Un amas de terre et une barrière bloquent l'accès au chemin / à la rue-

C : Et là, on passe où ?

N : Alors là, le chemin, ça fait déjà quelques années que c'est comme ça.

C : Et vous passez plutôt par la gauche ou par la droite ?

N : Par la droite, toujours par la droite.

C : Ok, on y va.

N : On y va ?

C : On y va.

N : Là c'est terminé.

C : Pour vous c'est fini.

-Plus tard, après avoir vu le lieu choisi par Colette, on entend le passage des trains-

N : Le bâtiment de Mathématiques, c'est le **seul repère** qu'on a du campus, aussi bien quand on arrive en TGV qu'en TER. Tout le reste est noyé dans les arbres, dans les peupliers notamment.

C : Et donc, quand vous arrivez ici en train.

N : Oui je regarde toujours

C : Et mentalement qu'est-ce que vous voyez ? Vous vous replacez sur le campus ?

N : J'essaie oui. De replacer les différents bâtiments, notamment le lieu où j'habite. Je pense qu'il y a différentes personnes qui sont sur le campus à cet instant. C'est plus agréable de voir cette antenne le vendredi soir au moment de partir que le dimanche soir quand on arrive.

Une étudiante : Et on est à combien de minutes de Lille au niveau de l'antenne ?

N : On est à trois minutes, trois ou quatre minutes.

C : Quand vous n'êtes pas sur le campus, comment est ce que vous vous le figurez ?

N : Difficile question. Je ne suis pas sûr de me figurer le campus une fois absent. C'est un lieu qui finalement passe assez vite. Je l'oublie assez facilement.

-plus tard, devant une entrée du campus / le parking principal-

N : Je trouve qu'ici les gens se fondent assez bien dans le paysage. C'est une sensation tout à fait personnelle c'est-à-dire que ma conception que j'ai du campus c'est : **le pas glisse sur le campus. Les gens se surimposent au lieu sans vraiment se fondre.** C'est à l'inverse des sensations qu'on a quand on est sur la Grand Place de Lille ou à Paris sur les Champs-Élysées ou au Forum des Halles, ou les abords, les stations de métros, ce sont les rares endroits qui nous offrent justement, j'avais l'expression d' « un être au monde » particulier.

O : Vous glissez comme ça sur le campus ?

N : On ne s'y insère pas, **ça reste neutre comme milieu.** On a des bruits, mais finalement c'est assez faible. **On a une vue qui est bridée par les bâtiments.** Bon c'est un lieu de travail, ce n'est pas un lieu de rencontre, ou de promenade ; si de promenade, mais ce n'est pas un lieu où l'on va faire la fête.

O : Et lieu de travail, ça veut dire quoi pour vous un lieu de travail ?

N : On se concentre... Je dirais : on est avec soi-même, ça ne va pas plus loin. Ça s'oppose finalement au chemin où l'on était. Parce que c'est autour des stations de métro qu'on va trouver les densités de gens les plus importantes.

C : Et pas à côté des restos U ?

N : Oui mais alors là c'est en file indienne. Généralement, quand on est derrière, on ne voit que les dos. **Il faut prendre la file indienne de revers pour avoir une chance de voir les visages.** C'est le premier lieu que j'ai vu quand je suis arrivé sur le campus, vraiment le tout premier lieu, on m'a amené en voiture, et la première image.

C : Donc c'est le parking.

N : Ce qui serait bien c'est de faire un voyage entre 4 cantons et Cité Scientifique.

C : Dans le val ?

N : Dans le val oui.

C : Avec ou sans vidéo ?

N : Ce serait mieux avec vidéo. Mais sans, c'est sympathique aussi. Vous êtes venu en ?

C : En val c'est toujours le val qu'on prend.

O : On s'arrête à Cité scientifique, dont on avait pas eu la perception jusqu'ici.

...-un peu plus tard, ils s'avancent vers la station « 4 cantons »-

N : Et le soir c'est assez bien. Et voilà ..

- une voiture a freiné brutalement au passage d'un piéton sur le grand rond-point situé en face de la station-

Je ne comprends pas pourquoi ils ne mettent pas de feu, parce que là c'est vraiment.

Co : Les ronds-points sont faits pour éviter les feux. Il y en a qui arrivent d'autoroutes, qui sont habitués à rouler vite, et ils ne prennent pas.

Le côté sympa, c'est qu'il y a plein de cheminements qui ont été créés, et certains qui ont été ensuite aménagés. Donc en fait c'est l'usage, **les gens avec l'usage, qui ont créé leurs cheminements parce que tout est fait de manière cartésienne. Les gens, quand ils marchent, vont au plus droit.**

N : Le cheminement c'est un peu l'**originalité dans son trajet**. On évite la monotonie.

C : Est ce que vous en avez fait vous-mêmes? Ou est ce que vous suivez des cheminements qui ont été faits par d'autres ?

N : Je suis ceux qui sont faits par d'autres, mais j'essaie aussi de créer mes propres cheminements.

Colette : Puis c'est un repère. Quand on veut couper quelque part **on regarde s'il y a des gens qui sont déjà passés**. On se dit : ça va, il y a une sortie. Je ne m'engage pas à l'aventure.

N : Ils mettent quelques grilles maintenant devant certains parkings, notamment devant les bâtiments de Physique de Chimie, qui n'existaient pas il y a deux ans de ça. J'ai peur que le campus **se cloisonne** d'ici quelques années.

Colette : De devoir entrer avec un badge.

N : Un peu comme à la Sorbonne. Je n'ai pas pu entrer. J'ai montré ma carte d'étudiant. Je n'ai pas pu rentrer. Alors que c'est un lieu du savoir. On n'en est pas encore là à Lille 1, mais.

Colette : Justement j'ai été au B6, par là, et j'ai essayé de prendre des raccourcis, je me suis retrouvée entourée par des grillages, dans une enclave de bureaux privés. Je me suis dit : ça c'est la logique privée. Ils ont tout cloisonné, pas moyen de traverser.

-ils prennent le val-

ANNE-FRANCOISE

AF

-à proximité de la courbe du métro aérien-

AF : Pour moi, c'était plutôt ici. Cette courbe du métro qui m'a... Sandra m'avait dit : « Tu suis le métro et tu vas arriver à destination ». Quand j'ai vu la courbe du métro, je me suis dit « Déjà, sauvée, je suis sur le bon chemin. ». Ce serait intéressant de filmer cette courbe. **Les courbes de métro me semblent toujours intéressantes**, les métros aériens, j'aime bien. En général **on ne se perd pas quand on les suit**. Et j'aime bien avoir **des repères assez nets**.

C : Je vais vous proposer une chose que je n'ai pas encore proposée aux autres. Si c'est vous qui filmez la courbe et que l'on se retrouve, qu'on en discute. Ou vous préférez que je la filme ?

AF : Je préfère que vous la filmiez, parce que sinon ça va être un peu trop pour moi. Déjà c'est un peu difficile.

C : Donc on suit la courbe. On y va ?

AF : On y va.

C : Vous me dites sur quel trottoir on doit être.

AF : On reste sur celui-là. En tout cas comme c'était un trajet exceptionnel, et que j'étais déjà un peu en retard, c'était **un petit pas pressé et rapide**. Après j'ai un peu réfléchi, je me suis dit, dans ces états-là on est plutôt **compact**, concentré sur soi ; et on avance sans regarder les gens, jusque quelques indices.

C : Et par rapport au fait d'être compact et pressé, quel est le sentiment que vous a donné la courbe et les piliers ?

AF : A chaque fois c'était des **petits indices** qui me faisaient avancer dans ma démarche de recherche. Donc c'était un contentement. Mais n'empêche que je gardais cet esprit très compact, ce n'est pas pour ça que je m'assouplissais. Alors, ensuite, la deuxième chose qui m'a fait dire que j'étais sur le bon chemin c'est la Bibliothèque. Comme c'est une architecture qui est bien connue sur la région lilloise et que Sandra m'avait dit que c'était près de la bibliothèque, je me suis dit : « c'est bon, deuxième indice, on continue ». Ensuite, j'ai réfléchi aussi à quelque chose, c'est que je trouve qu'en général, dans les campus universitaires et en même temps au niveau de l'architecture des années 70, les choses ne sont jamais évidentes. **Il faut toujours un peu chercher, et c'est assez désagréable**. Une entrée n'est pas toujours une entrée, on se pose toujours des questions alors que ça devrait être une évidence. J'ai toujours un peu le même sentiment quand je viens dans les campus universitaires. Donc j'avais aussi ce sentiment-là quand je suis arrivée ici, et puis je me suis arrêtée ici pour demander mon chemin à une étudiante, je me suis dit : « je suis à peu près dans le secteur, mais je ne sais plus où aller ». Elle m'a dit : « si si, l'espace culture c'est juste là ». Et voilà, je suis arrivée.

C : Et à ce moment-là, quand vous étiez là, quel chemin avez-vous emprunté ?

AF : J'ai coupé en fait, je suis passée par le gazon et j'ai continué, j'ai pris le petit chantier et puis j'ai pris le petit chemin. On continue ?

C : On vous retrouve là où vous avez demandé le chemin ?

AF : J'étais ici. L'étudiante et moi étions en train de traverser.

-elle est au beau milieu du passage piéton-

Je lui ai demandé mon chemin ici. Ce n'est pas génial, mais c'est comme ça que ça s'est passé. Elle m'a dit : « si si c'est là » et j'ai coupé à travers champs.

-la courbe est au-dessus d'elle-

C : Et là vous aviez oublié la courbe ..

AF : Ah oui. En fait, on est arrivé au passage, c'était autre chose qui commençait.

C : Vous avez vu « culture » le mot...

AF : C'est le mot « culture », je me suis dit, ça doit être là, l'architecture, le paysage, il ne doit pas y en avoir trente-six milles.

C : Et la porte, vous l'avez trouvée facilement ?

AF : Ce n'était pas évident non. Ce n'est pas le bâtiment en lui-même qui m'a dit que c'était ça, c'est le fait qu'y soit indiqué culture, mais ce n'était pas le bâtiment en lui-même.

-le mot culture est inscrit en grand, noir sur blanc sur une des faces du bâtiment-

Atelier art architecture paysage 20/10/2005 K7 n°2

-ils arrivent à l'entrée du bâtiment, une grande porte orange-

AF : Par rapport aux entrées, comme vous me disiez tout à l'heure, je pense que ce volet-là était fermé, et ça n'a pas été évident tout de suite. J'ai regardé à droite, à gauche, ce n'était pas évident.

C : Alors que là, elle est ouverte.

AF : Voilà et puis, on continue ?

-ils entrent, ils sont dans l'entrée-

AF : J'essaye de me souvenir. Je n'avais pas pensé à ça. J'ai regardé à droite à gauche, puis j'ai vu Sandra et on est parti dans la salle. Mais en effet, mon premier réflexe a été de regarder par là. (- vers le couloir à droite, plutôt que celui à gauche -). Et maintenant je me souviens, j'ai regardé à droite, je me suis dit : « non, ce n'est pas ça c'est ailleurs », c'est des choses toutes bêtes qu'on se dit, on ne sait pas pourquoi, mais quand j'ai vu ce couloir je me suis dit « c'est pas par là ».

C : Rien n'invitait.

AF : Rien n'invitait à se dire : « cette réunion c'est par là ».

C'est parce que là ça me revient au fur et à mesure, mais vous dire pourquoi, je ne sais pas.

Et c'est vrai que même si Sandra n'avait pas été là, vu que là, **c'est une grande ouverture**, il y a des chaises, des tables, instinctivement, même s'il n'y avait eu personne, que j'avais été très en

avance, instinctivement, j'aurais été par là [à gauche]. Pour une réunion, ça me disait plus par là que par là [à droite].

C : Il y a des indices de l'espace qui vous permettent d'aller dans une direction ou une autre. Et ces indices, là, est ce que c'est au niveau des ouvertures, des couleurs ?

AF : Personnellement, c'est plus au niveau des ouvertures. Je suis très sensible aux ouvertures, quand je suis dans un Campus, en général ce sont des campus qui ont été construits dans les années 70, je ne comprends pas. Par exemple, l'école d'Architecture de Villeneuve d'Ascq, je ne sais pas où est l'entrée, **je n'y comprends rien**. J'y suis déjà allée pour des conférences, et je ne sais pas où est l'entrée. Ce n'est pas normal, ça devrait être une évidence, et c'est vraiment très perturbant.

C : – s'adressant à une autre étudiante- Vous avez eu la même chose quand vous avez eu cours à l'école ?

L'étudiante : Oui, oui j'ai trouvé que... Enfin,.. je me suis dit ça doit être l'entrée, parce que je suis arrivée du métro, en même temps c'est tellement sombre, le bâtiment qui s'appelle la banane, une sorte de préau, c'est très très sombre, le forum vert qui est très sombre et très humide, pareil. En fait on travaille en ce moment sur « l'école et les abords de l'école », pour montrer que c'est une école d'architecture et de paysage et pour moi la première chose à faire va être de faire une nouvelle entrée ou d'améliorer les sortes d'entrées qu'il y a.

-aux Arcades-

BENOÎT

B : Benoît

-le groupe s'est arrêté sous les arcades en question-

C : Vous connaissiez ces arcades ?

B : Oui, j'ai pratiqué ces arcades quelquefois avant de migrer là où on ira tout à l'heure, au début de mon cursus à la Fac.

C : Et est-ce que ça vous donne ce sentiment de privé ou de fermeture par rapport à l'espace autour ?

B : Oui de fermeture, surtout le soir. Parce que vous avez, avec ces lumières comme ça, qui sont déjà allumées, c'est là où des gens faisaient du skate la nuit donc, qui circulaient en skate surtout quand il pleuvait. **Je ne sais pas pourquoi, ce couloir, dans mon imaginaire, dans mes pensées en gros, je le vois toujours de nuit avec de la pluie.** Je ne le vois jamais de jour avec la végétation. Et c'est presque un genre de fuite par rapport à l'extérieur. Les gens vont dans ce couloir-ci pour éviter la pluie, avec un pas assez rapide, comme ceci –il avance d'un pas rapide, baissant la tête, il s'arrête-. C'est presque, **il y a toujours du mouvement, ce n'est pas un lieu de détente du tout**, c'est vraiment un lieu de circulation fort et c'est vraiment pour éviter d'être en dehors de... Il y a en général beaucoup de trafic, et les gens sont un peu comme ça, fatigués de la journée dans le noir avec de la pluie. Moi, c'est l'illusion que j'ai de ce territoire.

C : Avec la tête baissée plutôt.

B : Oui **la tête baissée**. Systématiquement, et avec un parapluie la tête baissée, parce que c'est la fin de la journée, on en a marre, on est fatigué, c'est presque l'exutoire en fait. C'est la fin, on sort du SH1 qui est un bâtiment qui est assez dégueulasse, enfin.. qui n'est pas très agréable à vivre, je me comprends. On passe par ici pour soit aller. Mais je l'ai rarement pris de nuit vu que je prenais le métro ou que je passais par l'autre côté mais c'est un lieu qui va très bien avec la nuit. J'ai un vague souvenir des skateurs ici, **une ambiance assez glauque**.

C : Et donc de nuit, avec cette lumière au centre, les haies deviennent plus opaques, elles font vraiment une fermeture, ça reste des végétaux ?

B : Ah non, pas du tout .

C : Des plantations ?

B : Personnellement, je vois ça comme un territoire bâti, ça n'a rien de végétal et rien d'aéré. C'est simplement un couloir de circulation. Je dirais que c'est **une continuité de bâtiment**, où l'on a beau être en extérieur par le fait qu'il y ait un courant d'air. À part cet élément d'ouverture sur les côtés, c'est une sensation d'intérieur. J'aurais même été tenté de dire qu'il y a presque **l'humidité et la moiteur des bâtiments aux alentours** qui restent. Bien qu'elles ne soient pas présentes du fait de cette ouverture sur l'extérieur.

C : Et comment on les appelle ? Est ce qu'ici, dans le jargon du campus, on les appelle d'une manière particulière ?

B : Non, je ne pense pas. J'avoue que c'est la première fois que je m'intéresse à ce cheminement. Mais c'est tout sauf un lieu de vie. Sauf là, où dans le cas présent il y a trois personnes qui sont dehors, mais c'est rare. Je ne sais pas ce que vous en pensez.

C : Ça fait partie du lieu de travail, de l'un à l'autre.

B : Mais ce n'est absolument pas un lieu de convivialité. C'est vraiment le lieu de circulation. C'est l'exutoire. C'est la sortie des bâtiments universitaires. Autant vous allez au début du parcours, si vous fréquentez la cité scientifique, il y a énormément de monde qui parle, qui reste inactif, qui discute ou qui se donne rendez-vous. Sur ce territoire-ci, je pense que personne ne se donne rendez-vous. Vous dire pourquoi. peut-être que c'est la morphologie du lieu ? Je pense que c'est sa relation par rapport aux bâtiments et par rapport au flux, à la sensation purement circulatoire de ce lieu, et non ce qui fait de ce territoire non un territoire de sociabilité mais un territoire de circulation.

Dans cet axe-là, à la verticale, avec les lumières, ça fait une bande centrale, tout droit, hop ! Avec une perspective rectiligne, sans le moindre élément de rupture, c'est rude, ça ne tente pas à se divertir ou à se poser. On comprend très bien, vous pouvez me suivre à la caméra, quand on marche tout droit. -il marche, s'arrête, se retourne-. Voilà ça circule, à regarder tout le monde qui passe, ça ne se pose pas.

C : Et la hauteur du plafond ? Est ce qu'elle influe ?

-B regarde un homme passer et sourit-

B : Vous avez la démonstration. Donc la tête un peu baissée aussi...

C : Mais pas complètement. Est ce que ça influe ?

B : Oui. C'est surtout quand on est dans un espace ouvert, ce rapport avec la hauteur mais on se sent un peu oppressé. C'est mon sentiment. En plus la hauteur et la largeur sont quasiment les mêmes, **ça fait vraiment un cube**, vous voyez, c'est le même rapport et donc... je ne sais pas moi je n'aime pas.

O : Vous l'associez à la pluie, et dès qu'il y a pluie, qu'est-ce qu'on fait en général, on baisse la tête, on ne va pas se faire mouiller. Donc c'est ça, l'histoire de la pluie est très importante aussi par rapport à l'imaginaire.

B : Moi, visuellement je vois ça de nuit avec la pluie.

AF : Moi, c'est la première fois que je viens ici et c'est un endroit qui me semble bien, beau.

Ce que **j'aime bien c'est cette longueur et cette distance entre les bâtiments de travail et cette distance vers l'ailleurs** ; et c'est intéressant les sentiments qu'on peut avoir. Moi j'arrive ici, ça me donne de l'air et ça me fait penser aux petits buissons qu'il y a dans les champs.

B : Peut-être qu'on a un rapport différent avec ce lieu parce que j'ai étudié dans ces bâtiments-ci pendant deux ans. Et de ce fait là, les seules fois que j'ai pris ce cheminement c'est pour aller de ce bâtiment-là le SN1 jusqu'au Parisien. Mais je ne peux pas vous dire pourquoi c'est de nuit que je le vois, parce que de nuit, je ne le prends jamais. Mais un sentiment que j'ai, je vois ça comme quelque chose de très sombre et assez lugubre. Mais si tu venais de nuit, tu comprendrais cette sensation.

AF : Je comprends ce que tu veux dire.

B : C'est aussi par le vécu que je me suis mis cette sensation que j'ai maintenant de manière permanente quand je suis ici.

C : Et moi, parmi les premières fois que je suis venue ici, j'ai eu les surprises des événements, c'est-à-dire des apparitions et des disparitions soudaines.

B : C'est un lieu de passage, les gens ne traînent pas.

C : Mais en dehors du fait de dire que c'est du passage ou de la circulation, c'est quand même un événement la relation aux autres dans leur apparition et leur disparition et donc nous aussi par rapport aux autres. Si on est là à un moment donné, on va peut-être aussi disparaître pour les autres, ça peut être un jeu.

B : C'est vrai, mais moi je le vois vraiment comme une circulation autoroutière. Dans le cas présent, c'est juste une chose en mobilité. C'est comme si vous regardez un carrefour, les voitures qui passent, qui coupent et hop qui vont à droite à gauche etc.. Mais je trouve que le caractère humain, dans ce jeu-là, quand je le prend de nuit etc.. je ne sais pas quel est votre ressenti. Moi je trouve que **le rapport humain n'est pas très présent ici**. Oui il y a un jeu de personnes qui apparaissent, qui disparaissent mais c'est comme un jeu de circulation.

**Atelier art architecture paysage 20/10/2005 K7 N°3**

BENOÎT

-l'entrée du bâtiment SH1-

B : L'entrée du bâtiment, je la conçois comme un prolongement du patio, simplement parce qu'il y a une avancée un peu recouverte, c'est le seul préau. Et là, c'est l'entrée. Le SH1 n'est pas un bâtiment très lumineux en soi, c'est un **bâtiment très sombre avec une atmosphère assez moite**. Ce n'est pas un bâtiment très agréable, ce n'est pas un bâtiment très poétique ni agréable à vivre. Mais bon je l'apprécie beaucoup parce que j'y ai fait mes études, puis c'est plein de petites choses. C'est un petit **cocon** le SH1, je trouve que déjà l'entrée avec ce préau, cette espèce de luminosité rapide participe un peu à cette **notion de pénétration** dans ce petit cocon, ce petit lieu. C'est aussi ce que j'ai vécu là-dedans. J'y ai fait trois années complètes d'études. Les formations du SH1 sont généralement les DESS et les IUT, donc des formations plutôt longues. À l'époque, on était environ trois cents élèves, c'était toujours les mêmes personnes que l'on voyait, c'était presque un petit **cirque** en fait, on voyait les nouvelles têtes. Dès qu'il y avait un petit couple qui se formait, ça se voyait à dix kilomètres. C'était un grand collège pour grands étudiants, on va dire. Et il y avait tout un petit jeu par rapport à ça et une atmosphère un peu cocon, cocooning, et cette **faible luminosité participe aussi à cette ambiance un peu refermée**. Refermée, ça peut être vu d'une manière négative, mais aussi positive je trouve, **ça rassure un peu le renfermement quand on est bien, paisible**. Des grands lieux trop ouverts peuvent faire peur aussi, vous voyez. La mer c'est effrayant, c'est immense, le désert fait très peur, j'adore le désert, mais ça fait très peur ; et paradoxalement il y a des lieux comme ça, assez étroits assez fermés, peu lumineux, mais qui peuvent apporter une certaine sécurité quand on les connaît bien. Et cette entrée, je trouve, participe à ce jeu, à cette pénétration, même si on filme en avant, on va déjà observer cette faible luminosité, et là on se referme. Le bâtiment n'est pas un lieu d'ouverture, même si on y enseigne des matières plus ou moins.. les sciences humaines et autres, l'architecture du bâtiment est complètement opposée à cela. Et déjà ici on voit qu'il n'y a pas beaucoup de lumière.

-ils entrent dans le bâtiment-

Alors, dans le petit sas d'entrée, on sent que l'atmosphère n'est plus la même. Ce n'est pas très agréable, mais moi j'aime bien. Vous ne le sentez pas un peu ? C'est très particulier, mais ce n'est pas très agréable. Et l'**odeur**, ce n'est pas génial, hein ? Avec cette lumière absolument pas naturelle, c'est assez sombre, un superbe carrelage qui est tout sauf esthétique, ce gros bloc de machine à café, qui encombre complètement l'espace. Donc ce n'est pas un lieu où l'on a envie de prendre de la place, de jaillir, etc.. **C'est un lieu où l'on se sent**. Vous n'avez pas **chaud** ici déjà ? Alors ici, tout le monde est moche tout le monde est tout rouge parce que tout le monde a chaud, mais c'est un lieu de vie en fait. On parlait du patio, alors on va aller par ici. C'est tout sauf le patio marocain qui est esthétique et qui est beau, hein ? Bien que là, il a été taillé, c'est une merveille, c'est même assez joli, parce qu'à l'époque, c'était une petite forêt. C'est un petit peu chaotique. Donc, c'est le seul échappatoire au bâtiment, ce patio qui en soi n'est pas une merveille de beauté ou de confort, surtout avec ce beau vitrage qui en général qui bloque vraiment la vue et cette faible entrée de lumière. On ne peut pas dire



que ce soit quelque chose de vraiment fabuleux. Mais c'est vraiment la circulation dont je parle. **Le patio en tant qu'élément de circulation, on fait le tour du bâtiment.** Donc en gros, chaque élément de ce patio, de ce bâtiment est très refermé, c'est tout sauf une expansion. Une faible lumière, des **espaces forts structurés, pas complexes mais fort encombrés**, avec des grands panneaux. Et encore, c'est nettement mieux que lorsque j'y étais, parce qu'il y a moins de problème. Comme je vous dis, l'espace est encombré, surtout qu'ici vous avez diverses associations estudiantines, altermondialistes et autres, qui exposent leurs ouvrages. Mais il y a une petite stimulation, c'est un lieu de vie en fait, il y a pas mal de monde qui dit que ce bâtiment c'est « les couleuses de Lille 1 » parce que c'est un bâtiment un des plus variés. C'est sûr qu'il y a une forte connotation de gauche ici, le SH1 ce n'est pas droite libérale. Là, dans ce couloir, c'est la partie que j'aime vraiment du bâtiment. Donc c'est juste à l'opposé, c'est juste ici.

-ils se dirigent vers un couloir-

Là, vraiment on rentre dans la partie la plus critique du bâtiment. Il n'y a plus aucune lumière naturelle, très sombre, si vous avancez vous allez vraiment vous dire qu'il fait chaud. Quand le bâtiment est plein, je peux vous assurer que vous suez. Ces panneaux, c'est là où en général les étudiants regardent toutes les informations qui concernent leurs formations. Donc c'est le lieu le plus étroit du bâtiment où il y a le plus de monde. Vous voyez, vous passez comme ça avec trois groupes qui se truquent, deux couples qui se bécotent, et cinquante étudiants qui regardent sur les panneaux. Moi j'aime bien. **C'est vraiment un lieu de vie, paradoxalement ce bâtiment est étroit, fermé, sombre, l'ambiance plus ou moins désagréable.** Mais c'est un lieu de vie, c'est paradoxal.

-Ils avancent plus loin dans le couloir, à proximité d'une porte vitrée-

Ici, déjà vous avez une autre ambiance, c'est des gens plus âgés. Là, c'est vingt-et-un vingt-deux, ici c'est vingt-deux vingt-trois. C'est pas qu'il y a plus de maturité mais **l'attitude des gens n'est pas la même.** Les gens sont plus intégrés au niveau du **cercle** professionnel, ils ont déjà fait des stages, et il y a quand même une évolution entre le jeune qui démarre ses études, ou qui est en milieu d'études avec deux ou trois années de Fac, et là où on ressent un peu de bagou et de vécu. L'attitude n'est pas vraiment la même. On passe du couple qui se bécote aux personnes qui discutent de politique tout bêtement, ou de sujets plus à même à leurs formations, plus politisés, il y a des idées qui circulent. **Ça se joue sur cinq mètres.** Si vous regardez les panneaux, là c'est plutôt deuxième cycle et là c'est plutôt troisième cycle. Là, il y a pas mal de gens qui fument aussi, ce n'est pas une zone fumeur mais souvent la porte est entrouverte. Là, ça ne sent pas trop mais avant ça sentait beaucoup plus. Je regrette un peu cette petite fumée qui était très désagréable en soi, mais qui participait à l'ambiance. C'est comme dans un café en fait. **Si vous allez dans les cafés, l'ambiance est dégueulasse, il y a plein de bruit, il fait chaud comme tout, ça pue la clope et le café, mais en même temps on s'y plaît.** C'est un peu la sensation que j'ai du SH1.

O : Tous les gens sont debout là ?

B : Oui tout le monde est debout. Bien qu'ici vous ayez des personnes assises, là et là.

-Il montre deux des murs en tapant dessus du plat de la main-

Pourtant c'est un lieu de passage, mais souvent il y a des gens qui squattent là. Mais c'est un bâtiment qui en général est très plein, il est très surchargé. Mais c'est un lieu de vie.

On va retourner du côté du patio.

-Ils reprennent un couloir-

J'aime beaucoup ce couloir. Il y a des toilettes. Donc les toilettes, c'est une occupation. Je prends un livre dans mes poches, je vais aux toilettes, ça m'occupe beaucoup. Bien que je n'aille pas très souvent aux toilettes, c'est une de mes occupations.

Donc là vous avez un couloir rectiligne, vous avez une vue sur tout ce qui se passe c'est génial. Il y a des couples qui se bécotent et des gens qui parlent, c'est un vrai lycée ici, ce bâtiment. Il y a plein de gens qui circulent, tout ça, c'est un genre de petit **cirque**. Vous voyez tout ce qui se passe. Et puis en général, il y a une chose qui est très agréable dans ce petit patio, ce renfermement, cette surcharge de population, qui déplaît à beaucoup de monde mais pas à moi, c'est le fait qu'**on rentre sur le monde**. On ne fait pas le tour du patio pour rien, on y va pour aller faire un tour, **pour voir du monde**. Vu qu'ici on est deux trois cents élèves, qui viennent pour des informations. Donc on est obligé de rencontrer quelqu'un. On va aller par là.

-ils continuent d'avancer dans le couloir-

Autant je n'aimais pas trop le couloir de tout à l'heure, autant cet enfermement me plaît.

J'ai plus envie de marcher la tête droite et d'avoir une vraie vue sur ce qui se passe, il n'y a pas de crainte de rencontrer quelque chose. Il y a beaucoup de gens qui rentrent qui sortent mais à l'opposé de l'autre parcours où l'on a un peu une peur, ici on s'épanouit. Même si l'architecture n'est pas très différente, encore plus renfermée que l'autre côté, il n'y a qu'une ouverture, la double porte vitrée de l'autre côté, paradoxalement on marche la tête haute. On connaît les gens, le territoire, tout le monde se connaît, c'est un lieu de vie, on n'a pas peur, et ici c'est l'exutoire, la sortie.

-Ils arrivent à la porte vitrée à l'extrémité du couloir, donnant sur un petit jardin-

La sortie participe à ce couloir. Une marche initiatique vers une sortie, quelque chose d'autre. Je ne pense pas que ça a été fait exprès, mais cette salle juste à côté, c'est la salle des DESS, des dernières années. Les seuls à avoir accès à cette salle, ce sont les dernières années. Et presque, **ici vous arrivez vers la fin et là vous avez la sortie**. Je ne pense absolument pas que ça a été fait exprès, bien au contraire, c'est juste une histoire d'organisation spatiale, mais il s'avère que là au niveau de la sortie, vous avez les dernières années. Au final, je n'y avais jamais pensé, c'est quand on parle comme ça. Mais ici, c'est la fin mais et ça a quelque chose de plaisant quand même. Et puis ici en général l'été il y a énormément de gens qui sont dehors, qui jouent au foot, tout ça. Dans cette ambiance néo-gauchiste, socialiste, ou sans être politisé, mais c'est quand même très agréable. Ce bâtiment n'est pas lié en soi. Ce n'est pas l'ambiance scientifique mais sciences humaines. **L'architecture en soi ne le permet pas, mais les étudiants s'en accaparent, et il en résulte un petit cirque**. Ce renfermement organise ce petit cirque, ce petit univers où tout est exacerbé. On a



envie de se faire plus qu'on ne l'est, simplement du fait de se renfermer. Peut-être que j'exagère un petit peu mais ça me semble un peu comme ça.

-ils reprennent un autre couloir-

On va reprendre sur la gauche, excusez-moi, j'ai un peu de mal avec ma gauche et ma droite.

Encore un petit bout de couloir. Ici, la salle info. Je l'appréciais beaucoup, maintenant elle n'existe plus. C'était là où il y avait internet, en gros c'était un passe temps, rarement pour travailler. C'était le truc pour s'amuser, pour voir du monde, la salle était en général très bruyante. Les personnes les plus ralleuses allaient s'en plaindre. Les personnes qui rallaient n'étaient pas forcément les meilleurs élèves, mais c'était pour eux une manière de s'identifier comme quelqu'un d'important. « Il faut raller » pour sortir un peu de ce lot, de cette ambiance de fête, même si bon c'était des élèves sérieux. Il y a le travail et l'envie de parler etc... Donc oui, c'est un lieu de vie plus qu'un lieu de travail.

O : C'est une niche ?

B : Une niche très agréable, surtout pour draguer.

-Il s'assoit dans un renforcement-

Ce petit halo de lumière.

C'est un lieu de vie ici, il faut voir ça comme ça. Ce n'est pas un lieu. Si c'est un lieu d'études. C'est plus un lieu de vie, les couloirs ici, puis le lieu public dans ce territoire. Ce n'est pas un lieu de circulation comme l'autre, **c'est très agréable cette moiteur, cette chaleur, ce renfermement.**

C : Et les sons ?

B : Très bruyant, très très très bruyant. C'est sûrement un des bâtiments les plus bruyants. Je ne dirais pas qu'il n'y a pas d'écho ni rien, mais il y a un **bruit ambiant de papotages et de remue.** Il n'y a que le vendredi que ça devient plus calme, en fin d'après-midi. Mais sinon, c'est une ambiance de foire. La preuve, c'est qu'ici avant, il n'y avait pas de chaise. Mais tout l'espace était squatté. Autant là-bas, il n'y en avait pas trop, qu'ici, il y avait une ribambelle de personnes assises à discuter contre les murs. Et maintenant, ils ont mis des chaises, quoi qu'on en dise, **ils ont presque formalisé cette vie par des chaises** et par ce mode plus conforme à la situation estudiantine du bâtiment.

C : Mais si on est en couple, on est séparés avec ces chaises.

B : C'est sûr, mais les couples se réservent plutôt les petits halos de lumière qui ont été mis en place ici.

-ils sont maintenant à proximité d'un autre couloir très lumineux-

Ici, c'est le couloir le plus ouvert. Mais c'est paradoxal, c'est sûrement l'espace le plus lumineux de tout le bâtiment, et c'est certainement l'espace le plus circulatoire de tout le bâtiment. Vous avez une première partie où les gens étaient assis contre les murs, et la deuxième où ça devient plus de la circulation. Autant ce côté qui était plus sombre était plus le lieu de papotage ambiance café, et autant ici, vu qu'on a plus de lumière, on sort de ce cocon, ça va être un lieu de passage. Je dirais que le



renfermement, c'est comme un café où il fait bien sombre. L'après-midi quand il fait très beau, on se met dans un café parce qu'on aime bien ça. Et automatiquement dans cet espace lumineux, les gens ont moins envie de s'asseoir et de se poser. S'ils ont vraiment envie de s'asseoir, qu'il fait beau, ils iront dans le parc derrière. C'est plus à mon sens un espace de circulation. Par contre au fond, vous avez les salles associatives des Masters et des IUP, et là automatiquement les gens squattent à l'intérieur de la salle. Et dès qu'on rentre dans la grande salle centrale, il y a beaucoup de monde, ça devient vraiment un lieu de vie, un café.

À croire qu'ici, par les quelques aménagements, les chaises ici, par les poubelles, ça identifie aussi le bâtiment à la circulation. Les poubelles, je n'en voit pas trop l'intérêt. Elles auraient plus leur place dans le grand hall. Ce n'est pas un lieu très agréable. Il n'y a pas le sentiment de cocooning que vous avez dans les autres lieux du bâtiment. Et ici, c'est plus l'administration. Ici c'est pour aller dans les administrations, donc ce n'est pas un plaisir, ce n'est pas comme pour aller attendre devant la salle de cours, tranquillement discuter. Voilà pour le SH1.

LAURENT

L : Laurent

C : Donc on fait le chemin de cité scientifique, on longe le val,

L : Du métro cité scientifique jusqu'au bâtiment M, dans ce sens-là.

-Ils s'avancent en bordure d'une route-

Je reste sur la route. -Laurent est en fauteuil roulant-

C : Oui ?

L : Ce n'est pas que je n'aime pas le trottoir, **c'est lui qui ne m'aime pas en fait**. Le trafic est assez réduit sur le campus. **Quand je pousse plus vite le fauteuil, il y a la force d'inertie et je me fatigue moins**. C'est difficile de sortir en groupe quand il y a un fauteuil. Mon rythme est plus rapide. Paradoxalement c'est en allant moins vite que je me fatigue plus.

-ils avancent sans parler- il prend élan sur un rocher à l'abord d'un terre plein- ils continuent d'avancer- il s'arrêtent-

L : Voilà, je poursuivrai encore mon chemin cinquante mètres jusqu'à l'ascenseur du bâtiment M1, et sinon, cet endroit précis que j'ai déjà franchi depuis dix ans pas mal de fois. Et une fois, j'ai été surpris ici, avec un ami qui voulait m'accompagner jusqu'au métro, il m'a poussé pour que je ne me fatigue pas trop mais en arrivant ici en repartant dans ce sens là, c'est pour ça que ce trottoir est spécial par rapport à d'autres, je suis tombé ici. -du trottoir vers la route- Donc le copain a poussé le fauteuil mais il l'a fait piquer du nez, donc forcément, quand le fauteuil est en cette position, tout ce qu'il y a dedans a tendance à basculer, et il ne savait pas qu'il faut le franchir franchement, comme ça.



– il prend le trottoir en levant l'avant de son fauteuil-

Et pas ralentir le fauteuil et attendre qu'il pique du nez.

Alors, bon j'ai quand même passé quelques jours à l'hôpital, mais comme les médecins se sont trompés de diagnostic, ils pensaient que c'était dû à une maladie du tabac, ça faisait déjà trois ans que je devais arrêter de fumer. Cette occasion-là, qui m'a amenée à l'hôpital, était la bonne. Et j'ai arrêté de fumer depuis ce jour-là, ça fera deux ans au mois de janvier, grâce au copain qui a eu la gentillesse de m'envoyer à l'hôpital. Et quand j'ai un sac très chargé en repartant de la radio, ça fait du poids ici, et j'ai **un peu la trouille** de me rater encore une fois, donc je pose mon sac ici pour alléger un peu les genoux et je ramasse mon sac que je remets sur mes genoux et je repars par un trottoir là-bas. –il mime le mouvement-

O : Et il y a des choses, par exemple dans ce trajet, qui peuvent t'aider du coup à avoir envie d'aller. Tu es là sur tes roues, tu te dis je prends une certaine vitesse. ou est ce qu'il y a des choses qui font que si tu regardes ce bosquet tu te guides vers ça, est ce que ça t'aide ? Est ce qu'il y a quelque chose ici qui peut t'aider ? À part te dire : « il y a des obstacles » ?

L : C'est vrai que j'aime bien les jardins, les fleurs en particulier. C'est agréable de voir des fleurs au mois d'octobre sans pour autant aller en Andalousie. D'en trouver dans le Nord, c'est sympa. **J'aime bien toucher les rochers en passant.** J'aime bien regarder les gens aussi, ça m'occupe. Comme je me déplace c'est comme si je marchais, je peux quand même faire mon chemin et regarder ce qui se passe autour de moi, donc en fait **c'est surtout les gens que je regarde autour de moi sur le campus.** Et avec **une attention particulière aux voitures qui sont mal garées en bordure de trottoir,** alors là je leur mets les balais d'essuie-glace en position ouverte pour qu'ils se rendent compte qu'il y a quelqu'un qui n'était pas content. Ou alors, ici, ils peuvent se garer sur les zébras jaunes qui sont importants pour moi, parce que c'est un bateau que je descends facilement. Vu qu'il y a un dépassement, je pourrais peut-être arriver à franchir un gros trottoir beaucoup plus haut que celui-là, mais ce serait un **effort** pour moi et un **risque** à prendre. Donc, je fais toujours **l'effort** de passer par le bateau et la petite bordure pour pouvoir sauter convenablement. **En fait je fais surtout attention à ce que mon chemin puisse se faire sans difficulté.** Si je vois la voiture là-bas, je ne vais pas lui casser son balais, mais l'ouvrir, c'est la routine quand même pour moi. C'est la routine.

O : Pour redéfinir ma question. Du coup, tu fais attention aux obstacles, et donc tu fais attention à les contourner. Et ta remarque, tu disais les gens. Est-ce que tu te sers des gens que tu rencontres comme de points d'appuis pour rouler avec ton fauteuil, ou est-ce que tu les regardes juste par curiosité ? Est-ce que, des fois, des endroits vont être plus faciles pour toi pour aller vers quelque chose ou... ?

L : Ce serait presque un obstacle que les gens m'accompagnent sur le chemin, parce que je roule à ma vitesse. Et m'adapter à la vitesse du piéton n'est **pas facile.** Le copain qui m'a donné un coup de main, le déplacement ensemble s'est assez mal terminé. **Donc je fais surtout confiance à moi-même et je profite de mon environnement,** de regarder des gens qui se trouvent sur le campus, à cette occasion-là ça peut être l'échange d'un regard, et ils peuvent me proposer leur aide, c'est déjà arrivé. Si c'est un matin que je n'ai pas assez déjeuné, je fais cent mètres à fond la caisse et je suis un peu essoufflé, du coup je m'arrête quelques dizaines de secondes et à cette occasion-là c'est possible que des gens s'interrogent « Est-ce que vous avez besoin d'aide ? », ça arrive. Mais je suis **plus à l'aise en me déplaçant seul** sur le campus parce que les compagnons pédestres pourraient être une gêne dans l'allure ou dans mon chemin qui est particulier, si j'emprunte la route. Normalement les

piétons ne sont jamais sur la route, comme j'ai quatre roues, je me le permets. En fait, quand il y a quelqu'un qui me propose de repartir avec moi au métro, je n'ai pas forcément l'envie ou le désir de le faire. Pas à cause de la personnalité de la personne mais.

O : C'est bien de dire ce que tu dis. Alors moi ma question c'était : je me disais. Est-ce que de temps en temps, quand je parle de points d'appui, c'est comme si tu as quelque chose qui est là et tu vas te dire « j'ai envie d'aller vers... », du coup, tu vas utiliser tes yeux, c'est un peu comme ton regard pour te dire je vais m'approcher et je vais réduire ma distance. Et je me demandais si par rapport à des espaces plus ou moins ouverts, tu te disais par exemple que c'était plus difficile pour toi de continuer ton chemin si tout d'un coup il y avait quelque chose qui t'arrêtait au bout, ou un espace ouvert te disait ..

L : L'étape qui me fait arrêter d'une certaine façon ce serait juste en face de l'espace culturel, une voiture mal garée c'est une **étape** dans mon chemin. Et quand j'aurais franchi cette partie-là, je me sentirais arrivé. Tandis que là-bas, j'ai **pas mal de boulot**. Du métro jusqu'ici, dans de mauvaises conditions, cela peut être très **fatigant**; les essoufflements, les mains qui glissent s'il pleut beaucoup, je peux me cogner le pouce dans une partie du fauteuil. Donc quand j'arrive ici, j'ai l'impression d'avoir fait le boulot, et en fait mon déplacement n'est pas complètement dans la facilité, c'est dans **l'effort**.

C : D'où la question serait peut-être maintenant : et à partir de ce parcours, quand vous êtes ici, est ce que vous êtes plus libre ? Donc vous avez passé l'effort principal, pour ensuite, que quelque chose puisse vous attirer ou vous aider ?

L : Là, le trottoir, le chemin qui est tout plat qui ne pose aucun problème et la récompense du café quand j'arrive à 10h30 avant de faire mon émission à Campus et j'ai le temps d'aller à la cafet' là-bas et de me faire un café qui est vraiment très bon, alors là, ça va.

Mais sorti du métro, **je me sens dans l'effort, dans la difficulté, jusqu'à ce que j'arrive là**. Donc pour répondre clairement à votre question, tout ce terrain-là, du métro jusqu'ici, est difficile à franchir, difficile entre guillemets, et ici c'est la tranquillité, je suis serein, quand j'ai fait ça j'ai fait le plus dur du boulot. Ces jours-ci il fait très beau, mais par contre au mois de décembre, qu'il fait froid, qu'il faut être emmitoufflé, les déplacements, il faut sauter les trottoirs avec les sacs et tout. **Arrivé ici, c'est bon, le café chaud, on a fait son trajet maison boulot.**

-Ils arrivent à la maison de la culture, Laurent fait le grand tour, alors que les autres coupent par la pelouse-

-ils entrent-

Atelier art architecture paysage / Séance atelier Odile 1 20/10/2005 K7 N°1

-Après l'introduction et l'exercice de frottement des pieds au sol, la différence entre le parquet et les tapis-

O : On va faire une forme un peu artificielle, un peu comme celle de l'architecture, on va faire un cercle.

-Ils forment un cercle-

O : -en s'adressant à Laurent- Vous pouvez peut-être participer, non ?

L : Oui, si vous voulez, vous croyez que je peux grimper là-dessus ? -en parlant de la zone de parquet - J'attendais que vous me le demandiez. Je peux quand même laisser ça au coin, comme ça, ça capte [il continue d'enregistrer la séance pour son émission de radio]. -il pose son sac avec son magnétophone sur un coin de la zone de parquet-

O : Oui d'accord

L : Je vous rejoins.

O : Alors le jeu, on va faire un cercle, la forme du cercle. Et ensuite, on va un peu transformer. Puis il va y avoir une personne qui va se mettre à l'extérieur, puis on va voir par rapport à la forme qu'on a transformée, quelle est sa perception de l'espace de l'intérieur, de l'espace de l'extérieur. C'est vrai qu'on n'est pas extrêmement nombreux. Je prends une personne. Est-ce qu'il y a une personne qui veut bien se mettre au milieu ?

-Nicolas s'avance au centre du cercle-

O : Alors nous on va d'abord nous tenir la main.

-Ils se prennent par la main toujours en cercle, et agrandissent le cercle-

On va prendre l'espace. Nicolas, toi tu te ballades dans cet espace, en étant attentif à ce qui t'entoure, à la forme qu'on fait. Et maintenant on va se lâcher les mains. Qu'est ce que ça te fait le fait qu'on se soit lâché les mains.

N : Je serais tenté de sortir du cercle.

O : Maintenant on va mettre nos deux mains en l'air.

N : Là, c'est bizarre, mais j'ai envie de rester immobile au centre du cercle. Je n'ai pas envie spécialement de bouger.

O : Ou de sortir. Alors comme on lui a donné une attention vers le haut, du coup on va lui attirer son regard.

-puis elle leur demande soit de garder la position, les mains vers le haut, soit de s'accroupir. une personne sur deux.

N : J'ai un mélange des deux sensations précédentes. J'ai envie de sortir mais aussi de rester.

-elle demande à ceux qui sont debout de mettre leur bras en croix, les bras perpendiculaires au corps, les mains ouvertes. Ceux qui sont accroupis restent accroupis-

O : Est ce que c'est perturbant pour toi ?

N : Non, pas du tout.



O : À ton avis pourquoi ?

-Nicolas ne répond pas et fait des pas sur lui-même-

-elle s'adresse au cercle, leur demande de lâcher les bras puis de les remettre en position et demande à Nicolas de s'accroupir-

O : C'est pareil que tout à l'heure, que quand tu étais en haut ? Tu comprends des choses ?

N : Accroupi on se sent dominé, les bras tendus comme une sorte de domination.

O : C'est des constatations tout ça. C'est vrai que selon qu'on est grand, qu'on est petit, etc., une limite va être perçue complètement différemment. Tu vas couper la pièce en deux, avec un niveau moyen, un niveau haut, et toi, tu vas rester dans le niveau haut. Et puis là, du coup tu t'es mis en bas, tu as mis ton niveau moyen en bas. ...

Ce sont des choses archi simples qui vont changer les choses.

Maintenant, quelqu'un va se mettre à l'extérieur. La perception de l'intérieur et la perception de l'extérieur, c'est encore autre chose.

-Laurent se met à l'extérieur-

O : On reprend nos mains. Il faudrait que tu tournes autour de nous, en faisant attention à nous.

L : Que je ne vous écrase pas les pieds.

O : Non, il n'y a pas de problème. Je voulais vraiment que tu fasses attention à nous. C'est un peu la question que je lui avais posée à savoir si l'environnement pouvait l'aider à ..

Ensuite on lâche nos mains.

Attention à nous hein ?

Les mains en l'air. Et maintenant il y en a un sur deux qui s'accroupit, et les autres mains en l'air. Alors tu sens une différence ?

L : Oui certainement oui. Quand vous êtes abaissés, il y a des fenêtres qui sont ouvertes, je peux voir l'autre côté du cercle. C'est toujours aussi **fatigant** de faire le tour, mais ce qu'on sent à côté de soi quand on fait le tour à chaque fois, c'est plus ou moins important en volume quand on est debout, quand on est assis. La perception du cercle quand on a les mains levées, on a l'impression qu'il est plus haut évidemment. C'est plus **agréable** de tourner autour quand quelqu'un est accroupi parce que je peux voir un peu de l'autre côté, **le cercle est moins impénétrable**.

-ils mettent les mains en croix puis en hauteur-

L : J'ai l'impression de mieux tourner quand vous avez les mains écartées, ça accompagne mieux mon mouvement.

O : Parce qu'il a quelque chose de suivi comme ça, l'œil peut anticiper la courbe plus facilement que si c'est hachuré. C'est plus difficile absolument.

Donc voyez c'est une possibilité.

Maintenant, on va prendre une chaise et on va se mettre en hauteur.



-une personne sur deux se met debout sur une chaise toujours en cercle, Anne-Françoise tourne autour du cercle-

O : Maintenant tu vas faire la même chose mais à l'intérieur.

-ceux qui sont debout sur les chaises lèvent les bras-

O : Puis à l'extérieur. Est ce que ça change quelque chose ?

AF : C'est plus **oppressant** à l'extérieur qu'à l'intérieur.

-Ceux qui sont au sol mettent les bras en croix et ceux qui sont sur les chaises lèvent les bras-

-Anne -Françoise tourne à l'extérieur puis à l'intérieur-

AF : Que ce soit intérieur ou extérieur, cela ne donne pas de bonnes impressions.

O : Tu as une idée pourquoi ?

AF : C'est une structure trop fermée, ça ne me plaît pas c'est tout.

O : C'est plus extrême que tout à l'heure, ça devient oppressant. Il faut que l'œil se dise...

Il y a des grands piliers et il y en a des larges. Au bout d'un moment le système nerveux n'a plus ses repères. Un mouvement qui va aller vers le haut va être contrecarré par un mouvement qui va être ici -les bras en croix-, et du coup, on n'a plus le choix. C'est-à-dire qu'on n'a pas de choix de ligne de mouvement. Un truc peut empêcher l'autre.

-Benoît en fait l'expérience, ils sont un sur deux debout sur des chaises ou au sol, debout, les bras le long du corps-

B : Je trouve ça assez **froid** quand on est à l'intérieur. Je trouve ça assez **glacial**. Très statique, **très figé comme situation**. Quand on est à l'extérieur, on le voit différemment. À l'intérieur, il y a vraiment une verticalité. Quand la différence de taille est plus importante c'est plus **perturbant**. À l'extérieur, on voit juste des personnes qui sont.

-Maintenant ceux qui sont sur les chaises lèvent les bras en l'air-

Benoît sort du cercle.

O : Vous avez vu ? Il n'a même pas fait le tour du cercle. Il regarde vers le haut et c'est tout.

B : C'est pas très **perturbant**. Mais on a un axe de visage -il se prend le visage et le dirige vers le haut-

O : Maintenant, nous on est comme ça et les autres s'élargissent - donc ceux sur les chaises les bras vers le haut et ceux au sol mettent les bras en croix-

B : On n'a pas d'échappatoire, ni vers le haut ni vers le bas. On a tout le temps quelque chose dans le champ de vision, **c'est trop comblé, on se sent prisonnier**. Et là, **c'est vraiment affreux, il est beaucoup trop grand** - il parle d'une des zones du cercle où l'un des participants debout sur une chaise est grand-

O : Et là, c'est vrai qu'on lui coupait sa ligne d'horizon. Juste plus bas ou plus haut, il n'y aurait pas eu de problème, mais sur la ligne d'horizon, c'est terrible. enfin, terrible. Là en haut, malgré qu'il y ait tout un espace ouvert en bas, on se sent prisonnier.

Sans en avoir l'air, tout ça va influencer énormément.

-Prochain exercice : est ce qu'il y a de la profondeur dans l'espace ?

O : On va prendre un grand espace.

-Ils s'éloignent les uns des autres. Odile marche en direction d'un participant puis arrivé à sa hauteur, recule-

O : Maintenant, je vais prendre mon attention, je vais faire attention à mon environnement, à mes côtés, comme dans un train, et je vais me dire : je vais glisser sur mon environnement.

-elle refait le même mouvement, avance vers lui puis recule-

Vous voyez que c'est une autre façon de faire par rapport à la motricité.

Puis maintenant, je vais prendre une autre solution, je vais prendre mon idée sur l'espace et je vais décider que je réduis mon espace entre moi et lui, et maintenant –une fois arrivée à sa hauteur– agrandir l'espace.

On se rapproche de quelque chose ou on s'en éloigne. Je veux que vous viviez ça. La première situation, on glisse comme si on était un poisson, sur l'environnement. Il y a des gens qui font tout le temps ça : ils prennent appui sur l'environnement, c'est-à-dire qu'ils se centrent à l'extérieur d'office. Et la deuxième : il y en a certains qui réduisent la distance et certains qui l'augmentent. Ce sont des choses moins évidentes.

-ils font l'exercice par deux : ils glissent puis réduisent/agrandissent la distance, le font l'un après l'autre, puis les deux simultanément. Toujours en deux temps, le glissement - la réduction / l'agrandissement-

N : En me fixant sur le pas de Benoît, j'avais tendance à sortir du carré.

O : Du coup c'est tes yeux qui constamment s'ajustaient au pas... C'est la question d'aller dans le même sens que la surface ou pas. Une surface n'est pas neutre.

-suite : l'exercice avec les mains-

-l'exercice en sautillant- Odile va discuter avec Laurent qui ne peut pas faire l'expérience-

-ils se mettent à quatre pour faire un pont, Laurent passe dessous, quand il passe ils baissent leur bras (en hauteur)-

L : C'était un peu trop de contact par rapport à la carapace ?

O : - elle lui demande de fixer un point – la poignée d'une porte- Comment tu te situes par rapport à l'espace ?

L : Je me sens **plus à l'aise** comme ça que sous vos bras.

-ils recommencent l'expérience avec deux personnes de plus dans le pont, et refont l'expérience, Odile leur demande de faire travailler leurs yeux-

-c'est au tour de Benoît-

B : je ne me sens pas plus petit, c'est ce qui est dans mon axe visuel qui s'écrase ou s'étire par en-dessous.

O : Vous vous sentez parfois moins tassés qu'avant.

Atelier art architecture paysage / Séance atelier Odile 2 20/10/2005 K7 N°2

-elle leur parle de l'espace entre, certains font attention aux piliers, certains à l'espace entre.-

O : Vous allez faire une sorte de petit serpent, une forme en serpentine.

-ils forment une trajectoire entre eux en forme de zigzag.

Odile passe entre eux et porte son attention sur les trous, « ce qui est ouvert ». Elle répète le mouvement en portant son attention sur ce qui est fermé. Les participants font l'exercice, une première fois sans attention, une seconde fois en portant l'attention sur l'espace ouvert-

AF : Donc je ne pense à rien ?

- AF suit le « chemin » tracé entre les différentes personnes en zigzag-

O : - aux autres- Quand la personne passe, vous sentez très bien ce qui se passe.

AF : C'est dur de ne penser à rien.

O : Maintenant tu penses à l'espace entre. – elle recommence-

O : - aux autres- Et vous vous percevez.

AF : C'est **plus agréable**, la personne entre deux personnes est beaucoup plus large.

O : Les garçons, je vous regardais, la première fois, vous lui donniez le passage et la deuxième fois, vous étiez là, pépères, vous n'aviez pas envie de lui donner le passage. Vous aviez conscience qu'elle n'allait pas buter sur vous.

Une participante : Est ce que ce n'est pas parce que c'est la deuxième fois qu'elle passe ?

O : Ça peut influencer. Elle connaît le trajet déjà. Ça pourrait, mais là, ce n'est pas vraiment le cas.



-exercice suivant : ils marchent par deux, une des deux personnes tient l'épaule de l'autre, ils marchent plus ou moins vite. Ils arrêtent l'exercice et s'interrogent.-

B : L'autre est **plus fatigué**

O : Ben oui. Le système nerveux a eu quelque chose à faire, il est content. S'il n'a rien à faire, il fatigue. C'est ce qu'on dit par rapport au paysage, si les yeux n'ont rien à faire, c'est fatigant. Le système nerveux adore résoudre les choses. Il faut lui donner des choses à résoudre. Ça c'est l'environnement qui va le faire.

-exercice suivant : ils s'allongent sur des tapis. Odile leur fait mettre leurs mains sur les yeux et leur demande de s'imaginer qu'ils les font tomber derrière, dans leur crâne. Puis ils posent leurs mains contre le sol, et donnent un mouvement d'aller retour comme pour détacher la peau des os. Comme « pour mettre de l'espace entre sa peau et ses os ». Puis ils plient leur jambe et font pareil avec leurs plantes de pieds Elle leur appuie sur les genoux. Ils détendent leurs jambes, les bougent de dedans vers dehors, « un moment d'oscillation ». Puis ils font de même avec les bras. Il faut que le mouvement soit régulier pour que les nerfs se détendent. Ils arrêtent les bras et les jambes et font le mouvement avec la tête. Ils se relèvent lentement.-

-après les exercices, ils sont assis sur les tapis de sol et discutent-

O : ... Se donner un imaginaire, passer à travers les murs. Il faut qu'on voie à travers les choses. Ce qui fait qu'on va être dans un espace riche ou pas. C'est vrai qu'à une époque, avec les fioritures, c'était peut-être intéressant mais peut-être trop chargé, le truc à angle droit maintenant ça coûte moins cher, mais on ne peut pas dire que ça nous soutienne. Le trans, aller au-delà, il faut passer à travers.

AF : C'est peut-être aussi un problème de coût justement, peut-être que les budgets des architectes ne sont pas très importants. Peut-être que eux auraient envie de le faire mais que il y a aussi un budget, et que... mais je sais pas.

B : L'architecture de Gaudi à Barcelone, ils ont du ..

O : Quand on commence à évoquer les choses que l'on aime et qui nous font sens, vous verrez, c'est étonnant, c'est très bien quelque part, si ça nous fait du bien.

B : Moi, j'aime bien l'angle droit dans l'architecture. Par exemple l'architecture japonaise, qui est basée sur les angles, **il n'y a absolument aucune courbe, je trouve ça très apaisant**. D'un point de vue ressource,.. Par rapport à l'angle droit, c'est très naturel, on a plus de points de **repères**, que dans des choses éparpillées.

O : Mais, par rapport au dôme, c'est plus complexe que ça, il n'y a pas de recettes. C'est là, l'architecture. Il y a des contraintes extrêmement puissantes avec lesquelles on va jouer, pour que ça donne lieu.

B : Par rapport aux formes, à une architecture, en gros c'est du feeling. C'est-à-dire quand je vois négativement, il y a des choses, on y trouve un repère... Un ou deux arbres sur un coin de rue, je n'aime pas l'espace boisé en ville, je trouve ça chiant. Mais est-ce que plus ou moins on arrive, enfin la science, et par rapport à là où l'on en est actuellement par rapport aux formes, on arrive à définir ce qui



peut apporter .. Ou bien ça reste vraiment relatif à l'individu et à la conscience de chacun et pas simplement au groupe ?

O : On comprends très bien la question, Catherine tu as envie de ..

C : Je crois qu'il y a les deux, il y a à la fois une culture, c'est-à-dire que tout dépend de ce que l'on a vécu dans l'enfance, si l'enfance s'est déroulée dans le même endroit où l'on se trouve. Également, par rapport à l'enfance, les quatre premières années sont déterminantes et puis ensuite, donc il y a ce qui va ensuite nous structurer. Il y a aussi les gestes qui nous ont accompagné quand on était enfant etc. ; il y a tous ces éléments-là qui nous structurent, et qui font à la fois partie d'une culture proche, familiale, et ensuite on a tout un système de cercles qui font que c'est quasiment impossible de répondre à 100% en vous disant : « bon, voilà. ».

Et heureusement, parce que nous sommes des êtres humains et c'est impossible de définir et d'arriver à quelque chose en disant « voilà, parfait, le système nerveux va correspondre à ça. »

B : Il n'y a pas vraiment de norme par rapport à ça.

C : Ce ne sont pas des questions de norme, ce sont des questions de spatialisation et de structurations qui font qu'il y a des pensées architecturales qui appartiennent à des époques et qui appartiennent aussi à des environnements plus larges, qui incluent aussi l'atmosphère, qui incluent aussi l'humidité, la lumière, la qualité de la terre etc..

Par exemple pour l'architecture japonaise, compte aussi le fait que les japonais ne se pensent pas d'abord eux isolément, mais pensent d'abord le groupe et eux après. Au départ l'architecture ancienne, comme vous le savez, n'est pas conçue pas en façade mais pensée dans l'inter pénétration et en jeux de relations intérieur extérieur.

Ceci n'est pas forcément similaire à notre propre architecture, donc si vous, vous grandissez dans un espace comme celui-ci, votre relation à vous-même et à ce qui vous entoure va forcément être différent et vous structurer. De même que le langage vous structure par rapport à votre imaginaire. Quand Odile dit l'architecture, l'art de l'architecture, il y a vraiment une différence entre la construction, une construction et l'architecture. Ce n'est vraiment pas la même chose. Vous pouvez très bien bâtir, sans même penser jamais à ce que peut être une architecture, et à ce que peuvent être des corps qui se meuvent dans une architecture ou qui ne peuvent plus se mouvoir dans cette architecture. Il y a aussi le fait qu'il y a des architectes qui prennent en compte les matières, qui prennent en compte des choses de l'ordre de l'invisible, ou d'autres qui s'intéressent plutôt aux repères, à la stabilité et au visible. Les histoires de chaque architecte, et de ce qu'ils essayent de donner aux autres ou de ne pas donner aux autres vont apporter des différences. Et on peut jouer sur des contraintes, comme des éléments de dynamique qui vont être ensuite apaisés par autre chose. Certains architectes jouent beaucoup avec les éléments, avec l'eau. Il y a vraiment une multiplicité. Je crois que ce qui est important et ce qu'on avait voulu faire et ce sur quoi Odile a insisté, c'est la relation de l'expérience dans vous-même, ce qui se passe pour vous avec le monde et ce qui fait que vous allez pouvoir vous épanouir, déployer quelque chose qui fait que vous allez être plus légers. Vous et tout votre entourage, trois cent soixante degrés autour de vous, tout ça va être modifié et forcément la relation aux autres et au monde. Les autres le voient. Vous avez vu comment les autres étaient différents en fonction de ce qui se passait. Ce n'est pas le fait de se dire comment vous êtes, qui vous êtes, c'est vous, et

forcément avec les autres. Un architecte, c'est ça aussi sa vocation. Un paysagiste aussi, un urbaniste aussi, quand pour eux l'espace construit, est normalement fait pour être habité.

B : Non mais oui Ce qui fait que certains espaces peuvent être très beaux, mais on voit à Brasilia, qui sont des espaces qui sont très impressionnants, d'un point de vue architectural très intéressants, mais que selon un documentaire que j'ai vu « dead brasilia », les habitants ne s'approprient pas Brasilia. Pourtant, d'un point de vue architectural et d'un point de vue esthétique, c'est quelque chose assez intéressant, c'est quand même une œuvre qui reste dans les bouquins d'archi. Mais ce n'est pas un lieu de vie, c'est un lieu de démonstration architecturale, qui n'est pas vivable, enfin...il paraît.

C : Il y a des choses aussi, par rapport à la notion d'anticipation. Je pensais à ça par rapport à l'atelier. Il y a des architectes qui anticipent. Quand ils pensent le plan, le plan ce n'est pas uniquement deux dimensions. Et c'est formidable, car quand ils anticipent, ils incluent le mouvement, ils incluent aussi la présence des autres, ils incluent aussi la fluidité du bâtiment. S'il n'y a pas d'anticipation, je ne suis pas sûre qu'il y ait des passages qui se passent entre deux dimensions et trois dimensions y compris lorsqu'il y a la construction. Ils vivent mentalement cette anticipation mais aussi très physiquement, c'est sensoriel aussi. Et on n'a pas besoin de travailler la matière pour ça, c'est vrai que ceux qui travaillent la matière, donc qui ont le contact physique main matière, c'est sûr qu'il y a une information : donner forme et donner sens dans cet échange, qui fait qu'on va connaître la matière et pas l'utiliser simplement comme un objet. Et cette connaissance de la matière, par l'information, il y a à ce moment-là création, et il y a sens dans le même temps. Mais je pense que les architectes qui ont cette capacité d'anticiper pour l'espace habité, à ce moment-là. C'est quasiment déjà là... Ensuite, évidemment, il faut trouver ceux qui peuvent réaliser, ceux qui peuvent comprendre comment ils doivent réaliser, c'est-à-dire être sûr de la qualité du début jusqu'à la fin.

O : Vous voyez quand on parle comme ça, il y a des architectes qui n'ont voulu faire que des choses rondes et c'est terrible, alors qu'on a besoin d'angle droit, justement pour se repérer, et toutes les choses comme ça dépendent aussi du contexte, de ce qu'on y fait à l'intérieur, on s'influence énormément.

B : Je me rends compte que dans les salles de spectacles, en général, je préfère la forme plus ou moins carrée, je n'aime pas les salles de spectacle totalement arrondies. Soyons franc, je trouve ça très désagréable, il n'y a aucune proximité, bien qu'on soit au contact du groupe.

Je préfère les salles carrées, je trouve qu'on y a beaucoup plus de contact. Au Zénith, il y a vraiment une verticalité. Je ne suis pas sûr que la forme ronde apporte cette proximité. Je préfère qu'il y ait un rapport de distance, il y a les gens devant et ceux qui sont derrière. Peut-être que vous n'avez pas cette sensation.

O : Ce qui est important, c'est que de soi, de son histoire, il y a des choses qui font du bien, des choses qui sont complémentaires, des choses qui ne sont pas complémentaires. C'est cette histoire de l'inter-pénétration. Rien n'est neutre, et si ça peut enrichir, c'est pour différentes raisons. Quand tu évoquais ces histoires de scientifiques, il y a plusieurs choses, par exemple des gens comme Berthoz, qui va dire qu'il y a des choses qui vont faciliter la motricité, c'est une expérience en tant que telle. Faciliter la motricité veut dire libérer la vue. Mais c'est vrai que les choses à angle droit c'est des choses en ellipse d'un confort, ça c'est autre chose, donc c'est pour ça qu'on a pas besoin de points de repère.

Bien entendu, si on considère le corps comme par rapport à l'extérieur. Mais j'insiste là-dessus, c'est que le système nerveux a besoin de richesse pour se développer, si j'ai un espace qui n'est pas si lointain, je vais rester sur ça, réduire et je ne vais pas chercher une solution pour aller plus loin. Et ça appauvrit le système nerveux et l'imaginaire. Même en tant que chercheur, il faut qu'il y ait de la profondeur, et c'est l'environnement qui va supporter ça ou au contraire. Bien sûr qu'on peut toujours le faire en tant qu'être humain, passer dessus, mais c'est plus ou moins évident.

L : Est-ce qu'il est possible d'enrichir d'accroître son horizon avec un univers **virtuel**, par exemple avec un paysage artificiel sur ordinateur pour recréer la sensation. Parce que j'aime bien les jeux d'actions où il faut sauter, tirer, nager, plonger.

O : Absolument, c'est ça qui est si compliqué, comme les livres deux dimensions, on s'y met puis on est content parce que ça met de la distance. Pour les danseurs, au bout d'un moment, tu vois, tu peux prendre un gant et aller attraper quelque chose, mais au bout d'un moment.

Si ça traduit l'expérience, et on n'a pas parlé d'odeurs, de sons, de toutes ces choses-là, tu vas énormément t'approprier mais ce n'est pas forcément très stimulant pour le système nerveux.

Il faut qu'il y ait l'odeur, le son, il faut qu'il y ait tout ça. C'est extrêmement important. Donc le virtuel peut être très appauvrissant, surtout si l'on n'a pas eu l'expérience de la trois dimension. Est-ce qu'on arrive à manier quelque chose virtuellement si on n'en a pas eu l'expérience avant.

Il faut qu'il y ait l'expérience.

C : Oui, parce que quand on voit un spectacle de danse, par exemple, à chaque fois que j'y vais, je rentre toujours à pied, c'est extraordinaire. Je ne peux pas prendre les transports en commun, ce n'est pas possible. Je me sens là aussi, il y a une énergie qui m'a été donnée. Je ne dirais pas que je fais pareil, mais il y a quelque chose d'extraordinaire. Avec le virtuel, je ne suis pas sûre de l'avoir, vraiment comme quelque chose qui modifie autant ; évidemment il se passe quelque chose, mais c'est la relation à un corps qui vraiment nous motive, et il y a quelque chose qui se passe entre nous, il y a un échange entre les deux.

-Fin de la séance-

Atelier art architecture paysage / Séance atelier Odile 3 20/10/2005 K7 N°3

5.2.1 séance de discussion clôturant l'atelier-

O : Vous vous êtes rendu compte d'une modification même hier soir quand vous êtes partis ?

B : Je suis passé devant le SH1, mais je ne suis pas rentré. Ça me paraît toujours aussi sombre. Ça me conforte par rapport à une idée que j'en avais déjà, par rapport à ce qu'on a dit, par rapport à la sensation que j'ai de ce bâtiment-là et à la séquence inverse qui est l'épanouissement de l'individu par rapport au bâti. **Ça a renforcé la vision que j'en avais.**

-...plus tard-

C : C'est important de se rendre compte de l'isolement dans lequel on vit, qui est de plus en plus important à l'heure actuelle. Il est important de se demander à la fois : comment on vit dans le monde, et quels sont les échanges avec ce qui nous touche le plus, le corps ; et ce que l'on s'interdit, ce qui est refoulé, ce qu'on accepte pas des autres, et ensuite comment on peut interagir et continuer de construire notre monde commun.

C'est du plus minime, à l'évitement du mouvement d'épaule. Et vous avez bien vu hier, on voit très bien comment l'autre est.

B : On m'avait toujours dit qu'une société, plus elle est matérialiste, comme par exemple en Europe, qui est très riche, moins il y a de contact humain. Par exemple que dans toutes les sociétés primitives, comme les gens dans les tribus indigènes ou autre, les gens sont plus tactiles. Qu'on se touchait plus, tout ça. Ce qui m'a toujours frappé à Tunis ou à Marrakech, dans le monde arabe les gens sont plus tactiles, surtout les hommes.

C : Oui, mais je ne dirais pas que c'est une société plus primitive.

B : Non pas du tout, mais c'est quelque chose qui m'a toujours **beaucoup perturbé, ce contact facile**, c'est à dire qu'on se prend comme ça. Comme dans les sociétés latines. J'ai toujours du mal à avoir cette approche.

C : Ce qui veut dire aussi que ceux qui pensent les espaces aussi ont leur propre culture, leur propre refoulé et vont permettre certaines choses ou ne pas les permettre dans la structuration de l'espace.

N : C'est un fait culturel avant tout, je pense que les occidentaux sont beaucoup plus sensibles à une certaine distance alors que les japonais par exemple sont beaucoup moins dérangés par la densité.

Une autre étudiante : Ils sont dérangés par la densité, mais une fois il y avait un couple qui se tenait par la main dans le métro et ils avaient le droit à des regards. ça ne se fait pas du tout.

C : Ça commence à se faire. Mais cette question de la densité est très particulière parce que si vous êtes dans un métro aux heures de pointe à Tokyo, vous allez effectivement sentir cette densité. Mais comment les corps se touchent, ça n'a rien à voir avec un métro parisien. La densité leur pose un

problème mais ils vont disposer leur corps par rapport à ce qui les entoure de manière très différente. C'est-à-dire : il pourrait y avoir un contact, mais il ne sera pas appuyé par exemple.

O : Et entre autre, par rapport à ce qu'on disait, à l'exercice avec la main. Quand vous aviez une vision plus lointaine, vous aviez votre main entre vous, elle ne vous appartenait plus cette main. Et c'est un peu comme ça au niveau du regard oriental. Ils vont avoir un autre type de regards et cela va créer une distance plus permissive. Nous, on va avoir l'impression qu'ils ne regardent jamais, on a l'impression qu'ils passent à travers, on va se dire : Tiens, il n'y pas de communication dans ce sens-là, parce que c'est un autre type de communication. Ce sont toutes ces choses- là qui font qu'il y a des choses qui sont supportables ou des choses qui sont insupportables. Et ça, on peut le voir, d'ailleurs pour soi, on parle d'espace plus ou moins proche, ça dépend des gens, il y en a qui réduisent l'espace, qui ont besoin de l'augmenter, et en fonction de ça, il y en a qui vont se parler plus proche. Et parfois, on peut trouver ça insupportable, parce que c'est dans notre espace.

(...)

Ce qui est intéressant, en ce moment, c'est que les architectes sont beaucoup sur la flexibilité, sur la fluidité, sur justement comment passer du dedans au dehors, et justement dans l'espace oriental, il y a des choses magnifiques là-dessus dont on peut énormément apprendre.

B : Je voulais savoir, à propos de ce que l'on disait tout à l'heure par rapport au contact humain. Je vais reprendre par rapport au Maghreb, dans les sociétés occidentales, on a toujours dit que dans les sociétés nordiques, on se touchait beaucoup moins qu'avant, il n'y a pas ce contact physique qu'on a plus ou moins dans les populations africaines ou autre. Nous, on a un ami qui est malgache qui a du mal à visualiser le relationnel au niveau du côté tactile avec les gens. Il n'arrive pas à comprendre : est-ce qu'on doit serrer la main ou prendre la personne dans ses bras. Il a du mal à savoir ça. Ma question serait : pourquoi est-ce que dans le monde occidental, les pays riches occidentaux, il y a une perte de contact et pourquoi le toucher a perdu de sa valeur ?

C : je n'ai pas d'explication à ça.

N : Est-ce que ça a un rapport à la nature, à la vie matérielle.

O : Nous, les danseurs, on parle beaucoup de ça. Je pense qu'il y a pas mal d'explications. C'est bien sûr culturel et puis ça peut être des interdits. On peut y voir plein de raisons.

Mais quand tu parles comme ça, toi, c'est vraiment compliqué. C'est-à-dire, les américains, tu t'aperçois qu'il y a un passé très puritain. Là-bas, si tu te mets en maillot de bain tu as intérêt à être très couverte, on ne s'embrasse pas sur les joues mais on fait une embrassade et pourtant il y a beaucoup de contact comme ça.

B : Par exemple, avec les amis anglais de ma sœur, je ne sais jamais comment je dois me tenir, est ce que je dois les prendre comme ça ou est ce que je dois leur serrer la main ?

O : C'est complexe, il y a des choses qui sont permises d'autres qui ne le sont pas. Ces contacts, ces embrassades américaines, c'est exactement ce qu'expliquait Catherine, il y a une tonicité du corps, tu ne t'abandonnes pas dessus tu restes quand même en surface. Tu as toujours ta peau qui fait la différence avec l'autre. Tu ne te reposes pas dessus. Il y a toutes sortes de touchers qui sont incroyables, et quand tu commences à parler comme ça, on voit toutes les différences.

...

N : Je crois que ces influences sont vraiment le fait des cultures et du développement économique. J'ai entendu dire qu'il y a quelques siècles, dans certaines régions françaises, le simple fait de toucher les vêtements d'autrui était considéré comme une agression, comme une attaque ; et pour revenir sur ce que disait Benoît, j'ai eu le même genre de questionnement avec les japonais, à savoir si spontanément j'allais avancer ma main et à la serrer ou au contraire si j'allais m'incliner.

O : Cette adaptation aux cultures est très intéressante. On s'aperçoit que l'autre n'est pas du tout pareil que soi.

B : Par rapport au développement économique, matériel des choses, est-ce que l'apport du matériel entraîne cette perte de contact ou est-ce que c'est la culture qui entraîne cette perte de contact ?

O : On dit qu'il y a des inter-influences constantes, c'est très difficile. C'est quand tu vois par rapport aux rituels. C'est ce que je vous expliquais par rapport à la motricité, on se rend compte que les enfants sont de plus en plus conduits à l'école, ils sont dans des voitures. Ça veut dire que quelque part ils ne savent plus marcher. Enfin, entre guillemets. On dit que c'est à dix ans qu'on acquiert la marche adulte. Toutes ces choses vont influencer. Alors comme tu dis, économiquement, il y a la voiture, toutes ces inter-influences, il y a énormément d'éléments. C'est vrai qu'on prend le point de vue de l'environnement pour l'architecture.

C : C'est pour ça qu'il n'y a pas une explication. C'est complexe. Il faut prendre en compte tous ces paramètres ; pour des questions comme celle-ci, il faut toujours garder l'horizon le plus ouvert, pour comprendre qu'il y a tous ces éléments qui jouent ensemble et que de toute façon, on ne pourra pas tout maîtriser. Si vous vous posez cette question, l'important est de vous demander ce que ce questionnement veut dire par rapport à votre propre recherche. Est-ce que c'est un questionnement que vous avez par rapport à une société qui est très multiculturelle, le campus, si vous avez des échanges qui se font, à priori, ils ont l'air de se faire et à ce moment-là, quelque chose qui vous est en train de vous enrichir et de modifier votre propre comportement. Je pense que c'est là aussi qu'il y a quelque chose qui est très important, et que nous avons ressenti déjà au sein de l'atelier, c'est-à-dire cette diversité est d'une extraordinaire richesse, parce qu'on va se redéfinir de manière différente avec les personnes que l'on rencontre. On n'existe pas seul. On existe forcément en dehors de soi, et on existe parce qu'on est avec les autres. Et donc à chaque fois, on va être différent, on se présente, on se représente différemment en fonction des personnes avec lesquelles on se trouve.

...

C : Est-ce qu'après l'atelier, et le fait d'avoir parlé [de la manière de ressentir l'espace] aussi avec nous, le fait de l'exprimer, est-ce que vous avez pu repenser à vos impressions, relations au site ? Soit le lieu que vous avez choisi, soit...

L : Le seul trajet que j'ai fait c'est le centre commercial tout à l'heure et je me suis abrité sous les piliers. Je me suis rendu compte que l'architecture n'était pas si nulle que ça en centre-ville. Que quand il pleuvait, on pouvait passer un bon moment avec un copain. Et surtout sur le campus, j'ai cherché quelque chose qui me motiverait ou qui me ferait du bien pour avancer et je n'en ai pas trouvé. J'ai vu que c'était mes genoux et c'était la concentration du coureur. Surtout là où j'ai eu un petit peu de peine à venir jusqu'ici.



Je pense que ça va me rester en tête la semaine qui vient et m'y exercer. Peut-être me sentir moins écrasé par les choses. Mais je me rends compte aussi, que mon comportement même si il ne doit pas changer, je me suis adopté comme ça donc ça ne peut pas changer, **mais par contre je peux penser différemment**. Si je suis fatigué et que je m'arrête trente-six fois sur le chemin, dans ce cas-là, **je vais essayer de trouver le meilleur endroit, celui qui me plaît**. Pourquoi pas m'arrêter sous le chêne trente secondes pour reprendre mon souffle.

C : Si vous ne pouvez rien changer, je ne sais pas, je pense qu'il y a des modes de respiration, des choses qui vont se faire. Je ne pense pas que les choses soient complètement fixées. Ce qui est peut-être important pour vous, c'est ce qui vous correspond. Là, ce qui pour vous est le moins difficile par rapport à une situation. À tout point de vue, il y a une manière d'être en relation avec l'environnement qui va peut-être opérer des changements.

L : Mais je ne pourrais pas emprunter le trottoir qui n'est pas accessible, de même que je ne pourrais pas changer de cadence et lever la tête et regarder, parce qu'avec les crottes de chiens qu'il y a partout de nos jours, ça pourrait être dangereux.

C : Oui, il y a des limites.

O : Mais c'est vrai quand même de représenter par exemple si tu passes devant un chêne, tu te représentes la lumière, les feuillages etc..., tu verras du coup ton corps va un peu grimper et du coup ça va faciliter un peu tes bras. C'est pas pour ça que tu ne vas pas avoir ton regard par terre. Parce que ça va du coup alléger ta structure, et les petites choses comme ça, un peu imaginaire, c'est quelque chose dans la verticalité,, ou qui crée des appels comme quand tu parlais des fleurs. Tu vois dans le film, tu t'appuies sur le rocher pour faire un petit rebond et du coup. Tu vas être avec ton fauteuil, au lieu de t'appuyer, tu vas, avec tes yeux, faire en sorte de t'éloigner de ce rocher. Tu verras que ton corps va s'adapter, te donner une impulsion et un rythme.

L : Je le fais avec les mains, je vais essayer de le faire avec les yeux aussi.

O : C'est comme quand tu dis que tu glissais. Moi je fais ces expériences quand je suis en vélo ; d'un coup on est parfois épuisé, et du coup de se dire : tu fais bouger au lieu que ce soit toi qui bouge. Avec ton fauteuil, avec les yeux, tu fais défiler le sol, tu le regardes et puis tu te dis qu'il va derrière, et bien tu verras que c'est étonnant, il y a quelque chose qui t'aide. C'est l'environnement qui glisse au lieu que ce soit toi qui glisse. Et là, on change de repères.

L : Je le sens très bien.

C : Déjà c'était flagrant le rapport au rocher quand vous avez posé la main dessus. Ce rocher, vous le connaissiez très bien ça se voyait qu'il y avait un contact qui était là. Mais c'est vrai qu'après il faut voir comment un contact peut se développer, avec la perception et les yeux, mais ce n'est pas neutre.

L : Je le faisais avant, mais je ne savais pas pourquoi.

C : C'était flagrant, j'étais juste derrière, pour moi ce geste était vraiment loin d'être anodin. Ce n'était pas un geste juste pour s'aider, prendre appui, je dirais uniquement question de poids, il y avait autre chose qui était en jeu.

L : Je me rends compte aussi que **j'avais l'impression de subir mon environnement**, tandis que maintenant, si je remarque que je choisis de toucher des objets, de rouler au milieu de la route parce

que c'est très lisse, finalement je m'y adapte bien **et puis il me plaît quand même, même si c'est quand même des efforts.**

O : Et toi ?

AF : En fait sur mon trajet pour aller au travail ce matin, j'étais fort attentive à toutes les courbes que je voyais dans l'architecture. Je pensais à la maison de mes parents, qui est très carrée, je me disais : non elle n'est pas si carrée. En fait il y a des courbes partout, et je me suis amusée à regarder toutes les courbes environnantes sur mon chemin en traversant les villages. Et en fait j'ai vu aussi, ce qui était dommage, c'est qu'il y avait beaucoup de courbes qui disparaissaient, par exemple pour les linteaux, les gens rabaissent les fenêtres et le linteau qu'ils font à la place est carré. Il y a toujours la mémoire du linteau mais comme la fenêtre est abaissée, il devient carré. La courbe est quand même toujours là mais un peu moins visible.

O : Est-ce que tu as regardé les courbes qui sont là, qui te donnent un élan. Comment sont-elles orientées etc.... Est ce que c'est orienté dans une diagonale, vers le sol etc... et ça va donner une perception de la courbe qui va être différente.

AF : Justement, je suis arrivée pour l'atelier danse, pour les petits, les maternelles, et je me suis amusé avec eux. J'utilise le parcours en serpentine, mais aujourd'hui c'était encore plus **jubilatoire**. Je me suis encore plus amusée à le faire parce que j'ai pensé à hier.

O : Un mouvement, ça peut être une jubilation.

AF : Mais c'était encore plus jouissif que d'habitude parce que c'était tout frais d'hier soir et que je me suis dit : allez on y va, ça gaze.

voir ensuite l'analyse de la relation à l'espace par Odile Rouquet

5.3 analyse de la relation à l'espace des participants par Odile Rouquet

en fonction des trois principes suivants

-référentiel et cohérence : le système nerveux décode la rencontre avec ce qui l'entoure (cf. entretien avec Alain Berthoz plus loin) à partir de référentiels et cherche à établir une cohérence entre eux. La gravité est un référentiel pour le mouvement, tout comme les six sens. Et l'on différencie trois modes de perception sensorielle, le mode kinesthésique, auditif et visuel

-la surprise et la richesse : un environnement conduit à une physicalité et à un état de corps. Sans surprise et sans richesse (ou diversité) le système nerveux s'appauvrit.

-un milieu clos ou ouvert : selon sa propre projection, chacun peut sentir l'espace environnant comme étant positif ou négatif.

Nicolas

1 — sur le site du campus

principe du référentiel :

Il est branché verticalité : il privilégie dans son schéma corporel le vecteur vertical. Par ailleurs, c'est un auditif.

Ainsi la clôture est vivante, elle laisse passer les bruits (il entend les joueurs sans les voir), il aime jouer des sons, (il écoute beaucoup). La libération des bras pour la verticalité permet cette perception auditive (comme référentiel).

Passer par la gauche d'une limite dans son parcours est un référent, s'il tournait à droite il serait perturbé.

Il a une vision topographique du plan lui permettant de se repérer mentalement sur le campus et de s'en sortir. Berthoz avance que cette vision de survol est plutôt masculine. Dans la discussion, Colette, de son côté, se demande comment indiquer une direction alors que la végétation cache le lieu.

L'espace externe est son référent, ainsi il avance en ayant la sensation de glisser. "Le pas glisse" dessus, ce qui correspond à la sensation de la profondeur (dans l'atelier un exercice proposé concernera cette manière de se déplacer "comme un poisson dans l'eau"). Son regard ne s'accroche pas à l'environnement

Étant sur la verticalité, il ne privilégie pas le lien horizontal avec ce qui l'entoure. Il est indépendant, il ne "s'y insère pas". Le milieu est "neutre" : les bruits qu'il entend restent imprécis.

Il vit physiquement la profondeur et y prend un grand plaisir (voir les autres avancer sur le

principe de l'espace clos ou ouvert :

chemin). Sa définition du chemin qui s'apprécie quand on le parcourt exprime très clairement l'analyse de la perception-action développée par Alain Berthoz.

La verticalité est associée aux yeux qui vont au loin. Il interprète comme étant déstabilisant les lieux où il y a trop de personnes.

Il a une vision périphérique : il voit les choses un peu "floues" (il ne focalise pas son regard sur elles), comme on peut évoquer que l'on voit l'ombre des choses. Son regard perçoit ainsi les mouvements et il capte les choses parce qu'elles bougent. La nuit il n'est pas inquiet de ne pas voir distinctement ce qui l'entoure sur le campus, contrairement à ceux qui ont plutôt une vision fovéale.

Il mentionne que la conception spatiale en file indienne, pour aller au restaurant faisant que chacun montre son dos au suivant, ne permet pas sa communication avec les autres, car, de fait, dans notre culture, la communication se passe avec les visages et l'échange de regards.

principe de la surprise :

Le léger creux dans le chemin est un repère kinesthésique sans les yeux et l'écoute, qui se perçoit grâce aux capteurs de pression de la plante des pieds.

Le choix du chemin et du cheminement afin d'éviter parfois la monotonie.

2 — pendant l'atelier en salle

Ses commentaires évoquent le référentiel vertical et le référentiel de la profondeur et sa posture laisse voir le fait qu'il glisse sur son environnement.

principe du clos ou de l'ouvert :

Colette

1 — sur le site du campus

Elle apprécie l'indice de passage qui sécurise et qui lui permet de prendre le chemin, comme dans un jardin anglais, car elle sait qu'il mène quelque part; alors qu'à l'inverse elle déplore les clôtures.

(Quand on visite le campus sans le connaître, il arrive de s'y perdre et de ne pas trouver la sortie par exemple des résidences universitaires; quand on demande à ceux qui passent, ils indiquent alors un passage un peu acrobatique qui a été fait par les résidents).

Par ailleurs, elle ajoute une remarque dans ses réponses, analysant un changement de posture (sa démarche légère) à cause de l'herbe mouillée :

"Benoît trouvait ma démarche légère... ça m'a aussi étonnée, je me suis dit que je ne marchais pas comme ça normalement. Et puis je me suis souvenue que l'herbe était un peu haute et humide : je soulevais donc les pieds un peu plus et les posais en faisant attention



pour ne pas me les mouiller (ayant des petites chaussures) : et voilà comment on modifie complètement sa démarche....”

principe du référentiel :

Anne-Françoise

1 — sur le site du campus

Elle est une aérienne et remarque les courbes aériennes.

Tout de suite, elle indique qu'une courbe aérienne est un repère tout en étant un appel vers l'horizon, la courbe est mouvement.

En retard, cherchant son chemin, elle avance sans regarder les personnes. Elle conforte toujours sa direction à partir des repères qui la sécurisent.

Perdue dans la conception spatiale du campus et par rapport aux formes architecturales, elle n'y trouve pas de repères pour se diriger ou pour trouver l'entrée (formes dans l'espace, espacement, relation entre bâtiments et fonction (entrée)). Ceci crée un état de corps compact, alors que les courbes suscitent une joie, une jubilation.

principe de l'espace clos ou ouvert :

L'espace ouvert invite à y aller.

Dans le passage couvert, elle va au-delà de la limite, sa vision, passant au-dessus du buisson, se place dans la distance (contrairement à Benoît).

2 — pendant l'atelier en salle

Un espace trop multiple est perçu comme fermé et oppressant pour elle, car il n'est pas cohérent avec ses référentiels.

Elle ne considère pas l'espace à partir de ses objets (un objet plus un objet ...) mais comme un espace entre.

3 — discussion en fin d'atelier

Les courbes, référentiels, deviennent un véritable appui et donc leur expérience est pour elle jubilatoire. Autrement dit, sa relation au monde est un appui, car sa perception est une action qui transforme et qui se réalise dans l'interaction.

Benoît

1 — sur le site du campus

principe du référentiel :

Son schéma corporel est lié à l'horizontalité. Les schèmes de

coordination liés à l'horizontalité sont ceux de la communication.

Le patio est rassurant car c'est pour lui un centre autour duquel tout se situe; le bâtiment entoure.

"on rentre sur le monde" : correspond à son référentiel : voir du monde et rentrer.

Il emploie volontiers les termes : cercle et cirque. Il remarque les liens qui lient deux personnes, qui entourent, font cercle. Il a le même rapport à l'espace : son référentiel correspond au schème de l'embrassement et de l'agrippement.

"un peu de mal avec ma gauche et ma droite" : il préfère la non différenciation par rapport aux côtés, et l'ajout de chaises, qui séparent l'espace, le gêne.

principe de l'espace clos ou ouvert :

Il a une posture enroulée. Un toit est un abri de la pluie qui tombe. C'est plutôt de la pluie-qui-tombe dont il parle que du passage couvert. Il laisse aussi tomber son regard. Cet imaginaire de la pluie est très prégnant, sans doute est-ce lui qui lui donne l'image de la nuit, alors qu'il n'est jamais venu là de nuit. En suivant l'analyse de Berthoz on pourrait écrire que physiquement il fait la pluie qui tombe (il marche vite, la tête baissée). Il assimile le passage couvert à un bâtiment alors qu'il n'est pas complètement clos; il n'y voit pas la profondeur (contrairement à Anne-Françoise), en fait un cube.

Le lien horizontal privilégie une écoute fusionnelle. Il évoque le brouhaha. Il est peu sensible dans ce qu'il nous dit et dans sa posture à la distance, à la profondeur, à l'ailleurs et à l'ouverture.

Le renfermement est pour lui rassurant ; il apprécie le bâtiment refermé au propre et au figuré.

Importance des odeurs et de la proximité ("on se sent") : sens du toucher, chaleur opposée ici à l'humidité et au froid du passage couvert.

Les atmosphères sont primordiales pour lui (il définit l'espace par les atmosphères), et il les capte par la peau (café enfumé, odeurs).

Dans sa présentation du bâtiment, il dit de manière claire et précise comment l'avancée dans les années (âge et études) permet la sortie avec une tête haute.

La progression est ainsi clairement dite, par l'image de la tête haute pour la sortie. La peur a disparu. C'est un apprentissage de l'obscurité vers la lumière. Cette progression est un apport de cohérence pour lui, dès lors, il se sent en sécurité.

2 — pendant l'atelier en salle

Pour traduire son malaise, il évoque des sensations de chaleur ou de froid.

Ayant besoin de s'échapper, il a trouvé un axe vers le haut dans l'expérience avec les cercles. Il se "sent prisonnier" quand les lignes d'horizon sont fermées en étant impersonnelles (ce ne sont pas des visages).



3 — discussion en fin d'atelier

Il dit préférer les salles carrées : la salle de spectacle à l'italienne, donc frontale. Il ne se trouve pas à l'aise dans un théâtre ouvert, comme serait l'espace Cunninghamien, car son référentiel n'est pas l'espace. Ainsi l'espace ouvert en tant qu'espace-temps l'inquiète. Il n'y trouve pas de repères.

Laurent

1 — sur le site du campus

principe du référentiel :

Il prend peu d'appui sur l'environnement; il dit qu'il "subit son environnement", il se concentre sur lui-même et ses difficultés ("dans l'effort").

Quand nous lui posons des questions sur les appuis, il répond à côté car il n'en saisit pas le sens. À la fin de l'atelier il laissera entendre que celui-ci a ouvert son approche vis-à-vis de son environnement en termes d'appui.

L'élan et la force d'inertie dont il parle manifestent qu'alors le fauteuil est son appui, mais pas son corps.

De même, il ne perçoit pas l'environnement comme un appui. Il ne s'abandonne pas, s'il aime les fleurs, ont-elles un parfum, des couleurs ? S'il aime toucher le rocher, il ne pense pas ce dernier pas en appui. Il juge les choses en fonction des difficultés qu'elles peuvent ou non lui apporter. Il ne sait pas s'abandonner à un appui. La confiance naît d'une réorganisation par rapport à celui-ci. Or, il exprime toujours beaucoup d'inquiétude.

Dès lors, il préfère être seul.

2 — pendant l'atelier en salle

Il dit clairement son expérience d'absence d'appui, mais aussi comment il trouve un appui ("ça accompagne mieux mon mouvement") quand la ligne est continue et qu'il tourne autour du cercle formé par les bras des participants.

3 — discussion en fin d'atelier

Après plusieurs échanges sur les deux jours, il dit : "j'avais l'impression de subir mon environnement". Ceci traduit le début de sa prise de conscience corporelle de ce qu'est un appui et ce, grâce à l'expérience de l'atelier. Il passe de la sensation à une perception-action. Le fait de subir son environnement caractérise le fait d'avoir une sensation (toucher) mais sans avoir la perception des choses et sans appui. Parce qu'il devient actif sur son environnement, il le perçoit.

Conclusion

Par rapport au fait de penser que l'on subit son environnement ou que l'on est agissant, nous avons insisté sur l'importance du contexte :

-environnement dans son apparence, ses formes et agencement culturel, histoire propre de chaque personne

-interaction entre la personne et son environnement dans l'ici et maintenant.

et d'y trouver des appuis, ce qui permet que l'on décide et que l'on choisit de s'abandonner à un (son) appui.

5.4 Questionnement envoyé aux participants après l'atelier et leurs réponses

- 1) Allongez-vous parfois votre trajet pour le plaisir? (ne serait-ce que de quelques mètres?)
- 2) pouvez-vous indiquer les lieux que vous évitez (et si en fonction de l'heure ou de la saison)
- 3) y a-t-il des lieux où vous aimez rencontrer les autres ? (connus et inconnus)
- 4) Le site du campus est-il plat?
- 5) pouvez-vous repérer des courbes et nous les indiquer?
- 6) avez-vous le sentiment que vous connaissez la totalité du campus?
- 7) en dehors des lieux où vous allez régulièrement, explorez-vous le campus?
- 8) y a-t-il une différence entre la première fois où vous êtes arrivés sur le campus et maintenant?
Si oui, quelle est-elle ou sont-elles?
- 9) le campus a-t-il un horizon?
- 10) Sur le campus êtes-vous plus à l'aise dans les bâtiments ou en dehors d'eux ?
- 11) Ressentez-vous le passage d'un seuil entre les bâtiments et le campus? Si oui, pouvez-vous qualifier ce passage ?

MELIA Vendredi 18 novembre 2005

bonjour,

voici les réponses aux questions. C'est fou la façon dont ma vision du campus change au fil du temps, c'est agréable d'avoir eu à vous expliquer comment je le voyais avant pour m'apercevoir que je le perçois différemment maintenant.

- 1) Allongez-vous parfois votre trajet pour le plaisir? (ne serait-ce que de quelques mètres?)

Oui je rallonge souvent mon parcours quand je ne suis pas en retard, notamment quand je rentre de soirée et que je souhaite calmer mon ivresse (de nourriture, d'alcool, de joie) dans ces lieux déserts, avant de réintégrer ma chambre de 9m² qui demande le calme. J'avais peur du campus la nuit, mais j'en ai fais mon espace, c'est très chouette il n'y a personne et j'y trouve tout l'espace dont

j'ai besoin. Ça devient difficile avec le froid, mais c'est quand même agréable, il y a beaucoup de lapins qui se promènent, des rats aussi mais ils ont une très bonne tête, et les oiseaux chantent car certains lieux sont encore très lumineux.

2) pouvez-vous indiquer les lieux que vous évitez (et si en fonction de l'heure ou de la saison)

J'évite surtout les halls de bâtiment, que ce soit le restaurant universitaire ou les bâtiments de cours, je ne m'y sens pas à ma place, trop de gens, ces lieux ne sont pas dans mon référentiel car je ne les pratique pas assez.

3) y a-t-il des lieux où vous aimez rencontrer les autres ? (connus et inconnus) 3. je rencontre Les connus au café culture, et j'aime rencontrer les inconnus dans les stations de métro

4) Le site du campus est-il plat?

Je ne l'imagine pas plat, mais avec une grosse butte en son centre qui est la bibliothèque et pour le pratiquer souvent en vélo, avec tous ces ralentisseurs ça manque de plat

5) pouvez-vous repérer des courbes et nous les indiquer?

Les courbes de l'institut supérieur de chimie: le pont et la toiture, mais aussi la courbe du parcours des joggers les matins du week end (ils empruntent la route qui ceinture la cité scientifique)

6) avez-vous le sentiment que vous connaissez la totalité du campus?

Non, je ne connais pas la totalité du campus, je crois que je laisse des zones inexplorées parce qu'elles ne m'intéressent pas et parce que je crois que d'imaginer des limites plutôt que de les connaître ça agrandit l'espace dans lequel je vis, ça soulage.

7) en dehors des lieux où vous allez régulièrement, explorez-vous le campus?

J'ai exploré beaucoup en arrivant mais moins maintenant, trop froid, trop de pluie, trop de flegme...

8) y a-t-il une différence entre la première fois où vous êtes arrivée sur le campus et maintenant? Si oui, quelle est-elle ou sont-elles?

Les différences tiennent dans cette appropriation de la temporalité nocturne, et dans la connaissance des raccourcis, des horaires, l'aspect pratique. la perception des lieux est vraiment coupée en 2, ce n'est pas le même espace la journée que la nuit ou on reste entre nous pour dormir la, que ceux qui repartent avec le métro. je pense que tous ces étudiants ramènent la vie dont on a besoin la journée mais je suis contente qu'ils s'en aillent le soir.

9) le campus a-t-il un horizon?

L'horizon du campus c'est le haut des arbres, et le toit des bâtiments, c'est assez fatigant, ça manque de plénitude, je me sens à tous moments ceinturée de flux, l'autoroute, le métro, les voitures, ça bouge beaucoup.

10) Sur le campus êtes-vous plus à l'aise dans les bâtiments ou en dehors d'eux ?

11) Ressentez-vous le passage d'un seuil entre les bâtiments et le campus? Si oui, pouvez-vous qualifier ce passage ?

Les seuils se traduisent par les parkings et les barres qui limitent les passages en hauteur des véhicules, les trucs rouges et blancs le long des routes, pour moi c'est ça qui indique les seuils.

Colette 25 octobre 2005

Question 1 Allongez-vous parfois votre trajet pour le plaisir? (ne serait-ce que de quelques mètres?)

J'allonge rarement mon trajet pour le plaisir (sauf pour passer le long du chemin entre l'A3 et les tennis), c'est plutôt fonction de la météo.

S'il fait chaud, je vais chercher l'ombre et dans ce cas rallonger éventuellement le parcours (avec la pluie aussi : la recherche d'un passage abrité !!!)

Si je veux profiter de l'extérieur, il m'arrive de ralentir le pas pour rester plus longtemps dehors (parcours entre 2 bâtiments).

Il m'arrive aussi de prendre des parcours différents entre l'aller et le retour. Ou de me garer en des lieux différents pour ne pas prendre toujours le même trajet pour aller dans mon bâtiment.

Question 2 pouvez-vous indiquer les lieux que vous évitez (et si en fonction de l'heure ou de la saison)

Il n'y a pas de lieux que j'évite, si ce n'est quand je ne me sens pas en sécurité (personne sur le campus, soir...).

Question 3 y a-t-il des lieux où vous aimez rencontrer les autres ? (connus et inconnus)

Il n'y a pas de lieux particuliers où je préfère rencontrer les gens : pourtant l'espace culture me paraît plus favorable, plus convivial. Il y a des gens que je préfère rencontrer et l'endroit, le lieu, même s'il est important passe quand même au second plan

Question 4 Le site du campus est-il plat?

Le site du campus n'est pas plat : je pense à la BU sur son promontoire circulaire, le petit espace vert où je vous ai conduit : qui descend en pente douce vers le terrain de sports et qui a de petites ondulations....

Question 5 pouvez-vous repérer des courbes et nous les indiquer?

Les courbes :

- dans les bâtiments hormis la BU, il n'y en a pas : c'est le règne de la ligne droite et de l'angle
- dans la voirie, elles sont bien présentes : la voie qui entoure la BU (Bibliothèque Universitaire), le boulevard Langevin qui ceinture le campus que certains appellent le ring (ce qui me fait penser à Bruxelles), la courbe lourde du métro : pas belle mais pratique pour s'abriter ou diriger les gens perdus
- dans le végétal, les arbres qui viennent adoucir la rigueur du plan cartésien

Question 6 avez-vous le sentiment que vous connaissez la totalité du campus?

Je connais beaucoup du campus (du moins l'extérieur) mais pas la totalité.

Il y a un certain nombre de bâtiments dans lesquels je ne suis jamais entrée

Question 7 en dehors des lieux où vous allez régulièrement, explorez-vous le campus?

Je n'explore pas le campus, je le découvre à la faveur d'une nouvelle activité, d'une personne qui m'amène quelque part, d'un endroit où je dois aller voir quelqu'un, chercher une information....

En fait, il me faut un passeur Je suis assez contente de savoir que je ne le connais pas complètement bien que je le pratique depuis 1974.

Question 8 y a-t-il une différence entre la première fois où vous êtes arrivés sur le campus et maintenant? Si oui, quelle est-elle ou sont-elles?

Pas possible de répondre à cette question. J'y suis venue la première fois en 1974 avec ma sœur et ma mère en 2 CV pour m'inscrire à l'université.

Je me souviens des personnes avec qui j'étais et de la sensation que j'avais d'aller enfin à la fac, quitter le cocon familial et devenir étudiante (étant la dernière de la famille, c'était enfin mon tour)!

Question 9 le campus a-t-il un horizon?

Le campus n'a pas d'horizon, il se referme et se surcharge de plus en plus (bâtiments, arbres qui poussent, barrières, rochers....)

Question 10 Sur le campus êtes-vous plus à l'aise dans les bâtiments ou en dehors d'eux ?

Je ne sais pas : ça dépend des moments

Question 11 Ressentez-vous le passage d'un seuil entre les bâtiments et le campus? Si oui, pouvez-vous qualifier ce passage ?

Non, je ne ressens pas de seuil : si ce n'est le passage dehors/dedans mais c'est la même unité, c'est un tout.

une remarque : sur le film passé le 21 : Benoît trouvait ma démarche légère... ça m'a aussi étonnée, je me suis dit que je ne marchais pas comme ça normalement

Et puis je me suis souvenue que l'herbe était un peu haute et humide : je soulevais donc les pieds un peu plus et les posais en faisant attention pour ne pas me les mouiller (ayant des petites chaussures) : et voilà comment on modifie complètement sa démarche....

Colette 03 Nov. 2005 11:51:49 +0100

Bonjour,

En fait l'expérience m'a beaucoup intéressée et j'ai découvert un certain nombre de choses sur la perception (importance du lieu sur le comportement et celui des autres....., essayer de mettre des mots sur des impressions....). Les échanges ont été riches.

Maintenant, j'espère que vous aurez matière pour votre travail.

En fait je suis un peu intriguée et je me demande ce que vous allez en conclure.

12 : concernant les limites du campus: sentez-vous un seuil ou un passage quand vous entrez ou sortez du campus? est-ce similaire tout autour?

le campus et autour:

là oui je ressens un effet de seuil qui est aussi lié à ma déformation professionnelle : l'aménagement

J'ai bien en tête le plan du campus et son organisation autour du boulevard Langevin et également le foncier (domaine public de l'État).

C'est aussi lié à son histoire : le campus implanté au milieu des champs de betteraves (où les étudiants déprimaient gravement, comme on dit maintenant) et pour lequel on a créé la Ville Nouvelle puis le métro pour le relier à la ville.

Donc oui, je rentre dans une entité : le campus qui vit au rythme universitaire (qui se remplit la journée, se vide le soir, les week-ends et lors des congés).

C'est un lieu d'études, de travail, de sport encore très peu de culture...

La ville est dehors, elle ne s'immisce pas vraiment : le métro aérien est le lien avec l'extérieur, un peu comme une artère (une perfusion ?).

C'est un monde clos (un monde de savoirs, de recherches), un peu hautain, qui ne correspond pas à l'idée ancienne de l'université dans la ville qui participait à la vie de la ville, des citoyens, au débat d'idées.

C'est ce manque de contacts, de transversalité, ce cloisonnement (qui existe aussi en interne entre disciplines, entre catégories de personnels....) que je n'aime pas

Voilà, à mon avis j'ai une approche très intellectuelle de l'espace

Mia 8 Nov. 2005

1) Allongez-vous parfois votre trajet pour le plaisir? (ne serait-ce que de quelques mètres?)

oui

2) pouvez-vous indiquer les lieux que vous évitez (et si en fonction de l'heure ou de la saison)

Les lieux que j'évite? vous voulez dire sur le site de l'université de sciences? parce que je n'y suis allé que pour votre intervention donc je n'ai pas eu le temps d'éviter.

3) y a-t-il des lieux où vous aimez rencontrer les autres ? (connus et inconnus)

Non pas particulièrement

4) Le site du campus est-il plat?

Non ce n'est pas plat mais c'est quand même l'impression que j'en ai

5) pouvez-vous repérer des courbes et nous les indiquer?

Courbes de la B.U., du métro

6) avez-vous le sentiment que vous connaissez la totalité du campus?

Non pas du tout c'est vraiment très grand et pas facile de trouver une organisation quand on n'y cherche rien en particulier

7) en dehors des lieux où vous allez régulièrement, explorez-vous le campus?

8) y a-t-il une différence entre la première fois où vous êtes arrivés sur le campus et maintenant?

Si oui, quelle est-elle ou sont-elles?

Je me repère mieux

9) le campus a-t-il un horizon?

Non vue bouchée pour moi, mais horizon dans le métro aérien

10) Sur le campus êtes-vous plus à l'aise dans les bâtiments ou en dehors d'eux ?

À l'extérieur des bâtiments

11) Ressentez-vous le passage d'un seuil entre les bâtiments et le campus? Si oui, pouvez-vous qualifier ce passage ?

Passage protégé, surélevé, importance de l'intérieur

Maxime 28 octobre 2005 14:44:55 GMT+02:00

Voici mes réponses aux questions posées:

1/ j'allonge parfois mon trajet pour le plaisir, sur le campus ou ailleurs, tout simplement car j'aime le fait de marcher en lui-même, mais aussi pour découvrir de nouveaux lieux sur le campus ou pour varier le trajet me permettant d'aller d'un point à un autre.

2/ Je ne connais pas encore bien le campus pour y être arrivé depuis peu. Aussi, je n'évite pour le moment aucun lieu. Peut-être plus tard, si jamais je découvre des endroits moches ou déplaisants...

3/ Je rencontre souvent des connaissances devant les bâtiments M1 et C1 car c'est là où celles-ci passent régulièrement. Mais je rencontre de nouvelles personnes en cours.

4/Moi qui habite la Côte d'Opale, zone vallonnée, je trouve le campus très plat.

5/ Le trajet reliant la station de métro Cité scientifique-bâtiment M1 est la courbe que j'emprunte la plus régulièrement. Sinon, j'aime la forme cylindrique de la bibliothèque universitaire: elle change des bâtiments parallélépipédiques des autres bâtiments.

6/ Je ne connais pas du tout la totalité du campus, mais je compte en connaître une bonne partie au fil du temps.

7/ Il m'arrive d'explorer, seul ou avec des amis, des lieux du campus inhabituels. Les derniers ont été les bâtiments de physique et le coin des terrains de foot.

8/ Je n'ai pas noté de différences particulières si ce n'est que l'endroit me paraît peut-être plus vivant ou sympa. Je ne sais pas pourquoi.

9/ Pour moi le campus n'a pas d'horizon, c'est un espace qui me semble fermé, quoique vaste et aéré, car on ne voit pas le paysage post-campus.

10/ Je me sens évidemment plus à l'aise à l'extérieur, simplement car je trouve l'extérieur du campus assez plaisant et que de façon générale, je n'aime pas être trop confiné, je préfère les grands espaces.

11/ Le seuil premier me venant à l'esprit est un seuil de bien-être et liberté quand je passe de l'intérieur à l'extérieur pour la raison énoncée précédemment. (Attention je ne me sens pas pour autant oppressé ou mal à l'aise en intérieur!). Le second seuil auquel je pense est un seuil de travail: l'intérieur des bâtiments du campus représente pour moi logiquement le travail (contrairement à l'extérieur) puisque je n'y reste que pour mes heures de cours.

Marie Paule Lun 5 décembre 2005 14:05

Bonjour,

voici les réponses, pardonnez-moi de ne pas avoir répondu

plus tôt.

pour la question 8, j'y ai réfléchi il y a quelque temps déjà je suis sur le campus depuis 1974, et donc la réponse n'est pas simple, ni courte; j'essaie de la rédiger d'ici demain

à bientôt,

1- oui souvent

2- le boulevard périphérique toujours

J'évite aussi de traverser un bâtiment pour aller d'un point à un autre du campus; même si le temps n'est pas beau, mais ce n'est pas le sens de la question?

3- l'espace culture ; le bâtiment où je travaille, et aussi sur les chemins où je me promène, échanger quelques mots avec les personnes que je croise

4- non le campus n'est pas plat physiquement (je viens parfois à vélo...), et il y a des buttes : à côté de l'espace culture, à côté du bâtiment SUP/SUAIO; mais il paraît plat et peut-être même "rond"

5- des courbes : je comprends courbes en général et pas seulement à plat...

celle du viaduc du métro la route périphérique, le bâtiment SH3 (je le vois comme une sorte d'ondulation avec ses petits volets métalliques côté ouest), la bibliothèque et les cheminements qui permettent d'en faire le tour

6- oui je crois que je connais tout le campus, sauf peut-être les nouveaux bâtiments en cours de construction et la "grande périphérie", je veux dire celle qui jouxte les routes d'accès extérieures au campus, plus difficile d'accès à pied

7- oui, la réponse à la question précédente en est une conséquence

8- j'ai beaucoup de choses à dire là-dessus; c'est un peu long à répondre par mél maintenant; cela peut-il attendre demain????

9- question difficile;

pour moi, oui, une rangée d'arbres vers le Sud, plutôt virtuelle d'ailleurs, il n'y a pas de rangée d'arbres continue... à moins que cela ne soit une limite plutôt qu'un horizon?

10- cela dépend des bâtiments... je me sens bien dans le bâtiment où j'ai un bureau évidemment, à l'espace culture, et dans quelques autres; mais de manière générale, j'aime être "dehors" c'est-à-dire en dehors d'un bâtiment, donc je me sens très à l'aise aussi en dehors des bâtiments sur le campus, d'autant plus que je le connais bien pour l'avoir beaucoup parcouru

bref, je n'arrive pas à dire si je me sens plus à l'aise en dehors ou dans les bâtiments.

11- autre question difficile, le passage d'un seuil, oui il me semble quand je rentre dans un bâtiment où je vais assurer un enseignement oui peut-être lorsque je sors d'un bâtiment pour retrouver l'air frais du dehors non autrement? Je ne sais pas trop

réponse à la question 8

envoyée par fax le 9 janvier 2006

Je suis arrivée sur le campus en 1970. Il y avait peu de bâtiments. Il était en plein vent, entouré de champs. C'était une zone isolée. Le premier bâtiment proche était la ferme Dupire.

Peu à peu, de nouveaux bâtiments sont apparus, de nouveaux cheminements se sont créés, le périphérique, ou plutôt la voie rapide traversant Villeneuve d'Ascq a été construite, et le métro; le nombre de personnes circulant et travaillant sur le campus a beaucoup grossi. Il y a eu de nombreuses plantations qui ont aussi transformé le campus.

Quelle différence entre 1970 et maintenant ?

Le campus est devenu une sorte de ville. C'est un quartier de Villeneuve d'Ascq. Il y a même un hôtel, mais pas de magasin de presse, ni de magasin tout court. Il est très arboré et envahi par les voitures. La station de départ du métro se trouve sur le campus, les autoroutes débouchent presque sur le campus.

En 1970, les bâtiments ressemblaient à des HLM. Maintenant, les nouvelles constructions ont toutes des formes différentes, parfois agréables à regarder. Et le campus est devenu un organisme vivant, animé, où il fait bon vivre.

Y a-t-il un point fixe entre 1970 et 2005 ?

Peut-être la bibliothèque, construite un peu en hauteur, et autour de laquelle le campus semble s'accrocher, tourner. Mais était-elle déjà construite en 1970 ?



6 Annexe Entretien avec Alain Berthoz, professeur au Collège de France

par Odile Rouquet le 22 mai 2003

O.R. Vous écrivez dans votre livre *Le sens du mouvement* que le cerveau simule les actions, il les prédit et il sélectionne les informations. Il est "un comparateur qui mesure entre ses propres prédictions fondées sur le passé et les informations qu'il prélève sur le monde en fonction de ses buts" (p.134)

Pourquoi le cerveau a-t-il besoin de simuler et prédire les actions?

A.B Le cerveau est avant tout un prédicteur et un simulateur d'action. Ceci est indispensable pour plusieurs raisons : d'abord pour aller vite : pratiquement lorsqu'on est un champion de ski, ou que l'on veut capturer une proie ou échapper à un prédateur, le cerveau n'a pas le temps de prendre toutes les informations sensorielles, de les traiter et ensuite de produire une action ; il est important que soient simulés en interne les possibilités de l'action avant de la produire parce que dans beaucoup de cas, on n'a pas deux chances en quelque sorte. Ces mécanismes ont été mis très tôt en place dans l'évolution et ne sont pas spécifiques au cerveau de l'homme ou de la femme. Ils existent chez tous les animaux ; ils sont en fait dans le fondement même des fonctions du cerveau. Le cerveau est avant tout une machine biologique qui permet d'anticiper : la grenouille qui veut attraper une mouche ne peut pas aller lancer sa langue ou attraper la mouche là où elle est ! sans cela, elle la raterait toujours comme un champion de tennis ; il faut toujours aller là où sera la mouche ou là où sera la balle au moment où elle arrivera sur la raquette par exemple. Donc, c'est une fonction fondamentale que cette fonction de simuler et de prédire.

Cette fonction prédictive du cerveau se traduit par le fait que, en même temps que nous planifions une action - d'attraper un objet, de sauter par dessus un obstacle, de faire un geste - en même temps que le cerveau planifie le mouvement, il sélectionne les informations sensorielles pertinentes ou importantes pour le mouvement. Lorsqu'on va sauter en trampoline par exemple, faire un salto, dans la phase ascensionnelle, on va pouvoir utiliser la proprioception, la vision ou le système vestibulaire pour mesurer le mouvement ; puis il y a une phase de rotation extraordinairement rapide pendant laquelle la vision ne sert à rien. A ce moment-là, le cerveau bascule sur la seule mesure des informations inertielles données par les capteurs vestibulaires ; puis au moment de la chute au contraire, il va falloir préparer, activer en quelque sorte, prédire les informations pour préparer la chute. Autrement dit, le

cerveau à chaque phase du mouvement et en fonction du contexte, le cerveau va présélectionner certains capteurs sensoriels qui sont importants. Mais le cerveau ne se contente pas de sélectionner les capteurs importants : il prédit l'état dans lequel ils devront être si le mouvement est accompli comme il doit l'être. A ce moment-là, dans le déroulement d'un mouvement, que ce soit un champion de ski qui descend ou un sportif ou un danseur, à chaque moment du mouvement, le cerveau aura prédit l'état dans lequel doivent se trouver certains de ces capteurs qui ont été sélectionnés. Sa fonction n'est donc pas seulement d'aller prélever en permanence l'information sensorielle sur le monde - ce qui est trop compliqué à traiter - mais simplement de comparer ces informations - le cerveau est un comparateur qui va comparer ces informations données par tous les sens avec ce qu'il a prédit. Il va simuler mentalement le mouvement qu'il a l'intention de faire ; il va prédire l'état de certains capteurs et il va comparer l'état de ces capteurs avec ce qu'il a prédit.

O.R. Que se passe-t-il dans le cerveau quand on imagine un mouvement ?

A.B. Imaginer un mouvement, ce n'est pas nécessairement créer une image du mouvement. Tout ne se passe pas uniquement dans le cortex visuel. Imaginer un mouvement, c'est pratiquement simuler mentalement le mouvement avec son corps mais dans son cerveau. On a obtenu récemment par l'imagerie cérébrale et par la neuro-physiologie, la preuve que les mêmes structures du cerveau sont activées lorsqu'on imagine le mouvement et lorsqu'on les exécute. Les travaux ont été faits à Lyon, à Paris, dans le monde entier maintenant et c'était d'ailleurs connu depuis très longtemps par les sportifs qui utilisent l'imagination motrice en quelque sorte, pour s'entraîner ou même dans certains sports juste avant les compétitions.

On savait aussi depuis longtemps que cela prend à peu près le même temps d'imaginer un mouvement et de l'exécuter. Si on demande à quelqu'un de reproduire un déplacement dans l'espace - cela a été fait pour des sauts de haie - il y a pratiquement une correspondance, une isochronie, entre le temps nécessaire pour faire les mouvements et les imaginer. Ce qui se produit vraisemblablement, c'est que nous avons dans le cerveau des mécanismes internes qui permettent de faire cette simulation de mouvement : nous rêvons ... et ça a l'air diablement réel quand nous rêvons que nous sautons, que nous nageons. Donc nous avons cette capacité d'imaginer, de reproduire mentalement des mouvements, de les vivre réellement sans qu'ils soient exécutés, et même dans le rêve lorsque nous sommes complètement coupés des informations sensorielles.

Cette imagination mentale du mouvement peut se produire à condition que soit mis en œuvre une inhibition de l'exécution ; et nous savons que dans le système nerveux, il y a toute une série de mécanismes inhibiteurs qui peuvent bloquer l'exécution du mouvement à plusieurs niveaux (soit au niveau prémoteur pour les yeux, pour la moelle soit à des niveaux plus élevés). Autrement dit, nous avons dans des boucles internes (comme les boucles qui relient le cortex, les noyaux du thalamus et les noyaux des ganglions de la base) il y a des boucles dans lesquelles peuvent être simulées mentalement le mouvement sans qu'il se traduise par une exécution. C'est cela qu'actuellement on pense être à la base de ce que l'on appelle l'imagination, qui ne passe pas nécessairement par une image.

O.R. Étant donné la diversité des capteurs sensoriels et la multitude d'éléments à coordonner, il est nécessaire d'avoir des référentiels. Pouvez-vous expliquer comment fonctionnent ces référentiels, quels sont-ils ?

A.B. Un des problèmes qui rend la coordination, l'exécution des mouvements extrêmement difficile est le problème des référentiels. En effet, nous savons que dans le cerveau, d'abord les sens (la vision, les capteurs vestibulaires, la peau .. etc.) mesurent le mouvement dans des référentiels complètement différents. Des référentiels de proprioception dans les muscles ou ceux de la vision ne sont pas les mêmes : sur la rétine, le monde est codé en deux D ; les canaux semi-circulaires mesurent les mouvements de la tête en 3 D ; les muscles, eux, ne codent le mouvement que dans l'espace des muscles (ils ne donnent pas d'informations sur l'espace). Deuxièmement, nous savons que dans le cerveau, les mouvements des yeux sont codés dans un référentiel qui est celui de la tête. Des structures comme dans le putamen utilisent les référentiels du corps. Au contraire dans l'hippocampe qui est une structure qui code notre navigation dans l'espace - quand un danseur est sur la scène, son hippocampe contient des neurones qui lui disent où il est sur la scène et un codage des lieux allocentrique, comme lorsque nous déplaçons dans une ville par exemple. Donc, chacun de ces systèmes utilise des codages qui ont des référentiels différents liés à un sens ou à l'espace ou aux relations entre deux personnes.

O.R. Vous dites que la tête fonctionne comme une plate-forme stabilisée. Qu'est-ce que cela veut dire ?

A.B. Il a fallu simplifier. Aucun mouvement ne serait possible s'il n'y avait pas des simplifications. Une des simplifications qui a été trouvée par exemple est celle de la stabilisation de la tête. En effet, lorsque nous marchons, nous ne marchons pas comme ça ... nous marchons avec la tête relativement stabilisée dans l'espace et même si nous sautons sur place comme vous le voyez, la tête est remarquablement stabilisée en rotation ; et si vous regardez un danseur, même un skieur sur bosse ... vous savez que pour faire du ski sur bosse, moi j'ai une fille qui un jour est revenue d'une leçon de skieur bosse ; je lui ai dit "ça doit être très compliqué " elle m'a dit "pas du tout, c'est très simple, le professeur nous a expliqué qu'il suffit de rester debout et de lever les jambes" . Autrement dit le ski sur bosse, ça n'est pas faire ça ... c'est simplement rester debout, stabiliser sa tête comme le font les oiseaux. Si vous regardez un oiseau, une autruche, vous verrez que la tête est stabilisée et à partir de cette tête stabilisée dans l'espace en quelque sorte (je dis ancrée sur les étoiles, accrochée aux étoiles) la coordination de ces centaines de degrés de liberté du corps est assurée.

Cette acquisition de la tête, comme plate-forme stabilisée, à partir de laquelle est organisée la coordination des membres est acquise au cours de la petite enfance. En effet, si vous regardez un petit enfant qui marche, il marche comme ça c'est-à-dire sa posture est organisée des pieds à la tête comme l'a décrit la physiologie dans la première partie du XXème siècle. On a pensé que la posture et la coordination se faisaient à partir d'une chaîne de réflexes superposés des pieds jusqu'à la tête. C'est effectivement comme ça que le mouvement de l'enfant se fait, et à partir de quelques années en même temps qu'il développe cette capacité de naviguer dans l'espace, de passer d'un



référentiel lié uniquement au corps à un référentiel plus général, on voit apparaître cette stabilisation, cette coordination à partir de la tête stabilisée.

Cette acquisition d'un référentiel, qui est vraie chez tous les animaux et qui fait de la tête une plate-forme à partir de laquelle sont contrôlés les mouvements est une façon de simplifier. Pourquoi ? Parce que la tête porte les deux systèmes sensoriels qui permettent à notre cerveau de connaître l'orientation du corps dans l'espace. Les capteurs dans les muscles ne connaissent que les mouvements relatifs des segments corporels entre eux ; ils ne savent pas où est le corps dans l'espace ; par contre, la vision, les visions puisque nous avons plusieurs systèmes visuels - nous en avons un qui mesure le mouvement, un autre qui mesure les objets - la vision permet de savoir notre orientation. Deuxièmement, il y a ces capteurs dans l'oreille interne qui sont les canaux semi-circulaires qui mesurent les accélérations, les rotations de la tête et les otolithes qui mesurent les inclinaisons de la tête par rapport au monde et les translations, ces capteurs visuels et vestibulaires permettent au cerveau de savoir l'orientation, et ensuite à partir de cette mesure, de coordonner les mouvements.

Le cerveau dispose d'un référentiel gratuit, universel qui existe sur toute la terre et qui a été d'ailleurs découvert par les animaux depuis toujours puisque les poissons s'en servent, qui est la gravité, qui donne un espèce de fil à plomb universel ; et nous avons effectivement dans l'oreille interne, un capteur spécialisé qui mesure l'orientation de la tête par rapport à la gravité. Ce capteur est constitué de neurones, de cellules sensorielles qui vont vers le cerveau, et d'un gel qui ressemble un peu à de la confiture, dans lequel sont placés des cailloux - des petits cristaux - et ce récepteur mesure les translations de la tête. Un autre mesure les mouvements verticaux. L'effet des forces d'inertie sur ce capteur produit des mouvements dans les capteurs. Quand on incline la tête, le vecteur gravitaire (qui est représenté par une flèche) s'incline et il exerce une force sur les cristaux qui produit une modification des informations données par ces capteurs. Autrement dit, nous avons dans notre système sensoriel un capteur spécialisé, qui est un espèce d'inclinomètre et qui permet au cerveau d'utiliser la gravité comme référentiel lorsqu'on danse ou lorsqu'on saute.

Ce capteur vestibulaire, otolithique n'est bien sûr pas le seul qui permet au cerveau de connaître l'inclinaison du corps ; d'abord il y a des capteurs sous la plante des pieds, des capteurs tactiles qui forment une espèce de rétine tactile. La proprioception elle-même. Et puis, il y a aussi une théorie récente de certains de nos collègues qui pensent qu'il y a des capteurs qui mesurent la gravité dans les viscères, les reins ... Ce n'est pas encore démontré mais c'est intéressant de savoir que nous avons plusieurs possibilités pour mesurer l'inclinaison de notre corps par rapport à la gravité.

O.R. Vous dites que le cerveau cherche à établir une cohérence de toutes les informations qu'il reçoit. Pouvez-vous expliquer pourquoi ? Nous sommes en tant qu'interprète danseur très sensible à cette cohérence. Nous cherchons à capter cette cohérence unique dans la façon de bouger d'une personne.

A.B. Une des fonctions de la stabilisation de la tête (cette création de référentiel mobile ou fixe) est d'assurer la cohérence. En effet, il y a un vrai miracle : comment se fait-il qu'à partir de cette multiplicité de capteurs sensoriels, de cette multiplicité de représentations internes du monde, du

corps, nous ayons l'unité de la perception ? que nous nous percevions comme un corps unique dans un monde avec lequel nous avons une seule relation, en quelque sorte ? Nous avons de nombreux exemples de la rupture de cette cohérence : le vertige, l'agoraphobie sont des situations où cette cohérence (qui est une construction) est rompue. Les bases neurales de la construction de la cohérence sont encore peu connues. Ce que nous pensons aujourd'hui, c'est qu'elle est en partie due à ce que les neurologues appelaient, déjà au début du siècle précédent, le schéma corporel. C'est-à-dire que nous avons dans notre cerveau des mécanismes neuronaux qui sont de véritables modèles internes (selon notre jargon) du corps, de l'ensemble du corps. Un exemple frappant de ce schéma corporel qui nous aide sans doute beaucoup à construire la cohérence, est celui du bras fantôme. Lorsqu'on coupe un bras, les personnes continuent à percevoir le bras manquant. Il y a aussi l'exemple d'avoir l'impression de nous dédoubler. Il y a des mécanismes qui ont été trouvés au cours de la phylogénèse pour assembler ce qui est si dissemblable.

Ceci implique que chacun d'entre nous construit depuis l'enfance et en fonction de son expérience, son propre schéma corporel, sa propre identité, sa propre cohérence. Nous savons qu'il y a des grandes différences à cet égard. Il y a des gens qui sont plus visuels, qui ont un rapport plus lié à la vision, sur le monde ; d'autres qui sont plus proprioceptifs, c'est-à-dire une dominance de la représentation de la kinesthésie de leur corps. Ceci est particulièrement flagrant dans le cas où il y a des maladies, par exemple, les gens qui ont des lésions du système vestibulaire, qui perdent l'équilibre : on sait que certains se rattrapent plus en ancrant sur la vision d'autres prennent plus un ancrage à partir du corps.

Nous avons des différences individuelles très importantes. Il y a des différences aussi entre les hommes et les femmes.

Nous savons d'après la littérature de psychologie expérimentale que les femmes seraient plus dépendantes du champ visuel que les hommes. Nous savons qu'il y a des différences individuelles dans les stratégies de navigation : si on demande à quelqu'un de se rappeler son trajet, une femme préférera souvent donner la description de son trajet en fonction des mouvements qu'elle a fait, des relations entre son corps et l'espace (description plus locale). Alors que les hommes semblent-ils, préfèrent souvent avoir une représentation en survol, de carte, de l'environnement. Donc, il y a des différences inter-individuelles, des différences de sexe, des différences liées à l'apprentissage, d'autres qui sont innées ... et c'est l'objet de beaucoup de recherches, mais peut-être que les chorégraphes ont sur ce sujet une connaissance encore plus riche que les physiologistes ...

O.R. J'aime bien votre expression « aller où on regarde » et « non regarder là où on va ». Vous dites donc que le pas est guidé par le regard ?

A.B. les mécanismes d'anticipation, qui sont les fondements du fonctionnement cérébral, se traduisent par exemple par un rôle très important du regard dans le guidage de la locomotion. Par exemple, si je veux faire le tour de cette table, je ne vais pas faire le tour de cette table comme ceci, je ne vais pas avoir les pieds qui vont guider et ensuite mon regard ; lorsque je fais le tour de cette table, ce que l'on a pu montrer, c'est qu'en réalité c'est le regard qui commence à guider la rotation, puis la tête et ensuite le corps qui suit ; nous disons que nous allons où le regard nous guide et non pas le contraire. Ce qui est intéressant pour nous physiologistes, c'est que cette anticipation du mouvement

par le regard exprime deux mécanismes : le premier, c'est sans doute le rôle du regard comme référentiel, c'est-à-dire nous pensons que dans un certain nombre de cas, le regard est utilisé comme un véritable ancrage de l'action ; c'est autour du regard en quelque sorte, utilisé comme un référentiel que va se construire le mouvement. Le deuxième mécanisme est le fait qu'un mouvement locomoteur ou un trajectoire dans un espace est sans doute d'abord simulé mentalement ; autrement dit, la séquence des événements, c'est une simulation mentale de la trajectoire ; le regard qui regarde là où la trajectoire est prédite, puis la tête et le corps. On arrive toujours à cette idée que le mouvement est contrôlé en quelque sorte de façon "top down", à partir de ces simulations mentales et exprimé par un mouvement.

O.R. Les synergies anticipatrices de la posture : pour garder les masses corporelles au-dessus des pieds de façon économique, un changement postural se produit avant les mouvements des membres. C'est un exemple d'anticipation. Pouvez-vous nous donner des exemples de cette stratégie d'anticipation ?

A.B. l'anticipation motrice est importante pour toute une série de raisons :

- par exemple pour maintenir l'équilibre : lorsque je veux lever le bras - au moment où je le fais - le centre de gravité du corps s'est déplacé vers l'avant et je tomberai si juste avant que je ne lève le bras le cerveau n'avait pas déclenché un petit mouvement vers l'arrière qui fait que quand je lève le bras, le centre de gravité reste aux pieds. Autrement dit, il y a une synergie anticipatrice, qu'on ne voit pas, qu'on ne perçoit même pas quand on regarde le mouvement qui est ce petit mouvement vers l'arrière qui permet de maintenir de façon prédictive le centre de gravité. Les patients qui ont des pathologies du cervelet, ne le font pas. Par exemple, il y a une synergie connue qui est celle dite de Babinski (grand neurologue de la Salpêtrière du début du XXème) : lorsqu'on se penche en avant, le centre de gravité est déplacé et on tomberait en avant si avant de se pencher le cerveau n'avait pas produit un petit mouvement vers l'arrière qui permet au centre de gravité de rester dans l'axe des pieds. Ces patients lorsqu'ils se penchent, n'ont pas cette synergie et ils tombent en avant.

Il y a d'autres synergies qui sont importantes, pas seulement pour maintenir en équilibre mais pour permettre de capturer une proie par exemple.

Si je prends cet objet et que je veux l'attraper, vous voyez que ma main ne tombe pas ; c'est tout à fait remarquable ... elle reste remarquablement fixe juste après l'impact. Un enfant de moins d'un an lorsqu'on lui fait tomber un objet dans la main, la main qui fait comme ceci... à plus d'un an, une première fois, il maintiendra le bras et si on lui donne un objet creux, le bras va se lever : ce qui prouve que le cerveau a produit juste avant l'impact une contraction des muscles qui permet de compenser exactement la force de l'impact. Cette activité anticipatrice des muscles suppose que le cerveau a été capable de prédire la trajectoire de l'objet, d'en évaluer pendant qu'il tombait, la forme et sans doute la masse, mais surtout été capable d'en prédire l'impact. Et pour cela, nous avons montré par des expériences dans l'espace, en micro-gravité (dans la station Mir, dans les véhicules spatiaux), que ceci n'est possible que parce que le cerveau dispose de modèles internes qui ont la capacité de simuler les lois de Newton. Donc, là il s'agit d'anticipation, du fait que nous avons internalisé les lois physiques de nos membres mais les lois physiques de la gravité. C'est ce qui se passe quand l'enfant

commence à jouer dans le monde, dans toute cette période où l'enfant joue, l'enfant apprend les lois de la mécanique.

O.R. Qu'appellez-vous « mouvement naturel » ?

A.B. le mouvement naturel obéit à des lois qui permettent d'en simplifier son contrôle par le cerveau ; exemple : loi qui lie la courbure d'une trajectoire de la main avec la vitesse tangentielle. Dans une trajectoire, il y a une vitesse tangentielle (variable cinématique) et la courbure (variable géométrique). Ces deux composantes du mouvement (vitesse le long de la trajectoire et courbure) sont liées par une loi empirique qui s'appelle la loi de "la puissance un tiers" qui est une loi numérique. Il y a une relation qui fait que lorsque je fais un mouvement elliptique, je varie la vitesse le long de cette trajectoire elliptique ; ma vitesse est moins grande quand la courbure est plus grande aux deux extrémités de l'ellipse.

Cette loi naturelle est vraie pour tous les mouvements et nous avons récemment montré avec nos amis de l'INSEP qu'elle est aussi vraie lorsqu'on fait une trajectoire locomotrice. Si on demande à un danseur de faire une trajectoire elliptique sur un plateau de danse, si on lui demande de le faire à une vitesse constante, et bien il ne le fera pas à vitesse constante ; il le fera en obéissant à cette loi de relation entre la courbure et la vitesse ..

Ce qui est important, c'est que cette loi de production du mouvement contraint aussi la perception. Si je vous demande de regarder le bout de mon doigt, et que je fais un mouvement elliptique avec le bout de mon doigt : pour que vous perceviez que je le fais à vitesse constante il faut qu'en réalité je le fasse à vitesse non constante ! mais qui correspond à la loi du mouvement naturel. Les lois de la production du mouvement contraignent les lois de la perception du mouvement.

Il suffit de montrer sur un écran quelques points d'une personne en train de danser pour qu'immédiatement reconnaisse que c'est une personne qui danse, à condition que les lois de mouvement de ces points correspondent aux mouvements naturels.

Une autre loi de simplification est celle qui lie les angles des membres : par exemple quand je fais un mouvement comme ceci, il y a une relation très simple entre le mouvement de mon bras par rapport avec l'avant-bras et le bras par rapport à l'épaule ; ces deux angles sont liés par des relations de phase, ce qui permet au cerveau de contrôler un seul paramètre. C'est beaucoup plus simple que d'aller contrôler chacun des muscles. Le cerveau ne contrôle pas tous les muscles ; il ne contrôle que quelques paramètres globaux du mouvement. Un autre exemple est fourni par le mouvement de la jambe : nous savons maintenant que pendant la locomotion, les trois angles (cheville par rapport à la jambe/la jambe par rapport à la cuisse/ la cuisse par rapport au tronc) sont aussi liés par des relations de phase, ce qui fait que le cerveau peut ne contrôler que quelques paramètres et en particulier deux grands paramètres : la distance entre la cheville et la hanche, et l'angle du pied.

Nous pensons que le cerveau contrôle deux grands paramètres : la distance et la direction. Il y a une ségrégation des paramètres contrôlés.



O.R. Dans votre nouveau livre, *La décision*, vous dites que tout est décision et choix et vous parlez du rôle important de l'émotion pour faire un choix et prendre une décision. Pouvez-vous nous parler de ce processus?

A.B. tous ces mécanismes sont au service de l'expression, l'expression de l'intention, de désir, d'émotion, de relation.

Il y a plusieurs façons d'exprimer une intention, une relation avec l'autre. Le problème que nous avons, qu'a notre cerveau, ce n'est pas seulement de contrôler des mouvements, des actions, des phases... Il est de choisir dans le répertoire de l'ensemble des mouvements, des combinaisons de mouvements qui donneront un vrai geste qui exprimera l'intention et qui au fond, constitue ce qu'on peut appeler un acte et pas seulement une action. Ceci suppose une décision. Car le mouvement est toujours décision car il est en même temps choix. Quand je fais un geste comme cela, je ne fais pas tous les autres possibles. Or nous avons dans le cerveau, dans les ganglions de la base par exemple, ou dans les circuits internes de ces structures, des mécanismes, un espèce de répertoire de mouvements que nous avons appris ou que nous avons innés. Donc, faire un geste et un mouvement, c'est en même temps inhiber tous les autres. C'est décider que c'est celui-là que l'on veut faire en fonction du contexte, en fonction de nos émotions, en fonction de notre apprentissage.

Pour moi, le mouvement est décision. La perception est décision puisque percevoir c'est à tout moment choisir dans les sens ce que l'on veut voir. On ne peut percevoir ce qu'on veut voir. Voilà pourquoi je crois qu'on ne peut pas séparer l'analyse du mouvement et l'examen de toutes ses règles dont nous venons de parler, de ce problème plus général qui est que le cerveau au fond est une machine qui décide en fonction du passé, de la mémoire, de l'intention.

L'émotion joue un rôle fondamental dans l'organisation du mouvement. Pendant longtemps, on a pensé que le cerveau était une machine qui réglait des réflexes (cerveau de la motricité), puis le cerveau du raisonnement... On sait maintenant que dans un certain nombre de structures comme le cortex frontal par exemple, les informations données par le système limbique (le système de l'amygdale, des structures qui évaluent la valeur émotive du monde) rejoignent les informations données par les sens, par les commandes motrices pour justement sélectionner le mouvement approprié. Darwin avait il y a très longtemps dans son livre magnifique, décrit les expressions des émotions par le corps et il y a maintenant une nouvelle physiologie ; nous savons aussi en pathologie que les gens qui sont déprimés ont une expression très différente des gens qui sont joyeux etc. On ne peut pas aujourd'hui dissocier l'étude de l'expression par le corps mais il y a encore beaucoup de travail à faire pour comprendre tout ça et peut-être que les danseurs en savent plus que nous...

On doit à Damasio d'avoir montré la liaison entre le cerveau cognitif et le cerveau émotif. Ma conception personnelle est que l'émotion n'est pas seulement réaction, pas seulement non plus régulation de l'homéostasie ; elle est aussi anticipation ; c'est un mécanisme de création d'un contexte qui permet de prédire les conséquences de l'action. Pour moi,



l'émotion est aussi un mécanisme qui a été inventé au cours de l'évolution pour donner un espèce de contexte à la prédiction. C'est pour cela que je dis :

“L'émotion est à l'action ce que la posture est au geste”.

Bersntein disait “la posture est préparation du mouvement” ce que savent les danseurs. Une posture, ce n'est pas être là à attendre l'autobus ; la posture c'est déjà l'action. On ne peut pas faire une action si on n'a pas la posture qui convient. L'émotion est à l'action ce que la posture est au geste. L'émotion est préparation du contexte et elle est en même temps prédiction. Comme disait Sartre : elle est transformation du monde pour permettre une action.

Alain Berthoz, professeur au Collège de France dirige le laboratoire de physiologie de la perception et de l'action CNRS/Collège de France .

- Le sens du mouvement chez Odile Jacob 1997
- La décision chez Odile Jacob 2003

7 Valorisation

- présentation de l'atelier et de l'appel d'offre "Art, architecture, paysages" dans le magazine de la ville de Villeneuve d'Ascq, septembre 2005
- émission à Radio Campus en octobre 2005 rendant compte de l'atelier sur le campus
- présentation des résultats de l'atelier sur la perception physique et l'approche sensible du campus de Lille 1 à ENSAPL en février 2005 (USTL, service de l'urbanisme de la ville de Villeneuve d'Ascq)
- présentation de la vidéo réalisée durant l'atelier et du travail de l'équipe, lors d'une réunion organisée par VivaCités à Lille automne 2006.
- présentation de la recherche dans la revue L'annuel de l'ENSAPL, septembre 2007
- mise en ligne d'un texte écrit par Catherine Grout et Sandra Guinand "L'incarnation du politique" par The European Spectator, depuis octobre 2007
www.europeanspectator.com

prévision à court terme

- présentation publique de la recherche à l'Espace Culture